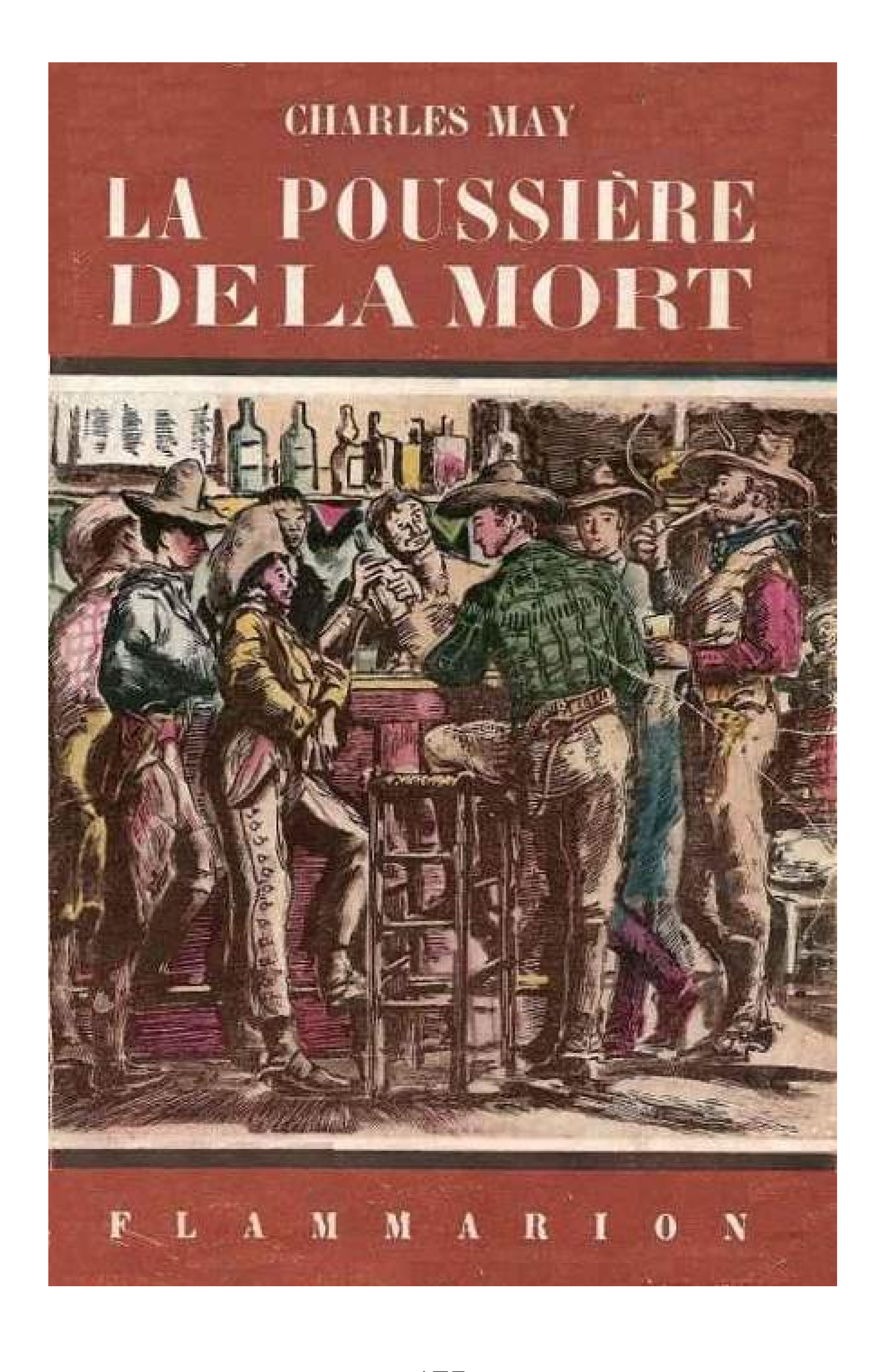
LA POUSSIÈRE DE LA MORT



CHAPITRE PREMIER

AU CAMP DES COMANCHES

Un silence profond régnait sur la vallée.

Nous étions quatre à partager ce sentiment pénible que doit éprouver tout justicier lorsque le coupable qu'il a démasqué subit le châtiment suprême en expiation de ses crimes. En dépouillant et en tuant maint voyageur inoffensif, en organisant des attentats contre des trains où périrent des centaines d'innocents, les deux redoutables bandits, Patrick et Fred Morgan, que nous venions de condamner à mort, avaient, certes, cent fois mérité leur sort[8]. Et pourtant, une fois le jugement prononcé au milieu de la savane où nous avions capturé les bandits, nous ne pouvions nous défendre de ce malaise indéfinissable qu'inspire infailliblement la mort d'un être humain, si détestable soit-il. Aussi, avions-nous préféré ne pas nous charger personnellement de l'exécution des deux pirates de la prairie et les livrer au serviteur noir de mon ami Bernard Marshall, qui les avait entraînés vers le fleuve...

Mes trois compagnons étaient : Bernard Marshall, un marchand de Louisville, dont je viens de parler, Winnetou, le jeune et déjà célèbre chef des Apaches, auquel me liait une amitié de plusieurs années, et enfin le fameux chasseur de l'Ouest, Sam Hawerfield, plus connu sous le surnom mi-français mi-anglais de Sans-Ears[9], que lui avait valu la perte de ses oreilles dans

---

[8] Voir dans la même collection : *La Main qui frappe.*

[9] Sans-Oreilles.

une sanglante aventure avec des Indiens. C'est à la poursuite des Morgan, qui avaient assassiné, tout récemment, le père de Bernard Marshall, pour s'emparer de ses richesses, que nous nous étions trouvés réunis.

Un peu à l'écart de notre groupe se tenait Hoblyn, un autre aventurier de la prairie, homme faible et sans caractère, dont les Morgan avaient fait leur instrument et que nous avions réussi à capturer. Repenti, il nous accompagnait maintenant, résolu à racheter, en servant une juste cause, ses anciens crimes.

Tout à coup, un hennissement anxieux partit du fourré où j'avais attaché mon cheval. C'était mon mustang qui m'appelait à sa manière. D'un bond, j'y courus pour voir mon cheval, les yeux brillants de frayeur, tirer sur ses liens comme pour chercher à s'en libérer. Aucun doute n'était permis : quelque bête féroce rôdait dans les environs, ou encore des Indiens s'approchaient de nous.

Inquiet, je lançai un appel à mes amis, dont j'étais éloigné d'une soixantaine de mètres. Malheureusement, je ne fus pas entendu, car, au même moment, un vacarme épouvantable s'éleva, dominant tout autre bruit.

Je courus à l'orée du bois où je me trouvais. Un spectacle atroce s'offrit à mes yeux. La clairière où j'avais laissé mes amis était envahie par des Peaux-Rouges de la tribu des Racurrohs. Lançant leur cri de guerre, ils avaient attaqué notre groupe. Trois ou quatre guerriers étaient occupés à ligoter Sam, qu'ils venaient de terrasser, deux autres entraînaient vers eux Bernard pris au lasso, Hoblyn gisait à terre, le crâne fracassé ; quant à Winnetou, je ne le voyais même pas, entouré qu'il était d'Indiens, contre lesquels il combattait sans doute avec son courage habituel, mais qui n'allaient pas tarder à le maîtriser et à l'enchaîner à son tour.

Que faire ?

Mon premier mouvement fut bien de me jeter dans la mêlée pour essayer de délivrer mes amis. J'eus vite fait, cependant, de réprimer cette impulsion. Si je restais en dehors de la lutte, je pourrais, tôt ou tard, porter secours à mes amis, tandis qu'en m'exposant aussi à la légère je succomberais infailliblement à mon tour.

Et puis, sauf Hoblyn, mes trois amis étaient vivants, il me restait donc quelque chance de les délivrer. Enfin, ce que je savais des Comanches, auxquels appartenait la tribu des Racurrohs, me laissait supposer qu'ils emmèneraient les prisonniers dans leur camp pour leur faire subir des tortures raffinées. Or tout cela demanderait quelque temps, et, selon le proverbe indien : « Qui gagne du temps gagne la vie. »

Je retournai donc à mon cheval et, coupant rapidement ses liens, je sortis prudemment avec lui de l'épais taillis où nous nous trouvions.

À quelques centaines de mètres de là, la végétation se faisait moins dense. Sautant en selle, je m'élançai au grand galop dans la direction d'une haute colline qui se dressait à quelque distance. Je ne faisais rien pour dissimuler mes traces, espérant qu'au contraire mes poursuivants me découvriraient facilement et s'engageraient sur ma piste. Je me faisais fort de les égarer par la suite si mon stratagème réussissait.

Il devait en être comme je l'escomptais.

Plusieurs heures durant, je chevauchai vers l'Ouest, sur un terrain assez accidenté. Enfin, j'atteignis un cours d'eau, qui se prêtait merveilleusement à l'exécution de mon plan. Je fis entrer mon cheval dans l'eau et me mis à remonter le cours de la rivière. Les sabots de ma monture ne laissaient aucune trace sur le fond rocailleux, ce qui arrêtait net ma piste. À quelques kilomètres en amont, la distance me paraissant suffisante pour décourager les recherches des Comanches, je montai sur la berge et me dirigeai, après ce détour, vers mon point de départ.

Lorsque j'y parvins, la nuit commençait déjà à tomber. La vallée tragique, où avait eu lieu l'attaque qui avait coûté la vie à l'infortuné Hoblyn, était déjà baignée d'une ombre qui allait s'épaississant, et je ne pouvais rien entreprendre avant le lever du jour. Je m'enfonçai donc dans la broussaille et me mis à la recherche d'un coin propice à me servir de campement. Je ne tardai pas à découvrir une moelleuse couche de mousse et attachai mon cheval à un arbre proche. La brave bête était exténuée. Les chiffons dont j'avais eu soin d'envelopper ses sabots au retour, afin de laisser le moins de trace possible, l'avaient considérablement gênée dans sa course, et sa fatigue était telle que, sans accorder la moindre attention à l'herbe tendre des alentours qui pouvait lui fournir un copieux repas, elle s'allongea aussitôt à mes côtés.

Quel changement, en quelques heures, dans ma situation ! Le matin encore, entouré d'un groupe d'amis fidèles, j'étais plein de courage et d'entrain, et j'avais toutes raisons d'envisager avec confiance les jours qui allaient venir. Et voici que je me retrouvais seul dans la forêt, traqué par la tribu la plus redoutable de la savane, qui avait réussi à capturer mes compagnons. Et il ne suffisait pas de chercher à échapper à leurs ravisseurs. Mon devoir était de libérer mes amis, dont le salut reposait uniquement sur moi. Je savais que, dans leur malheur, tous comptaient sur mon aide, et j'étais prêt, d'ailleurs, à partager leur sort plutôt que de décevoir la confiance qu'ils mettaient en moi.

Le moment n'était pas, cependant, à de vagues considérations sentimentales. Il fallait agir ! Mais, en attendant, il fallait réparer mes forces. Le cœur lourd, je me recommandai à la protection du Tout-Puissant et m'allongeai pour un sommeil réparateur.

Lorsque j'ouvris les yeux, le soleil était déjà haut dans le ciel : j'avais dû dormir pendant de longues heures. Je me sentais frais et dispos.

Pour commencer la réalisation de mon plan, je me mis à la recherche d'un endroit suffisamment caché, mais où l'herbe serait assez drue pour la pâture de mon cheval. L'ayant trouvé, j'attachai ma brave monture, en prenant soin de lui laisser assez de champ pour qu'elle ne se sente pas trop entravée.

Puis je retournai à la clairière où mes amis avaient été faits prisonniers.

Je n'ignorais pas les dangers que présentait cette expédition. Escomptant mon retour, les Comanches avaient fort bien pu poster des gardes aux alentours, chargés de me cueillir. Mais hésiter, alors que la vie de Winnetou et de Sam était en jeu, c'eût été une lâcheté.

À pas feutrés, et avec mille précautions, je me dirigeais à travers les broussailles, faisant de fréquentes haltes pour prêter l'oreille et scruter les parages. Je mis deux pleines heures à faire le trajet qui, normalement, ne m'aurait pas demandé plus de dix minutes...

Je passais sous un vieux chêne lorsqu'un bruit étrange me parvint.

– Pssst !

J'étais sûr d'avoir distingué cet appel, qui semblait venir du haut de l'arbre, mais j'eus beau y fixer les yeux, je ne vis personne. L'instant d'après, la voix se fit entendre de nouveau.

– Pssst !

C'était bien d'en haut que venait la voix. Quelqu'un cherchait à attirer mon attention.

– C'est vous, Massa ?



Je remarquai alors que le tronc du chêne, au-dessus des branches inférieures, était creux et que, dans le trou, s'encadrait le visage noir et luisant de Bob, le serviteur de mon ami Marshall.

– Vous attendre, Massa Charlie. Bob venir tout de suite !

J'entendis un bruit assez semblable à celui du ramoneur qui descend dans une cheminée. Puis des branchages craquèrent et la végétation qui entourait le pied de l'arbre s'écarta. Le chêne était complètement creux, avec un trou en bas, mais tellement recouvert de plantes grimpantes qu'il fallait regarder de très près pour le découvrir.

– Massa Charlie rentrer dans la chambre, dit Bob. Les Peaux-Rouges jamais trouver le rusé Bob et Massa Charlie.

Je ne me fis pas répéter cette invitation deux fois et, à travers les lianes, je me glissai dans ce que le « rusé Bob » appelait pompeusement sa chambre.

– Mes compliments, dis-je à mon hôte. Comment as-tu découvert ce magnifique appartement ?

– Bob vu animal entrer dedans et regarder par la fenêtre. Ce qui est bon pour animal est bon pour Bob.

– Un animal ? fis-je. Quel animal ?

– Bob pas savoir. Animal assez grand, avec quatre pattes, deux yeux et une queue.

Ce signalement d'une précision merveilleuse me fit conclure, ma connaissance de la région aidant, que l'animal dont Bob s'était approprié le repaire n'était autre qu'un *racoon*, nom que les Américains donnent au raton laveur, curieux petit mammifère connu pour ses habitudes hygiéniques : il n'avale jamais la moindre bouchée sans avoir au préalable rincé sa nourriture dans une source.

– Quand as-tu découvert cet arbre ? demandai-je.

– Après que les deux bandits Morgan se sauver au moment où Indiens venir.

– Tu es donc là depuis hier ? Je t'en félicite. Et qu'as-tu pu voir de cet observatoire ?

– Bob entendu et vu beaucoup, beaucoup Indiens.

– Est-ce tout ? Sont-ils venus jusqu'ici ?

– Oui, mais eux pas pu trouver Bob trop bien caché. Plus tard, quand faisait noir, eux faire grand feu et rôtir gigot de l'ours que nous tué hier. Eux manger notre viande, c'est dégoûtant.

L'indignation du brave nègre était sans doute légitime, mais j'aurais abandonné volontiers à nos agresseurs toutes nos réserves de victuailles pour la liberté de mes compagnons.

– Continue, dis-je à Bob.

– Puis le jour venir et Peaux-Rouges s'en aller.

– Et mes amis ? Que sont-ils devenus ?

– Bob pas savoir, parce que pas pouvoir aller avec eux. Mais lui vu Massa Winnetou, Massa Sam et Massa Bern ! Eux partis avec les Indiens avec beaucoup de cordes sur le corps. De sa petite fenêtre, Bob tout voir.

– Les Peaux-Rouges ont-ils laissé des sentinelles par ici ?

– Bob voir quelques Peaux-Rouges rester. Eux voulu faire Bob prisonnier, mais Bob trop malin.

– Combien sont-ils à garder cet endroit ?

– Bob pas compter, mais savoir où ils sont.

– Eh bien ! où sont-ils ?

– Là-haut, à côté viande ours. Bob tout voir par sa fenêtre.

Je levai le regard. Puisque Bob était parvenu à se hisser jusqu'à l'ouverture qu'il appelait « sa fenêtre », pourquoi n'en ferais-je pas autant ? À mon tour, je grimpai à l'intérieur du tronc et, une minute après, je pouvais, du haut du poste de guet improvisé par Bob, embrasser du regard les environs.

Au fond de la vallée, j'aperçus en effet sous un arbre la silhouette d'un Indien, chargé visiblement de monter la garde. Le gros des guerriers était parti avec les prisonniers, et un petit détachement restait avec la mission de nous capturer à notre tour, Bob et moi, au cas où nous serions revenus.

Je redescendis, méditant sur le parti à prendre. Je déclarai au noir :

– Je n'en vois qu'un seul. Es-tu sûr qu'ils soient plusieurs ?

– Y en a, y en a, dit Bob avec assurance, mais Bob pas savoir où.

– C'est parfait, lui dis-je. Je vais tâcher de m'en rendre compte par moi-même. Attends-moi ici.

– Massa vouloir partir ? Oh ! Massa Charlie, mieux faire rester à côté Bob.

– Tu n'es pas raisonnable, Bob, fis-je. Ce n'est pas en restant ici que nous réussirons à sauver nos amis.

– Massa Charlie vouloir sauver Massa Bern ! Alors Bob très content et faire tout ce qu'on dira. Mais Bob vouloir aider à sauver Massa Bern, Massa Sam et Massa Winnetou.

– Nous sommes d'accord, lui dis-je. Tu m'aideras, et, pour commencer, reste ici et observe ce qui se passe. Et surtout ne te laisse pas prendre.

– Massa Charlie être tranquille. Bob plus rusé que Peaux-Rouges.

Laissant dans l'arbre le fidèle noir, j'écartai les lianes et je quittai le refuge. C'était un réel soulagement pour moi de ne plus me savoir le seul rescapé de cette agression et de pouvoir compter désormais sur l'aide d'un auxiliaire dévoué, encore qu'il ne fallût pas s'attendre à un secours très actif de la part du brave Bob.

Comme d'habitude, les Comanches avaient agi avec astuce, en postant leurs sentinelles à proximité même de la dépouille de l'ours tué la veille. Dans ces parages où le gibier n'était pas très abondant, la chair encore fraîche de la bête constituait un puissant appât. Un imprudent n'aurait manqué de tomber dans le piège.

L'utilisation judicieuse des plus petites anfractuosités du terrain, des moindres broussailles m'amena, une heure plus tard, de l'autre côté de la vallée, à quelques pas à peine de l'Indien. Immobile comme une statue, son seul geste était de jouer distraitement de ses doigts avec un sifflet qu'il portait en sautoir. Sans doute était-il prêt, au moindre bruit, à alerter ses compagnons à coups de sifilet.

C'était un jeune homme âgé de dix-huit ans tout au plus, qui en était apparemment à sa première campagne. Son port noble, la finesse de ses traits expressifs, ainsi que la qualité de ses vêtements et de ses armes, révélaient un guerrier bien né. Je devinai en lui le fils d'un des chefs de la tribu.

La prudence la plus élémentaire me dictait, semblait-il, de le supprimer. Car, quand bien même je réussirais à le maîtriser, pour peu qu'il parvînt, au cours de la lutte, à alerter ses compagnons, j'étais perdu. Mais je ne pouvais me résoudre à détruire cette jeune existence, et puis sa capture pouvait m'aider à sauver mes amis. Je me décidai donc à risquer le tout pour le tout.

Avec d'infinies précautions, je m'approchai encore de l'arbre sous lequel se trouvait le jeune Indien. Puis, d'un bond, je m'élançai sur lui, je le saisis au cou de ma main gauche, tandis que, de mon poing droit, j'assénai sur son crâne un coup qui n'aurait sans doute pas suffi pour un guerrier endurci, mais qui étendit sans connaissance l'adolescent.

Seul, un faible gémissement se fit entendre, pendant que le jeune Comanche s'écroulait. Je lui ligotai aussitôt les membres et l'attachai à l'arbre, assez entouré d'arbustes pour qu'on ne pût l'apercevoir de loin.

Ceci fait, je lui enlevai le sifflet du cou et le portai à ma bouche, m'efforçant d'imiter du mieux possible le signal strident des Comanches, que j'avais entendu à maintes reprises.

L'instant d'après surgissait des broussailles, à une cinquantaine de mètres de là, un vieux guerrier, qui prit le pas de course vers l'arbre où j'avais surpris la sentinelle.

Dissimulé dans un massif, je le laissai me dépasser, puis je l'attaquai par derrière, le frappant de la crosse de mon fusil sur la tête. Cette fois non plus, je ne voulais pas tuer, mais seulement mettre l'homme hors de combat pour quelque temps.

J'attendis alors une ou deux minutes, mais personne ne vint plus.

Il y avait sans doute encore quelques Indiens dans les parages, toutefois c'eût été une piètre ruse de guerre que de les attirer un à un à coups de sifflet pour les assommer à tour de rôle. Aucune certitude d'ailleurs qu'ils n'accourraient pas tous à la fois, me donnant du fil à retordre. Pareil stratagème n'était bon qu'une fois et, si j'y avais eu recours, c'était principalement dans l'espoir que le coup de sifflet aurait pour résultat de me révéler l'endroit où étaient cachés les chevaux.

En effet, je venais à peine de me débarrasser du vieux Peau-Rouge que j'entendis un faible hennissement provenant

de la direction où j'avais vu déboucher l'Indien et où, la veille, nous avions laissé paître nos propres chevaux.

Je décidai de tenter la chance. Le vieux guerrier une fois ligoté avec sa propre ceinture, je jetai le jeune sur mon épaule, et, à la faveur des broussailles, je me dirigeai vers les chevaux. Bientôt je pus dénombrer six montures broutant paisiblement l'herbe, et je conclus de leur nombre que quatre autres sentinelles se trouvaient dans les environs, postées sans doute à l'entrée de la vallée.

Ainsi renseigné, et avant d'entreprendre la partie la plus délicate de mon plan, je décidai de retourner à l'arbre de Bob, dont, d'ailleurs, je ne m'étais pas beaucoup éloigné. Le nègre, perché dans son observatoire, guettait déjà mon retour. À ma vue, il dégringola rapidement et courut à ma rencontre.

– Massa Charlie capturé Peau-Rouge ! s'exclama-t-il en distinguant la nature de mon fardeau. Peau-Rouge bien mort, pas vrai ?

– Non, lui dis-je, il est seulement évanoui. Mais tu n'as rien à craindre, il est bien ligoté.

Visiblement rassuré, le nègre fit une grimace de mépris à l'adresse du Comanche. Il ne pouvait pardonner à cette tribu d'avoir fait prisonnier son maître adoré. Je compris le fond de sa pensée et lui dis :

– Tu veux bien m'aider à sauver Mister Bernard, n'est-ce pas ?

– Bob vouloir tout faire pour sauver Massa Bern.

– Eh bien ! prends cet Indien sur tes épaules et marche tout droit jusqu'à ce que tu arrives au Grand Hicory. Là, tu le déposeras à terre et tu m'attendras.

– Bob fera ainsi, Massa Charlie.

– Et surtout ne touche pas à ses liens. S'il arrive à se libérer, tu es perdu.

– Pas de danger Bob faire ça, dit le Noir avec un sourire assuré.

– C'est bien. Alors, en avant !

Le colosse nègre jeta l'Indien sur son épaule, et je le vis se diriger de sa démarche lourde vers l'endroit indiqué.

Quant à moi, je retournai auprès des chevaux. Ce n'était certes pas une entreprise aisée que d'emmener les six bêtes hors de la vallée, car il fallait monter une rude côte pour gagner l'autre versant de la montagne. Deux hommes n'auraient pas été de trop pour mener à bien cette besogne. Cependant je ne regrettais point de m'être séparé de Bob, sachant par expérience que les chevaux des Indiens supportent mal l'odeur spécifique des nègres. Ils tolèrent à la rigueur d'être montés par eux, mais il n'en est pas de même quand ceux-ci veulent les conduire par la bride.

J'attachai tous les chevaux à la file, liant la queue de chacun d'eux à la tête du suivant, puis, tenant à la main la bride du cheval qui se trouvait en tête, j'entrepris la grimpée de la côte. La chose n'était pas facile, et les chevaux avançaient non sans peine. Par bonheur, les Comanches se trouvaient suffisamment loin pour ne pas entendre leurs hennissements. J'atteignis enfin le sommet et me mis à descendre doucement le versant opposé.

Privés de leurs montures, les guerriers indiens n'avaient plus la possibilité de rattraper leurs compagnons et encore moins de chance de mener à bien leur mission, qui était de s'emparer de Bob et de moi-même.

Le fidèle nègre surveillait de son mieux le prisonnier, et il fut visiblement soulagé de me voir arriver. La compagnie d'un Peau-Rouge, encore que captif, ne devait pas précisément l'enchanter.

– Bob content Massa venir ! s'écria-t-il joyeusement. Comanche rouler ses yeux comme diable, grogner et gémir comme bête féroce, mais Bob le faire taire avec tape sur la bouche.

– Tu ne dois pas le frapper, Bob, dis-je, d'abord parce que ce n'est pas bien, ensuite parce que c'est à ses yeux un outrage, que seule la mort peut effacer. Si jamais il retrouve la liberté et qu'il te rencontre, tu es perdu.

– Bob perdu, vraiment ? Oh ! Massa ! Alors Bob mieux tuer tout de suite Indien pour que ça n'arrive pas.

Et déjà il tirait de sa ceinture son couteau de chasse et le brandissait d'un air menaçant.

Je l'arrêtai d'un geste.

– Non, Bob. Je t'interdis formellement de faire du mal à ce prisonnier. D'ailleurs, vivant, il pourrait nous rendre plus d'un service, à nous et à ton maître. Aide-moi plutôt à l'attacher sur son cheval.

Ce disant, j'enlevai le bâillon de la bouche du jeune Indien.

– Mon frère rouge peut respirer, mais il ne doit pas parler, à moins que je l'interroge.

– Ma-Ram parlera quand il voudra, répondit fièrement le guerrier. Le Visage-Pâle me tuera et prendra mon scalpe quand bien même je me tairais.

– Ma-Ram ne sera pas tué et il gardera son scalpe, répondis-je, car Old Shatterhand[10] ne tue ses ennemis que dans le combat, et seulement quand il ne peut faire autrement.

---

[10] La Main-qui-frappe.

En apprenant qui j'étais, l'adolescent manifesta une vive surprise.

– Est-ce bien vrai ? Le Visage-Pâle serait-il Old Shatterhand ?

– Je dis la vérité, répondis-je. Et Ma-Ram n'est plus l'ennemi de Old Shatterhand, mais son frère. Old Shatterhand le conduira dans le wigwam de son père.

– Le père de Ma-Ram est To-Kei-Chun[11], le grand chef des Comanches, qui commande les guerriers des Racurrohs. Il tuera Ma-Ram parce qu'il s'est laissé capturer par les Visages-Pâles.

– Mon frère veut-il redevenir libre ? demandai-je.

Le jeune guerrier me dévisagea avec étonnement.

– Old Shatterhand voudrait-il libérer un prisonnier dont la vie et le scalpe lui appartiennent.

– Si mon jeune frère rouge me promet de ne pas chercher à s'enfuir et de me conduire auprès de son père, j'ôterai ses liens et je lui donnerai un cheval. Il pourra aussi conserver les armes attachées à sa selle.

– *Uff !* Old Shatterhand a un poing de fer et un cœur d'or. Il n'est pas comme les autres Visages-Pâles. Mais n'a-t-il pas deux langues ?

– Je n'ai qu'une parole, fis-je pour le rassurer. Eh bien ! mon frère rouge veut-il m'écouter et attendre jusqu'à ce que nous arrivions devant To-Kei-Chun ?

– Ma-Ram veut bien.

---

[11] Taureau-aux-grandes-cornes.

– En ce cas, prends de ma main le feu de la paix ; il dévorera celui qui aura failli à sa parole.

Mon cheval était caché tout près de là. J'allai le chercher et tirai de la poche de la selle deux cigares. Puis, frottant une allumette, j'offris du feu à Ma-Ram, que j'avais libéré de ses liens. Et nous fumâmes chacun un cigare, selon le rite d'usage.

– Les Visages-Pâles n'ont-ils pas un Grand Esprit qui fait pousser les herbes aromatiques dont on bourre les calumets de paix ?

– Ils ont bien un Esprit, qui est plus puissant que tous les autres, et qui leur a fait don d'un grand nombre de plantes aromatiques. Pourtant ils préfèrent fumer leur calumet dans leurs wigwams, et quand ils sont dehors ils fument plus volontiers les cigares, qui sont moins encombrants que les pipes.

– *Uff !* des ci-cars ! Le Grand Esprit des Visages-Pâles est sage. Ces ci-cars sont plus faciles à transporter que les calumets.

Bob était passablement étonné de me voir tranquillement fumer aux côtés du guerrier rouge qui lui avait inspiré une si vive frayeur. Il hocha plusieurs fois la tête, puis, s'approchant de nous :

– Bob aimer aussi fumer un cigare de paix, dit-il.

– Tiens, en voici un, lui dis-je en lui tendant un troisième cigare. Mais tu ne l'allumeras qu'une fois en selle, car il est temps de partir.

Le Comanche alla chercher son cheval et le monta. Je connaissais trop bien les Indiens pour redouter qu'il ne cherchât à s'enfuir. Bob se mit, lui aussi, en selle, non sans quelque mal, cependant que je liais les autres bêtes, de manière à pouvoir les conduire facilement. Puis j'enfourchai à mon tour ma monture, et notre petite caravane s'ébranla.

Nous quittâmes la vallée qui nous avait été si fatale et, après avoir gagné le haut plateau, nous découvrîmes la trace des Comanches. Nous la suivîmes pendant longtemps, tout en prenant garde de rester invisibles aux Indiens. Ceux-ci avaient sans doute découvert le vieux guerrier ligoté et bâillonné, car ils menaient maintenant grand tapage et remplissaient les environs de leurs cris de fureur. Mais je n'y prêtai pas attention. Quant à Ma-Ram, il avait suffisamment de caractère et de sang-froid pour ne pas laisser paraître ses sentiments.

Notre chevauchée silencieuse, toujours sur la même piste, nous mena le soir jusqu'au Rio-Pecos. La berge de la rivière se prêtait fort bien à un campement de nuit. Nous nous y installâmes, non sans avoir pris toutes les précautions imposées par les circonstances.

Sous les selles des chevaux indiens, nous trouvâmes une provision de viande sèche, ce qui nous dispensa de nous livrer à une partie de chasse avant le repos. Un examen attentif de la piste me révéla que le gros des Comanches avait sur nous une avance considérable et telle qu'elle écartait de nous toute menace d'attaque nocturne. Néanmoins, je décidai de monter la garde une partie de la nuit et de me faire relayer, pour l'autre, par Bob. Quant à Ma-Ram, il s'endormit aussitôt du sommeil profond propre à son âge.

Lorsque le jour se leva, je débarrassai les quatre chevaux sans cavaliers de leurs harnais et les poussai vers la rivière. Ils la traversèrent facilement et disparurent bientôt à notre vue, cachés par les broussailles de la rive opposée. Ma-Ram assistait, impassible, à cette scène, s'abstenant de faire la moindre remarque.

La piste que nous suivions était très nette, les Comanches n'ayant pas cherché à la dissimuler. Il était évident qu'ils se croyaient en parfaite sécurité. Ils avaient longé la rive droite du Rio-Pecos jusqu'à la Sierra Guadeloupe. Là, à mon étonnement, la piste bifurquait. L'une de ses branches, qui marquait le pas-

sage du plus fort des deux détachements, s'engageait dans la montagne, alors que l'autre continuait à longer la rivière.

Je mis pied à terre pour examiner les deux pistes de plus près. Parmi les empreintes qui formaient la seconde, celle qui continuait à suivre le Rio-Pecos, j'identifiai sans peine les traces des sabots de la vieille Tony, la vénérable jument de mon ami Sam. Cette piste aboutissait à une clairière, qui portait les traces d'un campement de nuit. Je me tournai alors vers Ma-Ram.

– Les fils des Comanches se sont rendus dans la montagne pour s'incliner sur la tombe de leur grand chef, lui dis-je.

– Mon frère dit vrai, fit-il.

– Quant à l'autre piste, celle que nous suivons, elle mène au wigwam des Comanches, où les guerriers rouges conduisent leurs prisonniers.

– Tel fut en effet l'ordre des deux chefs des Racurrohs.

– Les fils des Racurrohs ont-ils emporté avec eux le trésor des Visages-Pâles ?

– Oui, ils l'ont gardé, car ils ignoraient auquel des Visages-Pâles il appartenait.

– Où se dressent les wigwams des Comanches ? demandai-je.

– Dans la savane qui sépare cette rivière du fleuve que les Visages-Pâles appellent Rio-Grande.

– Cette savane est aussi limitée par deux montagnes, n'est-ce pas ?

– Le Visage-Pâle ne se trompe pas.

– Dans ce cas, nous n'emprunterons pas cette piste et prendrons la direction du sud.

– Mon frère fera comme il voudra, dit Ma-Ram, toutefois je crains qu'il ne puisse trouver, sur ce chemin, de l'eau pour lui et pour ses bêtes.

Je fixai sur lui un regard scrutateur.

– Mon frère rouge a-t-il jamais vu des montagnes proches d'un grand cours d'eau d'où ne coulerait pas la moindre source ? Pour ma part, je n'en ai point connu.

– Mon frère verra qui a raison, de lui ou du Comanche.

– Je sais pourquoi le Comanche répugne à aller dans la montagne, dis-je en souriant.

– Que mon frère le dise, s'il le sait.

– Pour rentrer chez eux, les fils des Racurrohs suivent le bord de la rivière. Or ce chemin décrit un grand arc de cercle. Si nous prenons le raccourci par la montagne, nous avons de grandes chances de les rattraper avant qu'ils aient gagné leurs wigwams.

Voyant sa pensée percée à jour, Ma-Ram se tut. Je dénombrai alors les empreintes des chevaux : ils étaient au nombre de seize. Mes trois amis, Winnetou, Sam et Bernard, étaient escortés de treize hommes. Et, comme ils devaient être solidement ligotés, il me faudrait, même si je parvenais à les rejoindre à temps, compter plus sur la ruse que sur la force pour les libérer.

Décidé, malgré tout, à tenter la chance, je pris la direction du sud et m'engageai résolument dans la montagne. Notre route présentait de plus en plus de difficultés, et je comprenais maintenant pourquoi les Comanches avaient préféré suivre le bord de la rivière, quitte à allonger sensiblement leur itinéraire. Notre avance se faisait d'autant plus laborieuse que je ne connaissais pas du tout la région et que Ma-Ram se gardait bien de me donner la moindre indication.

Au début de l'après-midi nous avions cependant franchi la montagne et nous nous trouvions dans une savane qui s'étendait à perte de vue. À gauche, on apercevait, au loin, le ruban scintillant du Rio-Pecos.

La pente que nous venions de descendre était boisée, et la forêt qui se prolongeait le long du fleuve gagnait même sur la prairie.

Au bord d'un ruisseau, dont les méandres serpentaient vers le Rio-Pecos, les traces des Comanches redevenaient visibles. Elles dataient de la veille, vers le milieu de la journée. Un peu plus loin, sur la berge d'un autre cours d'eau, où les arbres répandaient une ombre bienfaisante, nous découvrîmes l'emplacement d'un campement de fortune, où les Peaux-Rouges avaient dû passer quelques heures, sans doute les plus torrides du jour.

Je décidai d'imiter leur exemple, tout en choisissant pour notre halte un endroit situé à quelque distance du fleuve, au milieu des broussailles, qui offrait ainsi plus de sécurité. J'avais été bien inspiré de prendre cette précaution puisqu'à peine m'étais-je allongé et avais-je conseillé à Ma-Ram d'en faire autant que je vis Bob, parti pour faire boire son cheval dans la rivière et y prendre un bain, accourir tout haletant.

– Massa ! Massa ! Bob voir des cavaliers venir ici ! Un, deux, trois, quatre, cinq, six cavaliers. Partir vite d'ici ou les abattre ? Comment faire, Massa ?

D'un bond je fus au bord du fourré qui nous abritait : six chevaux se dirigeaient effectivement à toute allure vers notre campement. Ils avançaient par deux rangs de trois, chacun dirigé par un cavalier et les deux autres montures de chaque groupe ne portaient sur leur dos que de volumineux paquets. Bob s'était donc trompé quand il avait estimé à six le nombre de nos adversaires. Mais était-ce bien des adversaires ? Je reconnus vite que les cavaliers n'étaient point des Peaux-Rouges mais deux blancs.

L'instant d'après, cependant, j'aperçus à l'horizon un autre groupe de cavaliers, qui, de toute évidence, étaient les poursuivants des premiers. Je portai aussitôt mes jumelles à mes yeux, mais je faillis les laisser tomber tant ma stupéfaction fut grande. Je venais de reconnaître que les deux blancs traqués par les Indiens n'étaient autres que Fred Morgan et son fils Patrick, les deux redoutables pirates de la savane, qui, à la faveur de la confusion créée par l'attaque des Comanches, avaient échappé au châtiment qui les attendait.

– *Lounds* ! m'écriai-je. Comme on se retrouve !

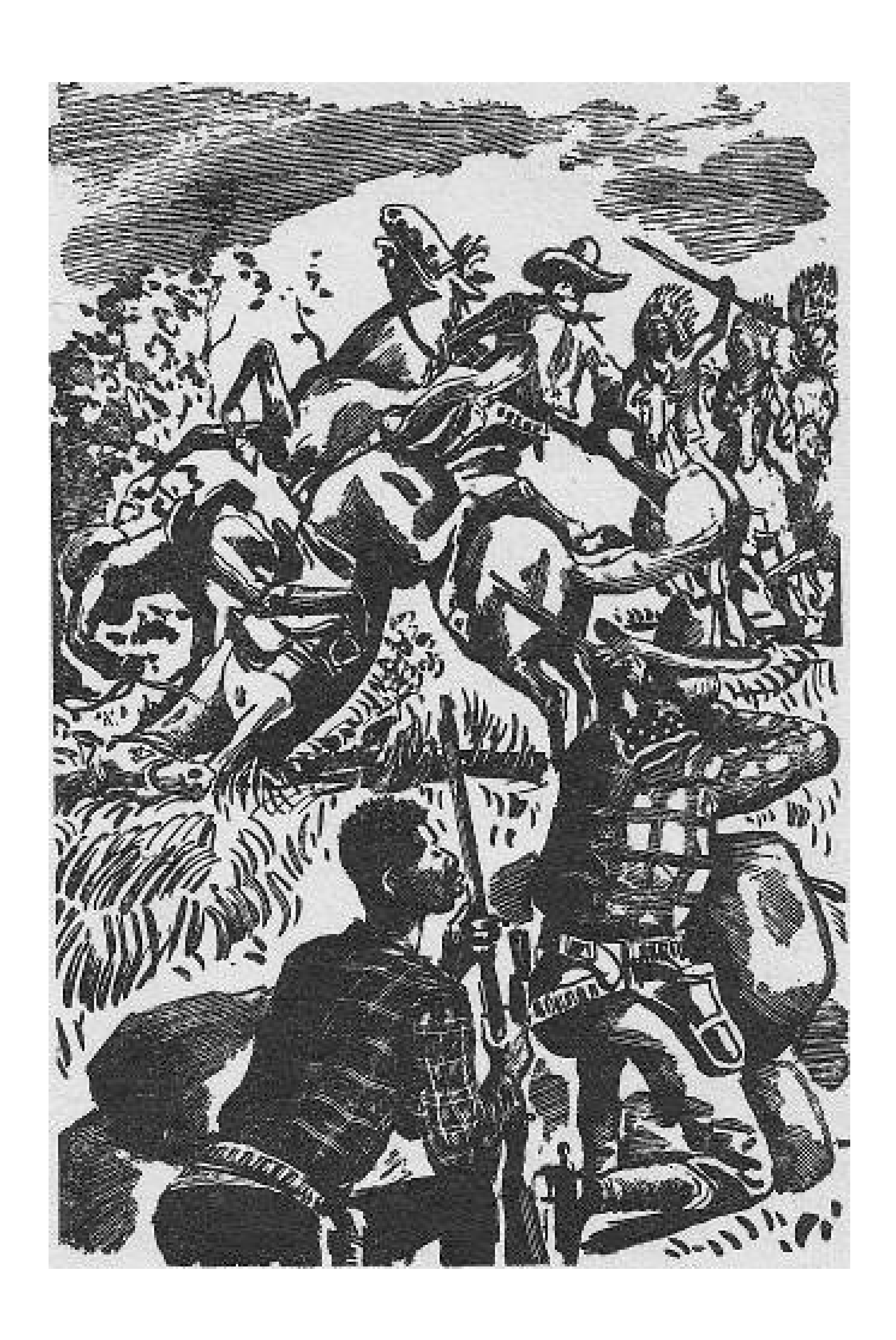
Les deux cavaliers, serrés, à chaque minute, de plus près par leurs poursuivants, continuaient à galoper dans ma direction. Encore quelques instants et ils se trouveraient à la portée de mon fusil. Devais-je abattre ces criminels ou les capturer vivants ? Entre ces deux solutions, je ne balançai pas longtemps : je ne souillerais pas mes mains du sang de ces malfaiteurs. Le fusil à l'épaule, j'attendis.

Les deux fugitifs se dirigeaient sans aucun doute vers la rivière, et quelques centaines de mètres à peine les séparaient des Indiens qui étaient au nombre de cinq. Déjà j'entendais distinctement le halètement des chevaux à bout de forces. Je pressai deux fois sur la gâchette et les deux montures atteintes à la tête s'écroulèrent, entraînant dans leur chute leurs cavaliers.

Je me précipitai vers eux, mais déjà retentissait tout près de moi le cri de guerre des Comanches.

– Oh-hi-hi-hihihi !

La voix de Ma-Ram s'était jointe au chœur de ses frères de race. Avant que j'eusse pu faire un geste, j'étais cerné et voyais brandir au-dessus de ma tête trois tomahawks et deux couteaux de chasse.



– *Cha !* cria Ma-Ram en étendant son bras en un geste protecteur. Arrêtez-vous ! Ce Visage-Pâle est un ami de Ma-Ram.

Aussitôt tomahawks et couteaux de chasse s'abaissèrent, et, d'hostile, l'attitude des Comanches à mon égard devint respectueuse. Puis ils se tournèrent vers les deux fugitifs, mais ceux-ci avaient bien mis à profit l'instant de répit procuré par cet incident. Ils avaient pris la fuite et disparu dans les broussailles. Quant aux bêtes de charge, elles avaient réussi à se débarrasser de leurs liens, et, de leur galop affolé, venaient d'atteindre le fleuve. Je pus encore les apercevoir comme elles s'y jetaient, mais, trop lourdement chargées, elles coulèrent à pic aussitôt.

Quatre Comanches s'étaient précipités dans la forêt à la suite des fugitifs : je retins le cinquième.

– Mon frère rouge voudrait-il me dire, lui demandai-je, pourquoi les guerriers comanches poursuivent ces Visages-Pâles ? Je crois savoir que Morgan et son fils entretenaient de bons rapports avec votre tribu, il n'y a pas encore bien longtemps.

– C'est exact, répondit l'Indien, l'air sombre. Malheureusement, les blancs ont la langue fourchue, tout comme les serpents. Nous avons accueilli ces deux hommes-là comme des amis, et ils nous ont récompensés en tuant, la nuit, une sentinelle, et en s'enfuyant avec le trésor.

– Le trésor ?

– Oui, l'or et les ordonnances des médecins.

Ce que les Peaux-Rouges appelaient les ordonnances des médecins ne pouvait être que les lettres de crédit et des billets de banque. Quant au trésor, c'était celui que nous avions saisi sur les deux bandits et dont une grande partie était le produit du vol commis au préjudice de mon ami Bernard et de son infortuné père. Maintenant or et billets de banque gisaient au fond de l'eau, où l'on ne pouvait songer à les repêcher, car le

fleuve, dans cette partie de son cours, était très profond, et ses eaux tumultueuses laissaient pressentir de nombreux tourbillons.

Ainsi la maudite poussière d'or et les âpres convoitises autour d'elle venaient de faire une victime de plus : le malheureux garde Peau-Rouge assassiné par les deux Morgan pour s'emparer à nouveau du butin déjà ensanglanté. *Deadly dust !* Poussière de mort, comme disent les hommes de la savane.

Que fallait-il faire ? Poursuivre nos ennemis ou voler au secours de nos amis ? C'était tout naturellement d'essayer de libérer les prisonniers des Comanches. D'ailleurs, je pouvais fort bien laisser le soin de poursuivre les Morgan aux cinq guerriers indiens, qui connaissaient infiniment mieux la région.

– Pourquoi mon frère blanc tire-t-il sur les chevaux et non point sur les cavaliers ? me demanda Ma Ram. Old Shatterhand connaît pourtant l'art de tirer à la cible ?

– Pourquoi Old Shatterhand n'a-t-il pas tué Ma-Ram alors que la pointe de son couteau était placée contre le cœur de celui-ci ? ripostai-je du tac au tac. Old Shatterhand ne tue jamais sans y être absolument contraint. Au surplus, il a tiré sur les chevaux, car il désire parler aux cavaliers.

– Il pourra satisfaire ce désir, dit Ma-Ram, lorsqu'il aura rattrapé les fugitifs en compagnie de ses frères rouges.

Je ne pus réprimer un sourire. Ma-Ram avait vraiment à cœur de m'empêcher de rejoindre mes amis, et, pour cela, de m'entraîner à la poursuite des deux Morgan.

– Il ne cherchera pas à les rattraper, dis-je. Dommage que les guerriers comanches aient jugé plus opportun de s'en prendre à Old Shatterhand qu'à ces criminels qui, sans cela, seraient déjà pris tous les deux. Mais Old Shatterhand connaît la bravoure des Comanches : il ne doute pas qu'ils réussissent à rattraper les deux méchants Visages-Pâles et à les ramener dans

leurs wigwams. Que Ma-Ram monte sur son cheval et qu'il me suive.

Depuis cet incident, j'avais autre chose à faire que de m'attarder à cet endroit. Un calcul rapide s'était en effet imposé à mon esprit : au départ, mes amis étaient accompagnés de treize cavaliers. De ce nombre, si on retirait la sentinelle assassinée par les Morgan, les deux bandits eux-mêmes et enfin les cinq Comanches qui les poursuivaient, la garde de mes amis restait réduite à cinq Indiens. Mes chances de les libérer grandissaient considérablement, toujours à condition que je puisse rejoindre leur groupe à temps.

Nous nous remîmes donc en route à une vitesse redoublée. Vers le crépuscule, un nouvel examen de la piste de la petite caravane me permit de constater avec satisfaction que celle-ci n'avait plus que quelques heures d'avance sur nous. L'assassinat de la sentinelle, la fuite des deux Morgan et enfin la conviction des Comanches qu'ils n'étaient pas poursuivis étaient sans aucun doute autant de raisons qui avaient ralenti leur marche.

Aussi, malgré maintes allusions de Ma-Ram à l'opportunité d'une halte, fis-je hâter notre allure jusqu'à une heure très avancée du soir et je ne m'arrêtai que lorsque l'obscurité presque totale rendît impossible toute reconnaissance de la piste.

Quelques heures de repos et, dès la pointe du jour, nous nous remettions en selle.

La piste s'éloignait maintenant du fleuve et s'engageait au fond de la savane, toujours vers le sud. Elle était de plus en plus fraîche, signe que la caravane était de plus en plus proche. Je me réjouissais déjà de pouvoir la rejoindre vers midi, lorsque, soudain, mon attention fut attirée par une autre piste, croisant la première, et qui marquait le passage d'un groupe d'au moins quarante cavaliers. À cet endroit, les deux détachements s'étaient unis, pour se diriger, au nombre d'une cinquantaine de cavaliers, vers le sud.

– *Uff !* s'exclama Ma-Ram.

Mais déjà il avait dissimulé sa satisfaction sous un air impassible, et seuls ses yeux rayonnaient de joie et, pour cause, laissaient deviner les espoirs que soulevait en lui l'apparition de ce renfort.

– À quelle distance sommes-nous du camp des Comanches ? demandai-je au jeune Indien.

– Les Racurrohs n'ont pas de camp, me répondit-il. Ils ont construit un village, qui est plus vaste que les petites villes des Visages-Pâles, dans la savane. Si mon frère blanc maintient cette allure, nous y arriverons avant que le soleil ne disparaisse derrière les hautes herbes.

À midi, nous faisions une courte pause pour reprendre aussitôt notre marche. Vers le soir, j'aperçus à l'horizon des contours sombres, qu'à l'aide de mes jumelles je pus identifier : c'était des tentes.

La récente arrivée des prisonniers avait dû provoquer là-bas une vive sensation, parfaitement justifiée par la renommée de mon ami Winnetou. Les Comanches avaient même oublié, dans leur émotion, de poster des sentinelles autour de leur village, de sorte que nous pûmes parvenir tout près des habitations sans la moindre difficulté.

J'arrêtai alors mon cheval et me tournant vers Ma-Ram :

– C'est bien ici que se trouvent les wigwams des Comanches ? lui demandai-je.

Ma-Ram fit oui de la tête.

– Mon frère rouge croit-il que nous y trouverons To-Kei-Chun, le grand chef des Racurrohs ?

– Le père de Ma-Ram ne quitte jamais ses enfants.

– Mon frère rouge voudrait-il se rendre auprès de lui et lui annoncer la visite de Old Shatterhand ?

Ma-Ram me dévisagea avec étonnement.

– Old Shatterhand ne redoute-t-il pas les Comanches ? Il tue bien le buffle et l'ours gris, mais il ne viendra jamais à bout des Comanches, qui sont aussi nombreux que les arbres dans la forêt.

– Old Shatterhand tue assurément les bêtes féroces de la forêt, mais il n'est pas l'ennemi de ses frères rouges. Il ne craint ni les Sioux, ni les Kiowas, ni les Apaches, ni les Comanches. Il est l'ami de tous les guerriers vaillants et ne réserve ses balles qu'aux criminels. Ma-Ram peut aller rejoindre son père ; je l'attendrai ici.

– Comment cela ? Ma-Ram n'est-il pas prisonnier de Old Shatterhand ?

– Ma-Ram n'est plus mon prisonnier depuis que nous avons fumé ensemble le calumet de paix. Il est libre.

– Uff !

Ce seul son guttural exprima la joie du jeune Indien, qui, déjà, éperonnant son cheval, partait au galop. Quant à moi, je descendis de ma monture en la laissant paître paisiblement et je m'assis par terre.

Bob imita mon exemple, mais son visage était soucieux.

– Que feront Peaux-Rouges de Bob quand Massa l'emmènera chez eux ?

– Nous verrons bien, répondis-je.

– Bob pas tenir à voir, répondit le noir. Bob pas envie se faire empaler et rôtir par Indiens.

– D'abord, il n'est pas dit qu'il en sera ainsi, fis-je pour le rassurer. Ensuite, une chose est certaine si nous voulons sauver Massa Bernard, il nous faut aller chez les Comanches.

Cet argument eut raison des dernières hésitations de Bob.

– Si c'est pour Massa Bernard, Bob y aller tout de suite. Tant pis que Peaux-Rouges l'empaler, le rôtir et le manger, pourvu que Massa Bern avoir liberté.

Et cette déclaration héroïque s'accompagnait d'une mimique épouvantable. Puis il sortit de sous la selle de son cheval un morceau de viande sèche et y mordit à belles dents, voulant goûter sans doute une dernière fois, avant son martyre, aux plaisirs de la bonne chère.

Notre attente ne devait guère se prolonger et bientôt nous vîmes un groupe de cavaliers s'approcher. Formés en cercle qui se resserrait de plus en plus autour de nous, ils poussaient des cris en agitant leurs armes et, soudain, quatre d'entre eux, quatre chefs bondirent vers nous à bride abattue, comme pour nous écraser. Dans sa frayeur, Bob s'aplatit à terre. Quant à moi, je restai assis et immobile. Le moment d'après, les quatre cavaliers passaient au-dessus de nos têtes dans un galop infernal.

– Aïe ! Aïe ! Indiens écraser Bob et Massa ! hurlait le nègre, tout en levant prudemment la tête pour s'assurer que le danger était passé.

– Ils n'en ont pas la moindre intention, dis-je. Ils veulent simplement mettre à l'épreuve notre courage.

– Mettre à l'épreuve courage ? Très bien. Eux venir et voir que courage pas manquer à Bob.

Il se remit sur son séant et prit un air farouche, destiné, dans son esprit, à inspirer une crainte profonde à tous les Peaux-Rouges du monde.

Cependant, les chefs avaient mis pied à terre, et ils s'approchaient de nous.

Le plus vieux prit la parole :

– Pourquoi l'homme banc ne se lève-t-il pas lorsqu'il voit devant lui les chefs des Comanches ?

– En les accueillant assis, il leur montre qu'ils sont les bienvenus, répondis-je. Que mes frères rouges prennent place à mes côtés.

– Un chef comanche ne s'asseoit qu'aux côtés d'un autre chef, répondit-il. Où se trouve donc le wigwam du Visage-Pâle et où sont ses guerriers ?

Je m'armai d'un tomahawk.

– La marque d'un chef est d'être fort et courageux. Si les hommes rouges doutent de ma qualité de chef, qu'ils se mesurent avec moi. Ils verront bien si je dis la vérité ou non.

– Quel est le nom du Visage-Pâle ?

– Les guerriers rouges et blancs m'appellent Old Shatterhand.

– C'est l'homme blanc lui-même qui s'est sans doute décerné ce nom.

– Si le chef comanche refuse de se battre avec moi à armes égales, qu'il prenne son tomahawk et son couteau. Moi, je me contenterai de mes mains nues. *Howgh !*

– Le Visage-Pâle vient de prononcer là des paroles bien téméraires. Il aura l'occasion de montrer s'il a du courage. Qu'il monte à cheval et qu'il suive les guerriers racurrohs.

– J'accepte, mais, auparavant, les guerriers racurrohs ne veulent-ils pas fumer avec moi le calumet de paix ?

– Ils en décideront en leur conseil.

– Ils ne s'y refuseront pas, puisque je viens parmi eux dans un esprit de paix.

Je montai en selle, cependant que Bob enfourchait, non sans peine, sa monture récalcitrante. Les chefs comanches continuaient à affecter d'ignorer sa présence ; chacun sait, en effet, que les Indiens affichent le plus profond mépris à l'égard des nègres.

Escorté par les quatre Comanches, notre groupe se dirigea à vive allure vers le village. Après nous être engagés dans l'allée principale, nous nous arrêtâmes devant une tente plus vaste que les autres, qui devait être celle du grand chef. Les quatre Comanches mirent pied à terre et j'imitai leur exemple.

Entre temps, toute la suite des quatre chefs nous avait rejoints et je me trouvais entouré de nombreux guerriers. Pendant le trajet, j'avais perdu de vue Bob, et je ne parvenais pas à le repérer dans la foule.

Le chef qui s'était fait le porte-parole des autres désigna alors de sa main ma ceinture :

– Le Visage-Pâle doit maintenant me remettre ses armes.

Je secouai négativement la tête.

– Je ne suis pas votre prisonnier, puisque je suis venu chez vous de mon plein gré. Par conséquent j'ai le droit de conserver mes armes.

– Nous ne pouvons laisser ses armes au Visage-Pâle puisque nous ignorons encore quelles sont ses intentions.

– Les Comanches auraient-ils donc peur de moi ? Car, dans le cas contraire, pourquoi insisteraient-ils pour que je leur remette mes armes ?

Cette remarque sembla piquer au vif l'amour-propre du chef. Il consulta du regard ses compagnons et, sûr de leurs sentiments, il dit :

– Les guerriers comanches ignorent la peur. L'homme blanc peut conserver ses armes.

– Bien, fis-je. Puis-je savoir le nom du noble guerrier à qui j'ai l'honneur de parler ?

– Old Shatterhand a devant lui To-Kei-Chun, dont le seul nom fait trembler ses ennemis.

– Je demande à mon frère To-Kei-Chun de me faire donner une tente. J'y demeurerai jusqu'à ce que les guerriers racurrohs aient pris une décision à mon égard.

– Les paroles du Visage-Pâle sont sages. Il recevra une tente où il pourra attendre la décision des guerriers racurrohs. Ceux-ci vont délibérer pour savoir s'il leur convient ou non de fumer le calumet de paix avec Old Shatterhand.

D'un signe de tête il m'invita à le suivre, ce que je fis en conduisant mon mustang par la bride. Les Comanches formaient une double haie sur notre passage. Nous traversâmes ainsi le village. Dissimulées sous leurs tentes, les femmes regardaient avec une vive curiosité le Visage-Pâle qui avait osé s'aventurer avec une telle témérité dans le camp. Certes, ma situation ne laissait pas d'être très précaire. Quelle chance surtout que les sujets de To-Kei-Chun ne fussent pas de la même tribu combattue à Mapimi par mon frère rouge prisonnier, Winnetou, le chef des Apaches !

Les tentes des habitants rappelaient celles des tribus du Nord, que j'avais eu déjà l'occasion de voir de près. Leur édification, assez sommaire, est exclusivement l'ouvrage des femmes, car les hommes de cette région laissent toute occupation n'ayant pas trait à la guerre, à la chasse et à la pêche, au sexe que nous qualifions communément de faible.

Ce sont les femmes qui préparent les peaux de bêtes, avec lesquelles elles confectionnent les huttes. Séchées au soleil, les peaux sont ensuite découpées, tendues et fixées sur des pieux, qui constituent la charpente de ces constructions rudimentaires. Et tous ces travaux pénibles, et qui demandent une certaine adresse, sont leur œuvre.

L'enceinte de chaque tente, toujours de forme conique, comprend deux compartiments concentriques, l'un intérieur, l'autre formant une sorte de couloir extérieur. Une ouverture ménagée au sommet de la tente sert de voie d'échappement à la fumée de l'âtre. Chacune des deux parties de la tente peut aussi être divisée en plusieurs pièces par des cloisons constituées par des peaux de bêtes.

La tente à laquelle je fus conduit était fort exiguë. Laissant mon cheval au dehors, attaché à un pieu, j'écartai le rideau de l'entrée, formé de deux moitiés de peaux de bêtes, et pénétrai à l'intérieur, sans plus me préoccuper du chef qui, d'ailleurs, ne manifestait pas l'intention de m'y suivre. La tente était vide.

Quelques minutes plus tard, le rideau s'écartait pour livrer passage à une vieille Indienne portant un fagot sur son dos. Elle jeta le bois par terre, sortit pour revenir peu après avec un grand pot fortement ébréché rempli d'eau et de divers ingrédients que je ne pus reconnaître. Elle se mit en devoir d'allumer le feu, puis se mit à faire cuire ma soupe au-dessus de la braise.

Étendu à même le sol, je l'observais, tandis qu'elle vaquait à ses occupations. Pendant tout ce temps, je ne lui adressai pas la moindre parole. C'eût été baisser singulièrement dans l'estime de mes hôtes que d'engager une conversation avec la vieille femme. J'étais bien certain, en effet, que cette scène avait des témoins invisibles pour moi, car les chefs des Comanches tenaient trop à être au courant de mes moindres faits et gestes pour qu'il en fût autrement.

Bientôt l'eau dans le pot se mit à chanter, et mon odorat décela vite le bouillon de bœuf. Au bout d'une heure, la vieille servante jugea que la soupe était suffisamment cuite, et elle se retira afin de ne pas me gêner pendant mon repas.

J'avoue sans fausse honte que je fis honneur à ce plat et que mon appétit ne se laissa décourager ni par la propreté douteuse de l'ustensile où mijotait la mixture, ni, chose plus grave, par la fadeur du bouillon, confectionné sans être salé, le sel de cuisine étant à peu près inconnu des Indiens.

Je constatai avec plaisir que j'étais convenablement traité. À lui tout seul, le pot ébréché, unique ustensile de ce genre dans tout le village, sans doute, en était déjà la preuve probante. L'art culinaire des Comanches est, en effet, des plus rudimentaires, car ils se bornent, la plupart du temps, à faire griller la viande au-dessus du feu.

Mon repas terminé, je m'allongeai, la tête appuyée sur ma couverture pliée en guise d'oreiller, et me livrai à une récapitulation générale de la situation. Celle-ci soulevait des problèmes suffisamment ardus pour me tenir éveillé. Maints projets audacieux s'échafaudèrent tour à tour dans ma tête, mais, après mûre réflexion et surveillé comme j'étais par deux sentinelles postées à quelque distance de ma tente, je dus les rejeter les uns après les autres. Aucun n'avait de chance de réussir dans les circonstances actuelles. Le mieux était de dormir, puisque, aussi bien, j'aurais besoin, le lendemain, de toutes mes forces pour faire face aux événements. Une nuit sans sommeil n'aurait pu qu'épuiser vainement mon énergie.

Après m'être assuré que la vieille Indienne avait fait boire et manger mon cheval, je m'étendis de nouveau sur ma couche rudimentaire et m'efforçai de ne plus penser à rien. Le feu de l'âtre mourait lentement et je ne tardai pas à trouver le sommeil en regardant pâlir, puis noircir ses braises rougeoyantes.

Un vif pétillement m'arracha de rêves pleins de nouvelles aventures ; aussi ne réalisai-je pas immédiatement ce qui se passait autour de moi. Mais je reconnus vite ma hutte indienne et l'âtre où quelques bûches flamboyaient. La vieille femme avait allumé le feu et préparait mon repas du matin. Elle ne semblait porter aucun intérêt à ma personne, ce dont je ne pouvais que la louer intérieurement.

J'absorbai rapidement – et je l'avoue avec autant de plaisir que la veille – le plat indien. Puis je voulus sortir de la tente pour en explorer les environs. À peine avais-je passé la tête dans l'entrebâillement de la tenture de peaux de bêtes que l'un de mes gardiens se précipita vers moi, brandissant sa lance comme s'il voulait m'en transpercer de part en part.

Il s'agissait de ne pas se laisser intimider par cette menace, sinon j'aurais immédiatement perdu tout prestige aux yeux de mes hôtes. Saisissant la lance un peu au-dessous de sa pointe, je la repoussai d'abord légèrement, puis la tirai à moi si fortement que la sentinelle perdit l'équilibre et vint s'affaler à mes pieds.

– *Uff !* cria l'Indien, tandis qu'il se redressait d'un bond et tirait son couteau d'un geste furieux.

– *Uff !* m'exclamai-je à mon tour, dégainant, moi aussi, mon couteau, cependant que, de la main gauche, je lançai l'arme conquise à l'intérieur de ma tente.

– Le Visage-Pâle doit me rendre immédiatement, ma lance, dit l'Indien.

– L'homme rouge n'a qu'à aller la chercher lui-même, ripostai-je d'une voix ferme, tout en prenant un air rien moins que rassurant pour inciter le gardien à la prudence.

Mais déjà l'autre sentinelle venait au secours de son camarade en agitant sa lance.

– Que le Visage-Pâle rentre immédiatement dans sa tente, dit-il.

Le temps de recommencer la petite manœuvre qui m'avait si bien réussi tout à l'heure, et le second Peau-Rouge s'allongeait à son tour à mes pieds, tandis que sa lance allait rejoindre là première à l'intérieur de la tente.

Les deux Indiens, qui étaient loin – comme on peut le penser – de trouver cette plaisanterie de leur goût, se mirent à crier comme si on les écorchait, afin d'alerter le village.

Face à ma tente se trouvait une hutte de dimensions un peu plus grandes, à l'entrée de laquelle étaient suspendus trois boucliers. Aux cris des sentinelles, je vis le rideau s'écarter et laisser apparaître le visage d'une jeune fille, dont les yeux noirs et ardents me dévisageaient avec une vive curiosité. Puis le rideau se referma presque aussitôt, et l'instant d'après les quatre chefs qui étaient venus à ma rencontre la veille sortaient successivement de la même tente. D'un geste autoritaire, To-Kei-Chun, qui les précédait, renvoya les sentinelles.

– Que fait le Visage-Pâle devant sa tente ? me demanda-t-il.

– Ai-je bien entendu la question de mon frère rouge, ou mes oreilles bourdonnent-elles ? fis-je placidement. To-Kei-Chun veut sans doute savoir ce qu'y faisaient ses deux guerriers ?

– Les sentinelles comanches veillent à ce que rien de fâcheux n'arrive au Visage-Pâle, répondit le chef. Dans son propre intérêt, celui-ci ferait bien de ne pas sortir.

Je jouai l'étonné.

– Je ne puis comprendre ce langage. Les sujets de To-Kei-Chun pousseraient-ils la désobéissance jusqu'à s'attaquer à un invité de leur chef ? Les ordres de celui-ci seraient-ils si mal

respectés ? Ce serait faire injure à To-Kei-Chun que de le supposer. D'ailleurs, Old Shatterhand n'a nul besoin de gardes de corps, son poing suffit à écraser quiconque nourrit à son égard des projets malveillants. Mon frère rouge peut rentrer tranquillement dans son wigwam, j'irai faire un petit tour dans son camp et, lorsque je reviendrai, nous aurons un entretien ensemble.

Je rentrai dans ma tente pour prendre mon fusil automatique dont je voulais me séparer moins que jamais. Cependant, lorsque j'en ressortis, ce fut pour me trouver en face du barrage d'une douzaine de lances braquées sur moi. J'étais, de toute évidence, traité en prisonnier.

Je battis en retraite, mais non point pour m'avouer vaincu. À l'aide de mon tomahawk je pratiquai une ouverture dans la paroi de la tente opposée à l'entrée et sortis par là, avec toute l'assurance que nécessitait un geste aussi téméraire.

À ma vue, les sentinelles postées de l'autre côté se mirent à pousser de tels hurlements que les chefs, déjà retirés sous leur tente, en sortirent en toute hâte. Leur attitude nerveuse contrastait singulièrement avec la majesté dont ils avaient fait montre jusqu'ici envers moi. Comme ils se précipitaient pour se saisir de ma personne, je compris instantanément que résister les armes à la main eût été pure folie. Une fois de plus, il valait mieux recourir à la ruse.

Je tirai brusquement de ma poche ma longue-vue, la dévissai et, brandissant les deux tubes dans la direction des chefs comanches d'un air menaçant, je m'écriai d'un ton terrible :

– Arrêtez, sinon tous les fils des Comanches sont perdus !

La menace produisit son effet, et l'élan des chefs comanches se trouva tout à coup brisé. Visiblement, ils ignoraient ce qu'était cet instrument et, d'autre part, impressionnés par

mon attitude énergique, ils étaient convaincus qu'il devait posséder des propriétés maléfiques redoutables.

– Quelles sont les intentions de l'homme blanc ? demanda To-Kei-Chun. Pourquoi ne reste-t-il pas dans son wigwam ?

– Old Shatterhand est un grand médecin des Visages-Pâles, dis-je, et il va montrer aux Comanches qu'il est capable de tuer les âmes de tous les Racurrohs.

Je revissai ma longue-vue et saisis ma carabine Henry.

Le lecteur familier avec mes précédentes aventures a déjà reconnu en elle l'arme automatique incomparable, unique en son genre, chef-d'œuvre de mon ami de la Nouvelle-Orléans, l'armurier Henry.

Montrant d'un geste rapide un pieu dressé devant une tente assez éloignée, j'épaulai, visai et tirai. Ma balle perça le pieu à son sommet.

Un murmure admiratif parcourut les rangs des Comanches. Les Peaux-Rouges sont très sensibles au courage et à l'adresse, même chez leurs plus farouches ennemis.

Je tirai une seconde fois, et la balle traversa le pieu un demi-pouce plus bas. La suivante se plaça à la même distance de la précédente, et, cette fois-ci, un profond silence régna parmi les Indiens. En effet, si certains d'entre eux avaient déjà eu l'occasion d'observer l'effet du fusil à deux coups, aucun n'avait la moindre idée des armes à répétition. La perfection technique si rare de ma carabine Henry, jointe à mon adresse, étaient en train de faire merveille, et, aux quatrième, cinquième et sixième coups, l'étonnement des Comanches faisait déjà place à la plus grande stupéfaction... que dis-je, au plus profond respect.

Je criblai le pieu d'une vingtaine de balles en observant toujours le même intervalle, puis, prenant mon air le plus naturel, je déclarai fermement :

– Les hommes rouges ont maintenant la preuve que Old Shatterhand est un grand médecin. Quiconque s'aviserait de lever la main sur lui mourrait sur-le-champ. *Howgh !*

C'est à dessein que je m'affublais du titre de « médecin », ce terme étant synonyme de « sorcier » chez les Comanches comme chez la plupart des tribus de l'Ouest. Puis je mis mon fusil en bandoulière et fis quelques pas en avant.

La foule des guerriers comanches s'ouvrit alors devant moi et je pus avancer sans que personne fît la moindre tentative pour m'arrêter.

Devant chaque rangée des tentes, alignées en forme d'allée, femmes et enfants assemblés me regardaient passer comme un être supérieur.

Devant une tente, j'aperçus une sentinelle et j'en conclus qu'elle renfermait un prisonnier. Qui cela pouvait être ? Une voix bien connue ne tarda pas à répondre à la question que je venais de me poser intérieurement.

– Massa ! Massa ! Venir libérer Bob ! Indiens fait prisonnier Bob pour lui couper tête et manger.

Je m'approchai de la tente, écartai le rideau et invitai Bob à sortir. La sentinelle, complètement abasourdie, n'esquissa pas le moindre geste d'opposition, et, d'ailleurs, personne ne protesta parmi la foule des Comanches.

– As-tu été arrêté immédiatement après notre arrivée au village ? demandai-je au nègre.

– Oui, Massa, répondit Bob, avec indignation. Peaux-Rouges arracher Bob de son cheval et le faire entrer tout de suite dans la tente.

– Alors tu ne sais rien sur l'endroit où pourraient se trouver Massa Bernard et Winnetou ?

– Bob rien vu ni entendu.

– Viens et tiens-toi près de moi.

À peine avais-je fait quelques pas que je vis de nouveau les quatre chefs entourés d'une nombreuse escorte. Les rusés Indiens m'avaient devancé pendant que je parlais à Bob et, maintenant, ils se dirigeaient vers moi. D'un geste, To-Kei-Chun me fit comprendre d'ailleurs qu'il ne nourrissait pas d'intentions agressives à mon égard. Je m'immobilisai donc et j'attendis.

– Où mon frère blanc se propose-t-il d'aller ? me demanda To-Kei-Chun. Il ferait bien d'interrompre sa promenade et de me suivre à la réunion des chefs comanches, qui ont à lui parler.

Jusqu'ici il m'avait traité de Visage-Pâle ou d'homme blanc. Or, voici que maintenant il me décernait le titre de frère blanc. Décidément, j'avais grandi singulièrement dans son estime.

– Mes frères rouges voudront-ils fumer le calumet de paix avec moi ?

– Nous allons discuter ensemble, et, si tes paroles sont sincères, tu seras traité comme si tu étais un fils des Comanches.

– C'est parfait. Que mon frère rouge me précède, Old Shatterhand le suit.

To-Kei-Chun reprit le chemin de ma tente, la dépassa, suivant toujours l'allée. Un peu plus loin, j'aperçus un cheval que j'aurais reconnu entre mille autres : c'était Tony, la vieille jument squelettique de Sam, qui paissait paisiblement aux côtés des montures de Winnetou et de Bernard Marshall. Mais, aucune sentinelle n'étant postée dans le voisinage, j'en déduisis que les prisonniers devaient être enfermés ailleurs.

À une cinquantaine de mètres de là, l'allée s'élargissait pour former une sorte de rotonde, où un certain nombre d'Indiens étaient déjà assemblés. C'était là sans doute le lieu habituel des réunions du conseil de la tribu.

Les chefs prirent place au centre. Quelques guerriers d’âge mûr s’approchèrent alors et s’assirent en face des chefs, en demi-cercle. Je ne fis point de cérémonie et m’assis à mon tour, puis, d’un geste, je fis signe à Bob d’imiter mon exemple.

Ce sans-gêne souleva la réprobation des chefs.

– Pourquoi l’homme blanc s’assied-il alors que nous nous apprêtons à le juger ? demanda To-Kei-Chun.

De « frère blanc », voilà que j’étais redevenu l’homme blanc, mais, sans m’émouvoir de cette nouvelle disgrâce :

– Et pourquoi les hommes rouges s’asseoient-ils alors que Old Shatterhand s’apprête à les juger ? ripostai-je.

Ma réponse suscita chez les chefs rouges un vif étonnement, qu’ils ne réussirent pas à dissimuler malgré leur impassibilité affectée.

– L’homme blanc, dit To-Kei-Chun, a la repartie prompte et la plaisanterie facile. Qu’il reste donc assis s’il y tient. Mais de quel droit a-t-il libéré l’homme noir et l’a-t-il amené dans notre réunion ? Ignore-t-il que jamais un nègre ne doit assister au conseil des hommes rouges ? et surtout s’asseoir en présence de leurs chefs ?

– Ce noir est mon serviteur, et, s’il me plaît qu’il m’accompagne partout, il doit le faire. Et si je lui ordonne de s’asseoir, il s’assoira, quand bien même des milliers de chefs rouges seraient présents. Je suis prêt. Que les délibérations commencent.

Sans doute c’était outrepasser quelque peu les mesures de la politesse, mais je me rendais compte que, dans une telle situation, il fallait à tout prix en imposer aux Comanches. Plus je me montrerais ferme, à condition, bien entendu, de ne pas blesser outre mesure leur dignité, et plus j’aurais de chances de ga-

gner la terrible partie qui s'annonçait. La moindre concession, par contre, à leurs ordres, m'eût valu les pires déboires.

To-Kei-Chun alluma alors son calumet et le tendit à un guerrier qui, après avoir absorbé une bouffée de fumée, le passa à son voisin. Celui-ci imita son exemple, et bientôt le calumet eut fait le tour des présents, Bob et moi exceptés.

Cette cérémonie préliminaire achevée, To-Kei-Chun se leva et commença son discours.

Les Indiens se montrent généralement peu loquaces en présence des étrangers, à plus forte raison devant des ennemis. Il leur arrive cependant, dans certaines circonstances, de faire étalage de véritable éloquence, et, alors, ils pourraient se mesurer avec nos bons orateurs européens. Il n'est pas rare de rencontrer, parmi les chefs indiens, de véritables maîtres dans l'art de la rhétorique et dont les tirades seraient fort goûtées dans n'importe quelle assemblée. Leur langage, toujours émaillé d'images et de métaphores, n'est pas sans rappeler quelque peu celui des peuples d'Orient.

Comme chaque fois qu'un chef indien prend la parole en présence d'un blanc, To-Kei-Chun commença son discours par un réquisitoire nourri contre les Visages-Pâles :

– Que l'homme blanc écoute, car To-Kei-Chun, chef des Comanches, va parler. Il y a de nombreuses années, les hommes rouges vivaient seuls sur cette terre entre les deux grandes eaux. Ils bâtissaient des villes et des villages, plantaient des arbres et chassaient le bison. Les fleuves et les mers, la forêt, les montagnes et la savane, les rayons du soleil et la pluie leur appartenaient sans partage. Ils avaient des femmes et des filles, des frères et des fils, et ils étaient heureux.

» Puis vinrent les Visages-Pâles, dont le teint rappelle la couleur de la neige, mais dont le cœur est noir comme la fumée. D'abord peu nombreux, ils étaient fort bien accueillis par les

hommes rouges dans leurs wigwams. Ils apportaient avec eux les armes à feu et l'eau de feu ; ils apportaient avec eux d'autres dieux et d'autres prêtres ; ils apportaient avec eux la trahison, la maladie et la mort.

» Ils venaient en nombre toujours croissant de l'autre côté de la grande eau, leur langue était fausse et leur couteau pointu. Les hommes rouges leur accordaient leur confiance, mais ils furent dupés. Ils durent livrer le pays où se trouvaient les tombes de leurs ancêtres, force leur fût d'abandonner wigwams et terrains de chasse les uns après les autres ; quand ils résistaient, les blancs les exterminaient.

» Pour triompher de leur courage, les Visages-Pâles semèrent la discorde parmi les tribus rouges. Traqués, les hommes rouges tombaient comme des coyotes dans le désert. Maudits soient les blancs et qu'ils soient frappés par des maux aussi nombreux que les étoiles dans le ciel et les feuilles dans la forêt !

Ces paroles soulevèrent un vif enthousiasme. Après une pause brève, To-Kei-Chun poursuivit :

– L'un des Visages-Pâles est venu maintenant parmi les wigwams des Comanches. La couleur de sa peau est celle des menteurs et son langage celui des traîtres. Cependant, les hommes rouges écouteront ses paroles et le jugeront en toute équité. Qu'il parle !

Il se rassit et, tour à tour, les trois autres chefs comanches prirent la parole pour dénoncer l'injustice des blancs et m'inviter à défendre ma cause.

Pendant ces discours, j'avais sorti mon bloc et m'étais mis à esquisser les portraits des chefs assis en face de moi, avec les guerriers comanches au second plan et les tentes dans le fond.

La quatrième harangue terminée, To-Kei-Chun, attendit que les applaudissements eussent cessé, puis, se tournant vers moi :

– À quoi l'homme blanc était-il occupé pendant que les chefs des Comanches parlaient ?

J'arrachai la feuille de mon bloc et, me levant, je la lui tendis :

– Le grand chef des Racurrohs peut voir lui-même ce que j'ai fait.

– *Uff !* s'écria To-Kei-Chun, après avoir jeté un coup d'œil sur le dessin.

– *Uff ! Uff !* s'exclamèrent à leur tour les autres chefs, auxquels To-Kei-Chun avait passé la feuille.

– L'homme blanc a fixé par magie les âmes des Comanches sur cette page blanche ! fit To-Kei-Chun, perplexe et admiratif. C'est l'œuvre d'un grand médecin, ma parole ! Voici To-Kei-Chun, voici ses trois frères et voici leurs guerriers et leurs tentes. Que veut en faire le Visage-Pâle ?

– Les hommes rouges vont le voir tout de suite.

Je lui repris la feuille et la montrai d'abord aux guerriers assis derrière moi. Leur étonnement ne fut pas moindre que celui de leurs chefs. Je pliai ensuite la feuille, la roulai en boule et l'introduisis dans le canon de ma carabine.

– To-Kei-Chun a dit lui-même que j'ai fixé par magie vos âmes sur ce papier. Les voilà maintenant dans le canon de mon fusil. Voulez-vous qu'en tirant je détruise vos âmes et les empêche ainsi de jamais parvenir sur le terrain de chasse éternelle ?

L'effet de mes paroles fut encore plus profond que je ne l'escomptais. Un long cri de terreur monta des rangs des Peaux-Rouges, et les quatre chefs m'entourèrent, l'air désespéré. Aussi m'empressai-je d'ajouter :

– Les hommes rouges peuvent se rasseoir tranquillement et fumer le calumet de paix avec moi. Une fois devenus mes frères, je leur rendrai leurs âmes.

Aussitôt, chacun reprit sa place, et To-Kei-Chun saisit sa pipe. Je décidai alors d'ajouter à ces « sortilèges » un tour de passe-passe, qui devrait, pensais-je, avoir raison de la dernière résistance des Comanches.

L'un des quatre chefs portait, en guise d'ornement, sur sa veste de chasse taillée dans une peau de buffle, deux boutons de cuivre. Je m'approchai de lui et lui dis :

– Je prie mon frère rouge de me prêter ces boutons, je les lui rendrai tout de suite.

Et, avant que le chef se fût prononcé sur ma demande, j'avais déjà arraché les deux boutons et regagné ma place.

– Que mes frères rouges me regardent bien attentivement, dis-je. Chacun des boutons est là dans la paume d'une main. Et, voyez maintenant !

D'un geste rapide, j'escamotai les boutons et leur tendis mes mains vides.

– Qu'en pensent mes frères rouges ? Où sont maintenant les boutons ?

– Disparus ! cria le propriétaire des boutons de cuivre, stupéfait et furieux.

– Oui, c'est exact, ils ont disparu… pour aller faire un tour dans le soleil. J'invite mon frère rouge à les faire descendre d'un coup de fusil.

– Mon frère blanc sait bien qu'aucun sorcier rouge ni blanc n'en est capable.

– J'essaierai tout de même, fis-je. Mes frères rouges verront bien si je suis capable de reprendre au soleil les boutons disparus.

Je me saisis du vieux fusil à double canon de To-Kei-Chun, car le mien renfermait toujours les « âmes » des Comanches. Et, le braquant vers le ciel, je tirai. Quelques secondes plus tard, un objet dur tombait à terre à mes pieds. Le propriétaire des précieux boutons se précipita dessus et, à l'aide de son couteau de chasse, retira le bouton légèrement enfoncé dans le sol.

– *Uff !* C'est bien mon bouton ! cria-t-il.

Et, comme les Comanches étaient occupés à admirer l'objet qui venait de faire un si grand voyage, je plaçai discrètement le second bouton dans le canon du vieux fusil et tirai dans la direction du soleil. Tous me suivirent des yeux. Presque aussitôt Bob sursauta, poussa un hurlement de douleur et se mit à se frotter vigoureusement l'épaule gauche.

– Oh ! Massa ! Massa ! cria-t-il. Coup avoir tué Bob ! L'épaule à Bob trouée.

Il n'en était évidemment rien, mais le second bouton, en retombant, avait frappé un peu durement l'épaule du noir, pour aller rouler ensuite à terre, près de lui.

Le chef comanche se précipita de nouveau pour le ramasser et le faire disparaître à son tour. Sa mimique exprimait en même temps toute sa joie d'être de nouveau en possession de ses beaux ornements de cuivre miraculeusement retrouvés et sa résolution de ne plus jamais les laisser s'envoler vers le soleil.

Cet innocent tour de prestidigitation, pour simple qu'il fût, n'en augmenta pas moins considérablement mon prestige à leurs yeux. Les Comanches étaient persuadés que j'avais envoyé par magie les deux boutons sur le soleil et que je les en avais fait descendre d'un coup de fusil. Le premier n'avait-il pas creusé le sol dans sa chute, le second n'avait-il pas arraché à Bob un cri

de douleur épouvantable ? Autant de preuves incontestables pour eux.

Les chefs restaient silencieux et immobiles, ne sachant visiblement quelle contenance prendre. De son côté, l'assemblée attendait avec une curiosité inquiète la suite des événements.

Il fallait mettre fin à cette situation tendue, qui risquait d'avoir un fâcheux dénouement. Saisissant à mon tour le calumet de To-Kei-Chun placé auprès du sachet de peau d'opossum qui contenait, selon la coutume indienne, un mélange de tabac et de feuilles de chanvre, je pris une pose aussi fière que possible et déclarai :

– Mes frères rouges croient à l'existence d'un Grand Esprit. Ils ont raison, car leur Manitou est aussi le mien, c'est le Seigneur des cieux et de la terre, le père de tous les peuples du monde, et qui voudrait voir régner parmi ceux-ci la paix et l'amitié. Les hommes rouges sont nombreux comme l'herbe qui pousse parmi ces tentes, mais les hommes blancs sont plus nombreux que les herbes de toute la savane. Ils sont venus de l'autre côté de la grande eau, et ils ont chassé les hommes rouges de leurs terrains de chasse. Certes, ce fut mal agir. Mais pourquoi les hommes rouges confondent-ils, dans leur légitime rancune, tous les Visages-Pâles ? Les hommes rouges ignorent-ils qu'il y a beaucoup de nations et encore plus de tribus qui ne sauraient être rendues responsables de pareils méfaits ? Celle à laquelle Old Shatterhand a l'honneur d'appartenir n'a jamais fait encore mal aux hommes rouges.

» Mes frères rouges ont examiné attentivement Old Shatterhand ! Porte-t-il à sa ceinture ne fût-ce qu'un seul scalpe d'homme rouge ? Peut-on trouver sur sa lance ou sur ses mocassins ne fût-ce qu'un seul cheveu de l'un d'entre eux ? Où est celui qui oserait prétendre que sa main ait jamais été souillée du sang d'un Indien ? Il a fait prisonnier Ma-Ram, le fils du grand chef To-Kei-Chun, mais il ne l'a pas tué. Au contraire, il lui a rendu ses armes et l'a ramené au wigwam de son père. Après

avoir dû réduire plusieurs chefs racurrohs à sa merci, il s'est contenté de ligoter l'un d'eux et de le laisser à un endroit où ses frères purent aller le libérer. N'a-t-il pas tiré sur les chevaux des deux bandits qui avaient assassiné une sentinelle comanche, afin de retarder leur fuite et de permettre ainsi à mes frères rouges de les arrêter ? Il a bien enfermé les âmes des Comanches dans le canon de son fusil, mais les a-t-il détruites ? Non, n'est-ce pas ? Ne pourrait-il pas lancer, s'il le voulait, vos sachets de remèdes sur le soleil et ne point les faire redescendre sur terre ? »

Cette menace à peine voilée suscita un long murmure parmi les Comanches. Un Indien qui arrive dans le territoire de chasse éternelle privé de son sachet de remèdes est reçu avec mépris par les esprits de ses ancêtres.

Et j'achevai mon discours par un appel direct.

– Les chefs des Comanches sont courageux, sages et justes. Old Shatterhand est prêt à abattre de son poing ou à cribler des milliers de balles de son fusil quiconque osera leur contester ces vertus. Aussi fumeront-ils avec lui le calumet de paix.

Puis, sans attendre de réponse, je bourrai la pipe, l'allumai, tirai deux bouffées l'une vers le ciel, l'autre vers la terre et quatre vers les points cardinaux. Mis devant le fait accompli, To-Kei-Chun s'exécuta et, après avoir tiré à son tour six fois sur la pipe, il passa celle-ci au suivant des chefs.

Lorsque les quatre chefs eurent tous fumé, je pris place parmi eux, car j'étais devenu leur égal.

– Notre frère blanc veut-il maintenant nous rendre nos âmes ? demanda l'un des chefs, l'air soucieux.

Je lui répondis avec prudence :

– Les chefs rouges me considèrent-ils maintenant comme un des fils des Comanches ?

– Old Shatterhand est notre frère, il est libre. Il recevra une maison et vivra comme il lui plaira.

– Quelle tente me destinez-vous ?

– Old Shatterhand est un grand guerrier, il recevra la tente qu'il voudra bien choisir.

Ainsi le voulait la politesse indienne. La réponse m'était d'autant plus agréable qu'elle favorisait tout particulièrement mes desseins.

Je me levai, et les quatre chefs imitèrent mon exemple. Je m'engageai dans la partie de l'allée que je ne connaissais pas encore. À une centaine de mètres plus loin, j'aperçus une tente gardée par quatre Peaux-Rouges. C'était évidemment là que se trouvaient mes amis.

Je portai la main à la bouche et imitai le cri du coyote. Une réponse me parvint aussitôt de l'intérieur de la tente.

D'un bond, j'en gagnai l'entrée et m'écriai :

– Voici la demeure de Old Shatterhand.

Stupéfaits, les chefs se consultaient du regard. Visiblement, ils n'avaient pas prévu pareille tournure des événements.

– Mon frère blanc ne doit pas demander cette tente, protesta To-Kei-Chun.

– Et pourquoi non ?

– Elle est occupée par des ennemis des Comanches.

– Quels sont ces ennemis ?

– Deux Visages-Pâles et un homme rouge.

– Quel est leur nom ?

– Le guerrier rouge est Winnetou, le chef des Apaches, et l'un des Visages-Pâles est Sans-Ears, le tueur des Indiens.

Sans-Ears avait effectivement une mauvaise réputation parmi les Comanches, depuis qu'il parcourait la prairie à la recherche des assassins de sa femme et de sa fille, y faisant de nombreuses victimes parmi les Indiens ennemis.

To-Kei-Chun ignorait-il que j'avais été le compagnon de voyage de ses prisonniers ? Certes, je n'en avais rien dit à Ma-Ram, mais les deux Morgan étaient bien capables de m'avoir dénoncé. Néanmoins, je décidai d'agir comme s'il n'en était rien.

– Old Shatterhand désire voir ces hommes.

Ce disant, j'écartai les peaux de bête et pénétrai dans la tente, suivi des quatre chefs.

Étroitement ligotés, les captifs étaient étendus sur le sol. Pour plus de sûreté, ils étaient en outre attachés aux piquets de la tente. Mon appel leur avait signalé ma présence, ils ne manifestèrent donc aucune surprise à mon entrée.

– Que vous ont fait ces hommes ? demandai-je au grand chef.

– Ils ont tué nombre de nos guerriers.

– Mon frère rouge a-t-il été témoin de ces crimes ?

– Non, mais tous les guerriers racurrohs le savent.

– Eh bien ! les guerriers racurrohs devront prouver qu'il en est réellement ainsi. Quant à moi, j'en doute fort. En attendant, cette tente est à moi, et ces trois hommes sont mes hôtes.

Je tirai mon couteau pour trancher les liens des prisonniers. Mais aussitôt l'un des chefs me saisit par le bras.

– Ces hommes doivent mourir. Mon frère blanc ne les traitera point en invités.

– Ah ! Vraiment ? Et qui donc pourrait me l'interdire ?

– Les quatre chefs des Racurrohs.

– C'est ce que nous allons voir.

Je m'interposai entre les chefs et les prisonniers. Aucun autre Comanche ne nous avait suivis dans la tente, et la scène qui venait de se dérouler entre les quatre chefs et moi n'avait eu d'autres témoins que mes trois amis et Bob.

J'interpellai le nègre.

– Coupe vite les liens des prisonniers et commence par Winnetou.

Le nègre, qui avait déjà commencé à délivrer son maître, Bernard Marshall, m'obéit immédiatement. À ce moment critique, le secours de Winnetou, vaillant chef des Apaches, aguerri dans cent combats farouches, me paraissait d'une utilité autrement plus précieuse que celui du brave et jeune marchand.

– Veux-tu lâcher immédiatement ton couteau, lança à Bob l'un des chefs comanches, mais déjà Winnetou était libre.

– *Uff !* s'écria le chef, dépité, et il se jeta sur Bob, penché au-dessus de Sam, afin de le libérer à son tour de ses liens.

Je lui barrai le chemin. Il voulut m'écarter d'un geste furieux, mais, comme je résistai, il tira son couteau. Je fis un saut de côté et la lame n'atteignit que mon avant-bras gauche. Il n'eut pas le temps de retirer son couteau de la plaie que je l'avais déjà abattu d'un coup de poing vigoureux. Il s'écroula sans un cri, cependant qu'un « direct » bien placé envoyait rouler à terre son voisin, qui manifestait l'intention de lui venir en aide. Évanouis, ils en auraient pour longtemps avant de revenir à eux.



Quant à Winnetou, bien que ses membres fussent encore sous l'effet de leur longue immobilisation de la pression des liens, il n'en avait pas moins saisi fortement To-Kei-Chun à la gorge. Je me jetai alors sur le quatrième chef, le renversai et lui appliquai énergiquement la main sur la bouche avant qu'il pût appeler au secours.

Bientôt tous les quatre chefs étaient proprement ligotés et bâillonnés, sans que le moindre cri eût attiré l'attention des Comanches restés dehors.

Je jetai prudemment un regard à l'extérieur et vis les quatre gardiens toujours postés à une trentaine de mètres de la tente. Quant aux guerriers comanches, qui nous avaient tout d'abord accompagnés, ils avaient disparu, retournés sans doute à leurs occupations.

– *Heavens !* s'écria Sam. Pour une bonne surprise, c'est une bonne surprise. Mais comment diable as-tu fait pour venir ici ?

De petite taille et d'allure chétive, toujours coiffé de son vieux feutre sans jugulaire, mon ami Sam Sans-Ears, dont le surnom bilingue rappelait avec suffisamment de précision que ses oreilles étaient depuis longtemps le trophée de quelque Peau-Rouge, ne laissait pas d'apparaître un tantinet comique. D'un air grave, il frottait avec application ses membres les uns après les autres, puis s'essayait à en faire jouer les muscles et les articulations, comme quelqu'un qui aurait complètement oublié la manière de s'en servir.

– Patientez un peu, votre curiosité sera satisfaite. Pour l'instant, armez-vous : ces quatre chefs Comanches sont de véritables arsenaux ambulants.

Pendant que mes amis dépouillaient les Indiens de leurs tomahawks et de leurs fusils, je rechargeai ma carabine Henry. Et, après avoir recommandé à mes amis de ne pas manquer de

tuer leurs prisonniers s'ils devaient être eux-mêmes l'objet d'une attaque à main armée, je quittai la tente.

Les quatre sentinelles se tenaient toujours à la même distance respectueuse de la tente et, dans l'allée, je n'apercevais que quelques curieux.

Je m'approchai tout d'abord des gardiens.

– Mes frères savent sans doute qu'Old Shatterhand est devenu chef des Comanches ?

Les sentinelles firent oui de la tête.

– Old Shatterhand ordonne aux guerriers rouges de bien garder cette tente et de ne laisser personne pénétrer à l'intérieur.

Puis j'abordai le petit groupe de curieux.

– Je prie mes frères, leur dis-je, de convoquer tous les guerriers rouges au lieu de la réunion.

Et, tandis que les Comanches couraient exécuter mon ordre, je me dirigeai à pas lents vers la place.

« Ainsi, j'allais jouer maintenant la partie décisive », me disais-je tout en cheminant. Chose diablement difficile, mais qu'il fallait mener rondement et jusqu'au bout. Le plan échafaudé à l'instant dans mon esprit pouvait paraître au prime abord singulièrement aventureux : il ne relevait pas pour cela d'une témérité aussi déraisonnable qu'elle pourrait le sembler à ceux qui ignorent tout des mœurs de la savane.

Les Indiens ne sont pas, en effet, les « sauvages » tels que des voyageurs mal renseignés, ou pleins de partialité, les présentent généralement. Ils ont leurs lois et coutumes qu'ils respectent en toutes circonstances. Il suffit de connaître ce code d'honneur indien et savoir l'interpréter avec adresse pour sortir indemne des situations les plus délicates. Et puis, je le répète, il

s'agissait, cette fois, de sauver la vie de mes amis et la mienne ; tous les risques s'effaçaient devant cette suprême tâche.

Tout en dissimulant soigneusement la blessure qui m'avait été faite par le chef comanche, j'arrivai sur la place et m'assis de l'air le plus tranquille. Quelques minutes plus tard, tous les guerriers de la tribu s'étaient groupés autour de moi. Graves et silencieux, leur attitude était empreinte d'une parfaite dignité.

J'invitai les anciens à s'approcher et à former un demi-cercle avec moi et je pris ensuite la parole :

– Old Shatterhand est devenu, comme personne ne l'ignore ici, un chef des Comanches.

Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée.

– En cette qualité, il avait le droit de choisir sa tente, n'est-ce pas ?

– C'est exact, répondit l'un des guerriers, traduisant la pensée de tous.

– Il a choisi la tente des prisonniers. Cette tente est-elle, de ce fait, devenue sa propriété ?

– Elle l'est devenue.

– Pourtant ce droit lui a été contesté et même dénié. Je m'adresse donc à vous et je vous demande : les chefs des Comanches seraient-ils des menteurs ? Avaient-ils le droit de reprendre ce qu'ils avaient donné ? Non, n'est-ce pas ?

Le silence qui accueillit mes paroles pouvant être considéré comme un acquiescement tacite, je poursuivis :

– Les prisonniers ont demandé à Old Shatterhand sa protection. Était-il libre de la leur accorder ? Ou, plus exactement, avait-il le droit de la leur refuser ?

– Non.

– Il les a donc pris sous sa protection et en a fait ses invités. Était-il dans son droit en agissant ainsi ?

– C'était son droit et même son devoir, déclara solennellement un des plus vieux guerriers. Cependant il ne peut pas soustraire les prisonniers à la justice des Comanches. Et, devenu leur protecteur, il devra partager leur sort. S'ils sont condamnés à mourir, il devra mourir avec eux.

– C'est ainsi que je le comprends moi-même. Mais, en attendant, puisque Old Shatterhand s'était porté garant de ses prisonniers, avait-il le droit de les libérer de leurs liens ?

– Parfaitement.

– Eh bien ! pendant que Old Shatterhand faisait usage de son droit, l'un de vos chefs s'est attaqué à lui et l'a blessé au bras. Tenez, voyez-le vous-mêmes ! Et je montrai ma blessure.

– Or que doit faire un Comanche lorsqu'on s'attaque à lui dans son wigwam ?

– Il doit se défendre et maîtriser l'agresseur.

– A-t-il le droit de le tuer ?

– Oui.

– De même que tous ceux qui chercheraient à l'aider ?

– Oui, tous.

– Mes frères sont sages et justes. Les quatre chefs des Racurrohs ont voulu assassiner Old Shatterhand. Il aurait pu les tuer, mais il s'est contenté de les terrasser de son seul poing. Maintenant ils gisent ligotés dans ma tente, surveillés par mes hôtes. Sang pour sang, grâce pour grâce. Je vous demande la liberté de mes hôtes contre celle de mes agresseurs. Que mes frères délibèrent sur cette proposition, j'attendrai leur décision et je m'y soumets à l'avance. Mais qu'ils ne cherchent pas à in-

quiéter mes hôtes, car leurs chefs seraient tués à l'instant même où l'un de vous tenterait de pénétrer dans mon wigwam.

Les guerriers rouges m'avaient écouté avec la plus grande impassibilité, mais il était évident que mon discours les avait profondément impressionnés. Je saluai l'assistance et me retirai à quelque distance, ne voulant pas troubler leurs délibérations.

Longtemps les guerriers discutèrent entre eux, parfois avec une grande véhémence, mais en gardant toujours une maîtrise étonnante d'eux-mêmes. Enfin, trois d'entre eux, choisis parmi les anciens, se levèrent et se dirigèrent vers moi.

– Notre frère blanc garde bien les chefs des Racurrohs enfermés dans sa tente ?

– Je vous l'ai déjà dit.

– Alors, il doit les remettre aux guerriers comanches afin que ceux-ci puissent les juger.

– Ce serait juste s'il s'agissait de simples guerriers et non point de chefs. Mais les chefs ne peuvent être jugés par des guerriers que s'ils se sont rendus coupables de lâcheté devant l'ennemi. Or ce n'est pas le cas. De quoi s'agit-il ? Les chefs des Racurrohs ont voulu tuer Old Shatterhand, ils se trouvent maintenant dans son wigwam, c'est à lui seul de les juger...

– Et quel sera le jugement de Old Shatterhand ?

– Les chefs des Racurrohs seront tués si les hôtes de Old Shatterhand ne recouvrent pas la liberté.

– Sait-il au moins quels sont ces hôtes qu'il défend si ardemment ?

– Il les connaît.

– L'un d'eux est Sans-Ears, le tueur des Indiens.

– Il y a des hommes bons et mauvais parmi les hommes rouges comme parmi les blancs. Des bandits dont la peau a la couleur de la vôtre ont exterminé la famille de Sans-Ears. Celui-ci a cherché à venger la mort des siens, comme le ferait tout guerrier rouge qui se respecte. Mais Sans-Ears n'est pas un assassin et ne mérite pas d'être traité comme tel. Au surplus, a-t-il jamais tué un Comanche ?

– Lui, non, mais Winnetou l'a fait. Il a tué de ses mains des centaines de Comanches.

– Le tomahawk de la guerre a souvent été déterré entre les Comanches et les Apaches, dont il est le chef. Quel est le guerrier qui se refuserait à combattre dans les rangs de sa tribu ? Mais actuellement, à ce que je sache, la guerre n'est pas allumée entre les Comanches et les Apaches. D'ailleurs, le peuple des Comanches est puissant et se compose de nombreuses tribus. La question n'est pas de savoir si Winnetou a tué des Comanches, mais s'il a tué des Racurrohs ? Qui peut, parmi vous, l'accuser du meurtre de l'un des vôtres ? Qui peut faire la preuve d'une telle accusation ?

– Personne, convint le plus vieux guerrier, que les deux autres semblaient écouter avec le plus grand respect.

– C'est bien. Reste le troisième prisonnier, un homme du Nord qui n'a jamais tué aucun fils de mère rouge. Vous ne pouvez absolument rien lui reprocher.

– Peu importe. Si notre frère blanc s'avise de tuer nos chefs, il mourra en même temps que ses protégés.

– Mes frères rouges plaisantent. Qui parmi vous oserait attenter aux jours de Old Shatterhand ? Celui-ci n'a-t-il pas enfermé dans son fusil les âmes des guerriers Racurrohs ? Ont-ils oublié qu'il les tient tous à sa merci ?

La plus profonde perplexité se lisait maintenant sur les visages des parlementaires, trahissant l'échec complet de leur mission.

– Nous allons retourner pour délibérer à nouveau. Que notre frère blanc attende notre retour.

Ils s'éloignèrent, et une longue discussion suivit le compte rendu de leur entrevue avec moi. Placé trop loin pour les entendre, je n'en pouvais pas moins scruter leurs visages, et je constatais avec grande satisfaction qu'ils ne manifestaient ni haine ni rancune. Tout ce que j'avais fait n'outrepassait pas mon droit strict. Je m'étais défendu de mon mieux contre une agression, j'avais réussi à capturer leurs chefs : la négociation avec moi était affaire d'honneur, et surtout la confiance que je leur avais témoignée leur était particulièrement sensible. Au bout d'une longue demi-heure, les parlementaires revinrent me trouver, mais cette fois avec un verdict que je compris définitif.

Leur jugement, qui voulait être juste, ne manquait pas d'astuce. Moyennant la liberté définitive de leurs chefs, ils nous accordaient, à mes amis et à moi, une avance de six heures. Rien de plus. Et, selon la coutume indienne, ils ne manqueraient pas, le délai révolu, de s'élancer à notre poursuite pour essayer de nous rattraper.

Six heures d'avance dans une région que nos poursuivants connaissaient cent fois mieux que nous, c'était maigre, sans compter que nos montures étaient passablement fatiguées. Il est vrai qu'il y avait la ressource de se mettre en route dans l'après-midi. Comme le délai expirerait à la tombée de la nuit, la poursuite ne pourrait être entreprise que le lendemain matin. Aussi, après avoir pesé, l'espace de quelques secondes, le pour et le contre, jugeai-je sage d'accepter la proposition en principe, quitte à soulever quelques objections de détail.

– Old Shatterhand trouve votre décision équitable. Toutefois, il entend que leurs armes seront rendues à ses invités.

– Elles le seront.

– Ainsi que tout ce qui leur appartient.

Je pensais surtout aux objets de valeur de mon ami Bernard, ainsi qu'à son argent. J'ignorais, en effet, s'il en avait été dépouillé.

– Tout leur sera restitué, répétèrent les parlementaires.

– Fort bien, ajoutai-je, mais mes invités blancs ont été faits prisonniers, bien qu'ils n'aient jamais fait de mal aux Comanches. De mon côté, je m'engage à libérer les Racurrohs qui voulaient me tuer. Croyez-vous que la justice soit ainsi absolument satisfaite ?

– Mon frère blanc n'a-t-il pas dit lui-même que le jugement était équitable ?

– Il l'est, mais à une condition. La blessure qui m'a été faite au bras par un chef des Racurrohs leur coûtera trois montures. Ces chevaux, c'est moi qui les choisirai. En échange, je leur abandonnerai trois des nôtres.

– Mon frère blanc est rusé comme un renard. Il sait bien que ses bêtes sont surmenées. Mais il aura satisfaction. Quand libérera-t-il les chefs des Racurrohs ?

– Ils pourront quitter son wigwam dès que lui-même aura pris congé de ses frères rouges.

– Nous rendra-t-il nos âmes qu'il tient emprisonnées dans le canon de son fusil ?

– Il vous promet solennellement de ne pas les détruire.

– C'est bien : il pourra partir quand il voudra et prendre la direction de son choix. Old Shatterhand est un grand guerrier, mais il a la ruse du chacal. L'esprit des chefs comanches était

obscurci lorsqu'ils ont consenti à fumer avec lui le calumet de paix. J'ai parlé. *Howgh !*

L'accord une fois conclu, il ne me restait plus qu'à regagner ma cabane. Les rangs des guerriers rouges s'ouvrirent devant moi, cependant qu'à pas lents et mesurés je quittai le lieu de réunion.

On imagine l'impatience avec laquelle j'étais attendu.

– Eh bien ! demanda Bernard, avez-vous pu vous entendre avec les Peaux-Rouges ?

– Je vous conterai la chose par le menu tout à l'heure. Mais, au fait, vous a-t-on confisqué vos diamants et vos lettres de change ?

– Non. Pourquoi cette question ?

– Parce que les Comanches se sont engagés à vous restituer tous vos biens, et ils nous accordent six heures pour nous éloigner.

– Nous libres, Massa ? s'exclama Bob. Tout le monde, et Massa Bern et Bob ? Ah ! seulement pour six heures, et après Comanches venir nous prendre de nouveau !

La joie de Sam fut, selon son habitude, mitigée de réalisme prudent.

– *Well !* dit-il, tu as évidemment obtenu de ces gaillards le maximum, et tu nous as tirés d'un sacré pétrin. Mais, à propos, peux-tu me dire ce que devient, dans toute cette affaire, ma vieille Tony ?

– Elle va aussi bien que possible, et on te la rendra avec tout son harnachement. Winnetou pourra reprendre, lui aussi, son cheval. Quant aux autres bêtes, elles sont malheureusement trop surmenées. Pour ma part, et bien que je ne me sépare pas sans la plus vive peine de mon brave mustang, je le laisserai aux

Comanches. En échange, j'ai obtenu le droit de choisir parmi les montures des chefs trois bêtes à notre convenance.

– *Heigh day !* s'écria joyeusement Sam. Six heures d'avance et cinq bons chevaux, c'est tout ce qu'il faut à des durs de notre espèce. Nous te laissons le choix des montures, bien certains que tu ne prendras pas des ânes à leur place. Hihihi ! elle est bonne, n'est-ce pas ?

Tandis que Sam se rengorgeait de son trait d'esprit, Marshall et Winnetou avaient hâte de connaître l'essentiel de mes aventures et de mes négociations. Comme je résumais aussi brièvement que possible les principales péripéties de ma poursuite et de son heureuse réussite, j'entendis qu'on m'appelait du dehors. C'était la vieille qui avait préparé à deux reprises mon repas.

– Le Visage-Pâle est prié de venir.

– Qui le prie ?

– Ma-Ram.

L'invitation était assez inattendue. Je demandai à mes amis de m'attendre et suivis la vieille. Elle me conduisit à une tente située en face de mon ancien wigwam. Deux chevaux étaient arrêtés devant l'entrée, dont l'un monté par Ma-Ram.

– Je prie mon frère blanc de venir avec moi choisir ses montures.

Les guerriers comanches exécutaient ponctuellement et sans tarder les conditions de l'accord. Je montai promptement en selle et, l'instant d'après, nous traversions le village et nous dirigions vers la prairie, où paissait un troupeau de chevaux aux membres entravés. Avisant un magnifique étalon noir, le jeune Indien me dit :

– Voilà le meilleur coursier des Racurrohs. Ma-Ram l'a reçu en cadeau de son père. Il prie Old Shatterhand de l'accepter en échange du scalpe qu'il a bien voulu lui laisser.

Je fus quelque peu surpris, je l'avoue, de ce don généreux. Avec une telle monture, j'étais sûr de rester hors de toute atteinte des Comanches. J'acceptai, avec une joie admirative non dissimulée, l'offre de Ma-Ram, et j'eus vite choisi deux autres montures, rapides et résistantes, pour Bernard et Bob. Après quoi, nous revînmes au village.

Ma-Ram s'arrêta alors devant sa tente.

– Je prie mon frère blanc de mettre pied à terre et de me suivre à l'intérieur de mon wigwam.

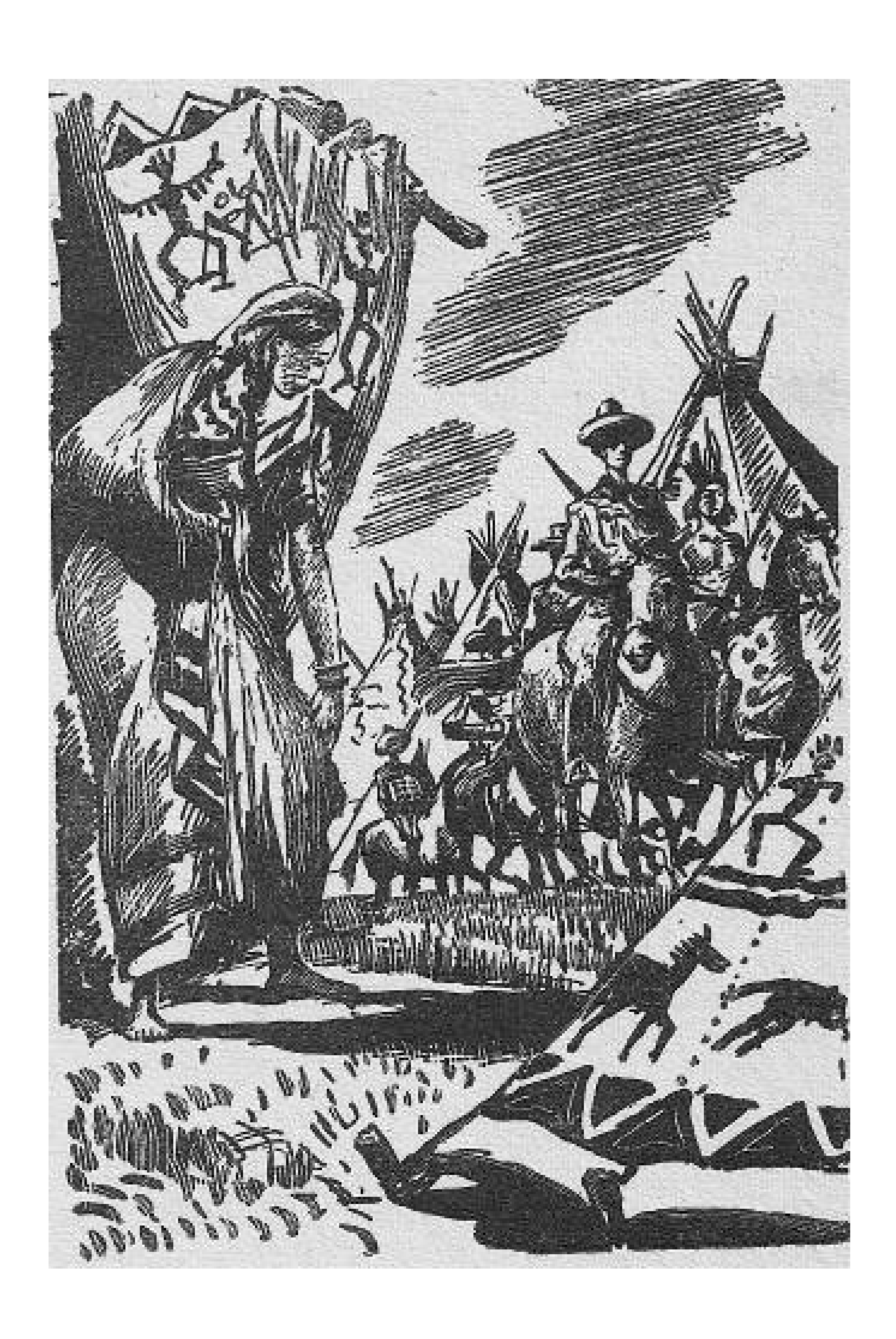
Je ne pouvais naturellement que déférer à cette invitation. Ma-Ram me fit asseoir, m'offrit un morceau d'un excellent gâteau dont les ménagères comanches détiennent jalousement le secret, sans le partager avec moi, par déférence sans doute. Puis je pris congé de lui, et il m'accompagna jusqu'au seuil de sa tente. Devant mon cheval, je trouvai, occupée à remplir de provisions de bouche les sacoches attachées à la selle, la même jeune fille dont le regard noir si ardent m'avait frappé, le matin, tandis qu'elle m'observait de cette même tente.

– Qui est cette fille des Racurrohs ? demandai-je à Ma-Ram.

– C'est Hi-Lah-Dih[12], fille de To-Kei-Chun. Elle demande à Old Shatterhand, qui a sauvé la vie de son frère Ma-Ram, d'accepter ce modeste présent.

---

[12] Source Pure.



– Que le Grand Manitou t'accorde le bonheur et de longues années, jolie fleur de la savane, dis-je. Puisse ton existence être aussi pure que ton front et aussi brillante que ton regard.

Monté sur mon magnifique pur sang, je fis sensation, surtout sur Sam, lorsque j'arrivai avec mes deux autres bêtes auprès de mes amis.

– Charlie, déclara Sans-Ears, cette bête est presque aussi splendide que ma fidèle Tony. Avec cette différence pourtant que ton cheval n'a ni la queue aussi courte, ni les oreilles aussi longues.

Un grand éclat de rire accueillit cette nouvelle saillie de Sam. Pareille comparaison entre cette haridelle qu'était Tony, aussi haute sur pattes qu'un chameau, avec son absence complète de queue et ses oreilles pendantes comme celles d'un terre-neuve et mon coursier si racé pouvait paraître d'un ridicule achevé ! Mais il y avait longtemps que j'avais appris à apprécier cette jument d'aspect minable, tout comme son cavalier, à leur juste valeur, car l'un et l'autre étaient doués d'une vigueur et d'une résistance à toute épreuve.

– À propos, continua Sam, ces gaillards rouges nous ont restitué, pendant ton absence, tous nos objets. La nuit va tomber dans six heures. Mettons-nous en route tout de suite. On verra bien si ces satanés Comanches arriveront à nous rattraper.

Nos montures une fois munies de leur charge, nous coupâmes enfin les liens des chefs prisonniers.

– Maintenant faut partir, Massa, partir très vite, dit Bob, et courir plus vite que Peaux-Rouges.

Tant que nous n'eûmes pas quitté la tente, les quatre chefs restèrent immobiles. Nous sautâmes en selle et partîmes au galop. L'allée était déserte, car tous les Indiens s'étaient retirés dans leurs tentes. Pourtant nous savions que chacun guettait, invisible, notre départ. En passant devant la tente de To-Kei-

Chun, je vis dans l'entrebâillement du rideau deux paires d'yeux sombres fixés sur moi. Si des centaines de cœurs battaient d'impatience à la pensée de la poursuite qui allait s'engager, j'emportais du moins, en quittant le village comanche, la conviction que j'y laissais deux êtres qui formaient les vœux les plus sincères pour la réussite de notre évasion.

CHAPITRE II

EN CALIFORNIE

Nous avions traversé le Rio-Grande et laissé derrière nous le pays des Pahutas. Bientôt allaient se silhouetter devant nos yeux les premiers contreforts de la Sierra-Nevada, où les environs du lac Mona nous offriraient un agréable lieu de repos.

Plusieurs jours de marche forcée nous séparaient maintenant du camp des Comanches. Nous avions parcouru de vastes savanes, franchi des montagnes escarpées, traversé un désert salin. Et, aussi endurants que nous fûmes, montures et cavaliers, les fatigues de cette longue et dure randonnée avaient entamé considérablement nos forces.

Pourquoi dirigions-nous nos pas précisément vers cette région limitrophe de la Californie ? D'abord parce que Bernard Marshall espérait y retrouver son frère, ensuite et surtout parce que nous avions appris en cours de route que les deux Morgan avaient échappé aux Comanches et que c'était au pays de l'or que nous avions les plus grandes chances de retrouver les deux gredins.

Après avoir quitté le camp des Comanches, nous avions chevauché toute la nuit, et, au milieu du jour suivant, nous avions déjà atteint la Sierra-Guadeloupe. Les montures de Sam et de Winnetou supportaient fort bien le nouvel effort qui leur était demandé et quant aux autres chevaux, tout frais, ils avançaient à vive allure.

La Sierra-Guadeloupe et, quelques jours plus tard, le Rio-Grande une fois franchis, nous pouvions nous considérer en sé-

curité, car nos poursuivants n'avaient pratiquement plus aucune chance de nous rattraper.

À l'ouest du Rio-Grande, la Cordillère de la Sonora est formée de nombreuses montagnes allongées vers le nord, et nous en avions atteint les premiers vallonnements lorsqu'un nouvel incident surgit soudain.

Nous campions, vers midi, au sommet d'un plateau quand Winnetou, qui, des yeux d'abord, puis à la jumelle, scrutait les environs du haut d'un rocher d'où l'on pouvait embrasser une vaste étendue, s'écria tout à coup :

– *Uff !* Il va falloir nous tenir sur nos gardes !

Une fois cet avertissement lancé sur le ton guttural propre aux Indiens, il quitta prestement son rocher et revint près de nous.

– Qu'y a-t-il ? demanda Marshall.

– Je viens d'apercevoir des hommes rouges.

– Combien sont-ils ?

Winnetou montra les cinq doigts de sa main gauche et trois de sa main droite.

– Huit. Et à quelle tribu appartiennent-ils ? ajoutai-je.

– Winnetou ne peut pas le dire, ces hommes ne portent aucun insigne.

– Sont-ils sur le sentier de guerre ?

– Ils sont armés, mais je n'ai pu voir aucune trace de peinture sur leurs visages, même avec la longue-vue.

– À quelle distance sont-ils ?

– Je pense que dans le quart du temps que les Visages-Pâles appellent une heure ils seront ici. Il faut nous séparer. Winnetou et Sans-Ears les laisseront venir ici tout en allant au devant d'eux. Quant à mon frère Charlie, il restera ici avec son cheval.

Il prit les quatre chevaux par la bride et les conduisit dans un fourré à l'abri d'un rocher, où ils ne risquaient pas d'être découverts. Puis notre groupe se sépara selon le plan de Winnetou. Je restai seul au camp, le regard tourné dans la direction où les Peaux-Rouges devaient déboucher, mon fusil à la portée de ma main.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que je percevais nettement un galop de chevaux. Bientôt plusieurs cavaliers surgirent qui me remarquèrent aussitôt. Après avoir échangé quelques mots et s'être assurés que j'étais seul, les Indiens s'élancèrent sur moi.

Mais, comme je restais tranquillement assis, feignant d'ignorer leur venue, ils s'arrêtèrent à une dizaine de mètres, comme je le présumais.

– Que fait le Visage-Pâle dans ces montagnes ? me demanda le chef de file.

– L'homme blanc vient d'entreprendre un long voyage, et il se donne un peu de repos, répondis-je.

– D'où vient-il ?

– Des bords du Rio-Grande.

– Et où va-t-il ?

– *Uff !* s'écria un Peau-Rouge avant toute nouvelle réponse de ma part. Les guerriers comanches ont déjà rencontré l'homme blanc dans la vallée du Rio-Pecos. Il était en compagnie de Ma-Ram, fils de To-Kei-Chun, et il a tiré sur les Visages-Pâles que nous poursuivions.

Comment n'avais-je pas reconnu sur-le-champ ce guerrier qui avait fait partie du groupe des cinq cavaliers lancés à la poursuite des Morgan et dont l'intervention maladroite m'avait empêchée de capturer les bandits ? Ma mémoire des physionomies était d'ordinaire plus fidèle que cela ! Je remarquai que son visage, comme celui de ses compagnons, n'avait aucune trace de peinture. Cela avait suffi pour me dérouter sur leur compte, et puis j'avais eu à peine le temps de les entrevoir, car ils avaient vite disparu dans les broussailles où s'étaient réfugiés les deux Morgan.

Cependant mon interrogatoire continuait. Je jugeai bon de m'y soumettre de bonne grâce et de leur raconter ce qui s'était passé au camp.

– Où le Visage-Pâle conduisait-il Ma-Ram ? demanda prudemment le chef de file.

– Dans le wigwam des Comanches.

– Et dans quelles circonstances l'a-t-il rencontré ?

– J'avais fait Ma-Ram prisonnier dans la vallée, où il était resté en arrière de l'escorte des guerriers comanches qui emmenaient Winnetou, Sans-Ears et un autre Visage-Pâle, leurs captifs.

Ma réponse suscita visiblement surprise et indignation parmi eux.

– *Uff !* s'écria le conducteur du groupe. Le Visage-Pâle a capturé le fils de notre grand chef ! Et que sont devenus les autres guerriers comanches ?

Ce disant, l'Indien portait furtivement la main à son couteau.

– L'homme blanc n'a fait aucun mal aux guerriers comanches. Il s'est contenté de ligoter l'un d'eux. Quant aux autres, restés libres cependant, ils se sont comportés comme des

sourds et des aveugles sans avoir l'air de s'apercevoir que leur jeune chef était contraint de me suivre.

Les Comanches goûtaient mal ma raillerie.

– Le Visage-Pâle ne dit pas la vérité, me riposta aussitôt le guerrier qui m'avait reconnu. Ma-Ram n'était pas prisonnier ; il était libre et portait ses armes.

– C'est parce qu'il m'avait promis de me suivre loyalement que je lui avais fait enlever ses liens et rendre ses armes.

– Uff ! Et qu'allait chercher l'homme blanc dans les wigwams des Comanches ?

– L'homme blanc y allait délivrer ses amis Winnetou, chef des Apaches, et Sans-Ears, le célèbre chasseur. Après avoir capturé les quatre chefs comanches, il les a échangés contre ses compagnons. Puis ils sont partis, ayant obtenu des Comanches un quart de journée d'avance.

– Ainsi les prisonniers des Comanches se sont échappés ? demanda le guerrier, de plus en plus incrédule.

– Tu l'as dit.

C'en était trop. Furieux, et se croyant aussi mystifié, le chef de la patrouille tira son couteau et les autres l'imitèrent aussitôt.

– Alors, le Visage-Pâle doit mourir.

Cette menace ne pouvait m'impressionner. N'avais-je pas ma carabine Henry à portée de ma main ? Mes adversaires, eux, n'avaient que leurs couteaux et leurs flèches, et seul le chef de file disposait d'un fusil, d'un modèle d'ailleurs antédiluvien.

– Les hommes rouges seront morts avant qu'ils puissent lever la main sur moi, dis-je tranquillement en désignant mon arme. Mais les guerriers comanches peuvent, si tel est leur désir dès maintenant, capturer de nouveau Sans-Ears et Winnetou.

– *Uff !* Où sont-ils donc ?

– Les voici qui approchent : Winnetou et Sans-Ears, le tueur des Indiens, ainsi qu'un autre ami blanc et son serviteur noir.

Pendant que je parlementais avec les Indiens, mes compagnons, qui avaient observé la scène de leurs cachettes, s'avançaient rapidement vers nous. Parvenus à peu de distance, ils s'arrêtèrent et mirent leurs fusils en joue. C'était le moment de faire de même et j'épaulai ma carabine.

– Les hommes rouges n'ont plus qu'à se rendre, m'écriai-je. Qu'ils descendent immédiatement de leurs chevaux.

Certes, les Comanches étaient plus nombreux que nous, mais notre supériorité en fait d'armes était trop évidente. Leur chef entreprit de négocier avec moi.

– Mon frère blanc ne voit-il pas que les guerriers rouges ne sont pas sur le sentier de guerre ?

– Il le voit parfaitement, répondis-je, mais des voyageurs pacifiques ne menacent pas de mort ceux qu'ils rencontrent sur leur route.

– Les guerriers rouges n'ont pas fait de mal à l'homme blanc ni à ses amis.

– Assez discuté, ripostai-je. Votre conduite est indéfendable. Pourtant l'homme blanc est généreux et il ne veut pas verser le sang des guerriers rouges. Qu'ils descendent de leurs chevaux, et je consens à fumer avec eux le calumet de paix.

Cette proposition dérouta complètement les Comanches. Ils flairaient une ruse, et c'est avec méfiance que le chef me demanda :

– Quel est donc l'homme blanc qui me parle et comment s'appelle-t-il ?

– Cette question est bien tardive, dis-je, mais la curiosité des guerriers rouges sera satisfaite. Mon nom est Old Shatterhand.

– *Uff !* La Main-qui-Frappe ! Alors tu dois dire vrai, déclara le conducteur du groupe, visiblement atterré et sentant toute résistance impossible. Que mes frères suivent mon exemple et descendent de leurs chevaux.

Et, donnant l'exemple, il sauta de selle, s'assit à mes côtés et sortit sa pipe de son sachet à remèdes. Ses compagnons, d'abord, puis mes amis eurent vite formé le cercle rituel. La pipe, bourrée et allumée, passa ensuite de main en main. Après l'avoir fumée, Bernard eut la maladresse de l'offrir à Winnetou, assis à côté de lui. Mais celui-ci l'écarta d'un geste cassant.

– Le chef des Apaches, dit-il, a bien voulu prendre place aux côtés des Comanches par égard pour son frère blanc qui leur offre la paix. Mais il ne fumera pas avec eux le calumet. Qu'ils concluent avec mes amis tous les accords qu'ils veulent, mais qu'ils prennent garde de ne pas rencontrer Winnetou, car il ne manquerait pas de les envoyer rejoindre les chacals crevés du désert.

Évidemment, Bernard ignorait l'hostilité farouche qui, depuis longtemps, opposait Apaches et Comanches. Ces derniers feignirent de n'avoir pas entendu les paroles de Winnetou. Pour faire diversion, je demandai :

– Mes frères rouges reviennent de la poursuite des deux bandits ?

– Old Shatterhand l'a dit.

– A-t-elle été fructueuse ?

– Non. Les deux coyotes ont réussi à quitter les terrains de chasse des Comanches, et ceux-ci n'ont pu les suivre dans les régions habitées par des tribus ennemies.

– Mon frère rouge m'étonne. Lorsqu'il a vu la dernière fois ces deux bandits, ils n'avaient plus de chevaux. Comment ont-ils pu échapper à leurs poursuivants ?

– Ils ont volé les montures de deux guerriers comanches.

– *Uff !* Les guerriers comanches n'ont-ils donc pas d'yeux pour voir les voleurs, ni d'oreilles pour entendre le bruit de leurs pas ?

– Les guerriers comanches s'étaient réunis autour du tombeau de leur grand chef. Lorsqu'ils revinrent auprès de leurs chevaux, ils trouvèrent leur sentinelle poignardée et deux de leurs meilleurs bêtes enlevées par les assassins.

Après cet acte de témérité incontestable, les deux pirates de la savane se révélaient comme des adversaires vraiment redoutables et qui avaient, ma foi, plus d'un tour dans leur sac. Ma résolution de les retrouver, dussions-nous, pour cela, faire le tour du monde, n'en fut que fortifiée, et je me félicitai d'avoir rencontré ces Comanches dont les renseignements pouvaient nous être précieux. Je continuai donc à les interroger.

– Quand mes frères rouges ont-ils vu pour la dernière fois la trace de leurs ennemis ?

– Le soleil s'est couché deux fois depuis. Old Shatterhand compte-t-il les poursuivre lui aussi ?

– Old Shatterhand et ses amis sont précisément à leur recherche. Ils ont à régler des comptes avec eux.

– *Uff !* Old Shatterhand parle d'or, et les vœux des Comanches l'accompagnent. Qu'il continue de chevaucher toujours dans la direction où se couche le soleil, et demain, quand le soleil sera au-dessus de sa tête, il arrivera dans une longue vallée. Il devra la parcourir jusqu'au bout. Et, à la clarté de la lune, la nuit prochaine, il y trouvera la trace d'un feu de camp. Qu'il gagne alors la rivière qui coule dans la direction de l'ouest

et qu'il en suive le cours. Il trouvera deux autres traces de feu. Au delà de la dernière commence le territoire de chasse des Navajos.

– À quelle distance les bandits se trouvaient-ils de mes frères au moment où ils ont dû interrompre leur poursuite ?

– À moins d'une demi-journée de marche.

– Les guerriers comanches diront à To-Kei-Chun et aux trois autres chefs que Winnetou, Sans-Ears et Old Shatterhand sont sur la piste des deux bandits et qu'ils ne s'accorderont pas de répit avant de les avoir capturés. Que Ma-Ram sache aussi par vous que Old Shatterhand pense souvent à lui. Bon voyage !

Le Comanche hésita une seconde, puis me demanda :

– Nous voudrions savoir si Winnetou, le chef des Apaches, pense poursuivre les guerriers Comanches.

– Il n'en fera rien, fis-je. Certes, il reste votre ennemi, mais vous avez fumé le calumet de paix avec son frère. Vous pouvez partir sans crainte, Winnetou ne cherchera pas à vous attaquer.

Les Comanches sautèrent en selle et s'éloignèrent. Bientôt nous partions à notre tour, en suivant la direction indiquée. Restait le danger que les Comanches retrouvent trop vite leurs frères, toujours peut-être à notre poursuite. Mais la chose était peu vraisemblable après plus d'une semaine de marche accélérée. L'assurance que nous allions poursuivre leurs ennemis allait calmer quelque peu, au contraire, leur ressentiment. Quant à nous, l'espoir de mettre bientôt la main sur les Morgan ravivait nos forces.

La première partie de notre tâche, d'ailleurs simplifiée : suivre une piste jalonnée de feux de camp, fut rapidement accomplie. Et comme les Navajos étaient des alliés des Apaches, ils nous reçurent fort bien grâce à la présence de Winnetou. Le chef de la tribu nous apprit que les Morgan n'avaient passé chez

eux que quelques heures et qu'ils s'étaient enquis du chemin le plus court pour gagner le Colorado et le lac Mona.

Renseignements et prévisions s'avéraient justes : les bandits allaient au pays de l'or. Nous ne tardâmes pas à découvrir leurs traces, encore suffisamment nettes sur le sol humide.

Comme nous nous engagions dans la région de la Sierra-Nevada, notre chemin nous conduisit à travers un vaste plateau sillonné de nombreuses pistes de buffles. Cette découverte nous enchanta. La perspective de goûter à un bon rôti saignant était fort tentante après un long régime de viande sèche, et, sans être à court de provisions, nous avions là un moyen d'épargner nos réserves en puisant dans les ressources des contrées que nous traversions.

Accompagné de Bernard Marshall, qui en était à son premier essai de chasse au buffle, je quittai la route et obliquai à droite, où la végétation plus dense décelait la proximité d'un cours d'eau. Il était presque midi, la chaleur accablante devrait y attirer quelques bêtes cherchant à s'abreuver ou à se rafraîchir. Les buffles, en particulier, aiment à s'ébattre dans les rivières, tout comme les humains. J'avais raisonné juste, et bientôt nous aperçûmes au loin un troupeau de quatre buffles. Nous prîmes le galop dans leur direction. Malheureusement, le vent soufflait de notre côté : ils nous eurent vite flairés et s'enfuirent. Je pressai l'allure de mon pur sang, et, dans cette course effrénée où Marshall resta vite en arrière, je pus apprécier la pleine valeur du présent de Ma-Ram.

Sa merveilleuse rapidité m'incita à vérifier une autre qualité plus rare encore, mais que ma magnifique monture devait certainement posséder aussi, à savoir la souplesse dans la chasse au lasso.

J'atteignis les bêtes non loin d'un fourré. La troupe se composait d'un puissant taureau et de trois femelles. Je jetai mon dévolu sur l'une d'entre elles, jeune et grasse. Je réussis à

la séparer du reste de la troupe et lui lançai le lasso. Mon cheval se comporta admirablement, ainsi que je l'espérais. Tandis que le lasso fendait l'air, il s'agenouilla sur ses pattes de devant, tout le corps penché en avant. Le nœud du lasso se resserra autour du cou du buffle. Celui-ci, dans ses essais pour se dégager, tirait violemment sur la corde, mais mon cheval tint bon, tirant de son côté. Le buffle perdit bientôt l'équilibre et s'abattit. Je sautai à terre, sortis mon couteau et, d'un geste rapide, le plongeai dans le garrot de la bête. Le cheval, qui avait suivi attentivement la scène, relâcha de lui-même le lasso.

J'allai à l'animal et lui tapotai le cou, caresse à laquelle il répondit en frottant sa tête contre mon épaule.

Je retirai alors mon couteau du garrot du buffle et m'apprêtai à le dépouiller lorsque Bernard me rejoignit.

– J'arrive trop tard, dit-il avec dépit. J'aurais aimé prendre une part plus active à cette chasse. Allons-nous continuer ?

– Non, ce n'est pas la peine. Nous avons maintenant de la viande en suffisance.

Pendant que Bernard descendait de son cheval, j'aperçus sur le flanc de la bête une marque au fer rouge.

– C'est curieux, dis-je, j'avais pris ce buffle pour une bête sauvage. En réalité, il appartient au cheptel d'une estanzia, d'une hazienda ou d'un rancho.

– Mais alors nous n'avions pas le droit de l'abattre ? fit Bernard.

– Si. Dans ces régions où le bétail abonde, en pratique seules les peaux ont de la valeur. L'usage local permet aux voyageurs de tuer une bête pour se ravitailler, à condition de laisser la peau au propriétaire.

– Dans ce cas, il nous faudra nous mettre à la recherche de celui-ci.

– Ce n’est même pas indispensable. Il nous suffira d’indiquer l’endroit où nous avons laissé la dépouille. Et encore si la ferme n’est pas par trop éloignée de notre route. Lors des abatages annuels, il arrive parfois qu’un fermier se trompe et mette à mort une bête appartenant à son voisin. En pareil cas, la coutume veut que l’on restitue simplement la peau. Il n’y a jamais de litiges au sujet de la chair. Si nous ne découvrons pas de ferme aux environs, nous laisserons simplement la peau ici, ce sera au propriétaire de la trouver. Et il la trouvera, n’ayez crainte.

Le buffle était tombé à cinq pas à peine du fourré au bord duquel j’avais surpris la troupe. J’avais à peine fini de le dépouiller lorsque j’entendis un bruit étrange, suivi aussitôt d’un cri aigu de Bernard. J’accourus et vis un cavalier vêtu à la mode mexicaine qui venait de capturer Bernard au lasso et l’entraînait rapidement avec lui.

Sans perdre un instant, car la vie de Bernard était en danger, j’épaulai ma carabine et je fis feu sur le cheval du Mexicain. La bête, après deux ou trois pas, s’écroula.

Comme je m’élançai pour délivrer Bernard, le cavalier, qui avait roulé à terre, s’enfuit à toutes jambes.

Sans plus me soucier de lui, je m’occupai de mon ami.

Les enroulements du lasso lui serraient si fort les bras contre le torse qu’il était dans l’impossibilité de faire le moindre geste. Une fois Bernard libéré, je fus tout heureux de constater qu’il sortait à peu près indemne de l’aventure.

– Nom d’une pipe ! s’écria-t-il en palpant ses membres endoloris pour s’assurer qu’aucun n’était cassé. Voilà un sport, peu plaisant. Que diable me voulait cet individu ?

– C’est ce que je me demande, moi aussi.

– En tout cas, il aurait bien mérité la balle que vous avez préféré loger dans la peau de son cheval, observa Bernard.

– Si j'avais agi comme vous le suggérez, vous n'auriez pas eu à vous en réjouir, fis-je, car le cheval, même sans cavalier, aurait continué à vous entraîner. Ignorez-vous que le lasso s'attache à la selle du cheval et non pas à l'homme ?

– C'est vrai. Je n'y avais pas réfléchi, dit Bernard.

– Puisque vous n'avez rien de grave, monsieur Marshall, retournons au buffle. Mais dépouillons-le rapidement. Il ne faudrait pas s'attarder trop longtemps à cet endroit, trop fréquenté à mon gré.

– Et moi qui me figurais que nous étions hors de danger depuis que nous avions quitté le territoire des Indiens !

– Il n'en est rien, malheureusement. La région que nous traversons est infestée de bandits mexicains et d'aventuriers yankees, bien moins recommandables souvent que les Peaux-Rouges. Ou je me trompe fort ou nous ne tarderons pas à rencontrer quelques spécimens de cette catégorie de blancs, qui ne font guère honneur à notre race.

Nous dépeçâmes le buffle et découpâmes les parties les plus tendres, puis, les ayant chargées sur nos chevaux, nous nous hâtâmes de rejoindre nos amis. Ceux-ci n'avaient pas progressé beaucoup, ayant fait, entre temps, une courte halte.

Bob apprécia bruyamment notre arrivée.

– Oh ! Oh ! Massa Bern et Charlie apporter joli beefsteak ! s'écria-t-il en trépignant de joie. Bob chercher tout de suite bois et faire feu pour cuire rôti de buffle.

Comme la vue de cette viande saignante avait aiguisé notre appétit, nous approuvâmes sa proposition, et, tandis qu'il s'affairait autour du feu, je racontai à Sam et à Winnetou notre étrange aventure. La viande cuite à point, nous prîmes place au-

tour du brasier, et Bob mit à nous passer les morceaux les mêmes cérémonies qu'un maître d'hôtel de palace. Ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, une fois tous les convives servis, d'engloutir avec une rapidité ahurissante une quantité énorme de viande ; seulement ses manières avaient perdu, à ce moment, toute distinction. Il faisait claquer la langue presque à chaque bouchée, se caressait l'estomac tout en roulant les yeux, bref donnait le spectacle parfait de la gourmandise, que dis-je, de la goinfrerie satisfaite.

Tout à coup Sam s'écria :

– *Behold !* Je vois là-bas un groupe de cavaliers. Qu'est-ce que cela peut bien être ?

Je saisis ma longue-vue et la braquai dans la direction qu'il indiquait.

– Effectivement, des cavaliers s'avancent vers nous. Trois... cinq... huit. Oui, ils sont huit.

– Crois-tu qu'ils nous aient vus ? demanda Sam.

– Sûrement. La fumée de notre feu leur a certainement signalé notre présence.

– Peux-tu distinguer leurs costumes ?

– Ils sont coiffés de sombreros et leurs chevaux sont harnachés à la mexicaine.

– Alors nous ferions bien de tenir nos fusils prêts, car nous allons recevoir, sans doute, une visite qui n'est pas sans rapport avec la rencontre de Bernard et de l'homme au lasso.

Quelques centaines de mètres à peine nous séparaient maintenant du groupe de cavaliers : une petite caravane composée d'un maître et de ses sept serviteurs. Dans l'un de ceux-ci je reconnus l'homme dont j'avais abattu le cheval pour délivrer Bernard.

Parvenus à une certaine distance de nous, ils pressèrent leur galop, se dispersèrent, pour nous encercler peu à peu.

Cependant, nous poursuivions notre repas sans paraître apercevoir leur manœuvre.

– Ces gaillards ont tout l'air de vouloir faire notre connaissance, hihihi, fit Sam. Laissez-moi m'expliquer avec eux. Je sais quel langage il faut leur tenir. Et si, d'aventure, les choses se gâtaient, je me charge à moi seul de les mettre à la raison.

Le cercle allait en se resserrant autour de nous, et bientôt quarante mètres à peine séparaient notre groupe des Mexicains. Le chef de la caravane s'avança alors dans notre direction et nous interpella dans le langage de la région, qui est un mélange d'espagnol et d'anglais.

– Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

Sam prit son air le plus sérieux pour lui répondre :

– Nous sommes des Mormons originaires de Salt Lake City. C'est en missionnaires que nous nous rendons en Californie.

– Vous avez été très mal inspirés de choisir ce pays, reprit le Mexicain d'un air sombre. Et que fait cet Indien parmi vous ?

– Pardon, répondit Sam, ce n'est pas un Indien. C'est un Esquimau de la Nouvelle-Hollande. Nous nous proposons de l'exhiber dans des foires si nos affaires ne marchent pas.

– Et le nègre ? dit le Mexicain, poursuivant son interrogatoire.

– Vous faites erreur, protesta Sam. Ce n'est pas un nègre, mais un homme de loi natif du Kamtchatka. Il se rend à San-Francisco pour plaider une affaire.

Le brave Mexicain devait posséder des notions assez rudimentaires en matière de géographie et d'ethnographie pour ac-

cepter ainsi sans méfiance les explications abracadabrantes de Sam. Et, toujours sur le même ton de mauvaise humeur, il continua :

– C'est égal, vous ne valez pas plus cher les uns que les autres. Vous m'avez volé une vache, vous avez tenté d'assassiner un de mes *vaqueros* ; et que vous soyez missionnaires, avocats ou Esquimaux, cela ne change rien à l'affaire. Je vais vous apprendre à vivre, moi. Vous êtes mes prisonniers, et vous allez me suivre dans mon rancho.

Sam écoutait cette explosion de menaces avec une fausse humilité. Puis il se tourna vers nous pour nous consulter.

– Qu'en dites-vous, Charlie ? Pour ma part, je commence à avoir soif, et je ne serais pas fâché de me faire offrir un rafraîchissement dans son rancho.

– Je n'y vois pas d'inconvénient, répondis-je. Après tout, nous ne courons aucun risque, puisqu'il ne s'agit pas d'une grande hacienda avec des centaines de domestiques, mais d'un simple rancho, selon la propre expression de son propriétaire.

– *Well !* Alors acceptons l'invitation.

S'avançant vers le Mexicain, il prit un air penaud :

– Vous parlez sérieusement, señor, et vous voulez nous arrêter pour une telle peccadille ?

De s'entendre traité de simple señor, piqua au vif notre Mexicain.

– Apprenez que je ne suis pas señor. Je suis un don, un grand d'Espagne ; mon nom est don Fernando de Venango e Colonna de Molynarès de Gajalpa y Rostredo ! Mettez-vous bien cela dans la tête !

Sam parut profondément impressionné par ce chapelet de noms, débité avec volubilité et sans reprendre haleine.

– Je vous présente mes plus humbles excuses, dit-il. Nous sommes vos serviteurs, et nous espérons que le grand seigneur que vous êtes se montrera magnanime à notre égard.

– Allons, en avant, marche ! cria don Fernando, et, avec la docilité d'enfants bien sages, nous nous levâmes pour le suivre.

Avant de monter en selle, je pris soin d'éteindre soigneusement le feu du camp, un incendie de prairie étant toujours à craindre dans ces régions particulièrement chaudes.

De nous tous, ce fut Bob qui se montrait le plus réjoui.

– Bob bien content ! Il devenu avocat d'un pays ne savoir où. Dans rancho, préparer pour nous beaucoup de bonnes choses à boire, et Bob pouvoir mouiller gosier desséché.

Escortés des cavaliers mexicains, nous nous mîmes en route. Ceux-ci nous menèrent à un galop effréné, normal pour eux, d'ailleurs. Tout en les suivant, j'observais les costumes magnifiques de nos gardiens, taillés dans des étoffes souples aux couleurs chatoyantes. J'admirais le large sombrero, l'écharpe noire nouée sous le menton, la veste courte aux manches largement fendues et ornée de broderies, le vaste pantalon s'évasant vers le bas, maintenu par une ceinture où brillaient d'énormes pistolets. Le pistolet et le lasso sont les armes par excellence du cavalier mexicain, et chacun est passé maître dans leur maniement.

Les montures étaient à tous égards dignes de leurs cavaliers. C'étaient des bêtes de race, d'une résistance peu commune. Elles portaient des selles très hautes à la mode mexicaine, assurant aux cavaliers un maximum d'équilibre et réduisant considérablement le risque de se laisser désarçonner, même dans les courses les plus folles.

Une demi-heure après, nous arrivions en vue d'une propriété qui ne pouvait être que le fameux rancho de notre grand d'Espagne. Bientôt nous pénétrions dans une large cour, et nos

gardiens mettaient pied à terre, nous invitant à suivre leur exemple.

– Doria Eulalia ! Doria Alma ! Venez vite ! Je vous amène du monde, cria le ranchero dans la direction du bâtiment principal.

La porte s'ouvrit, et deux silhouettes féminines s'y montrèrent, dans un accoutrement tel qu'on eût dit de simples servantes de cabaret villageois. Elles étaient nu-pieds et nu-tête, les cheveux en désordre, et leurs corsages, jadis blancs, apparaissaient d'une couleur douteuse.

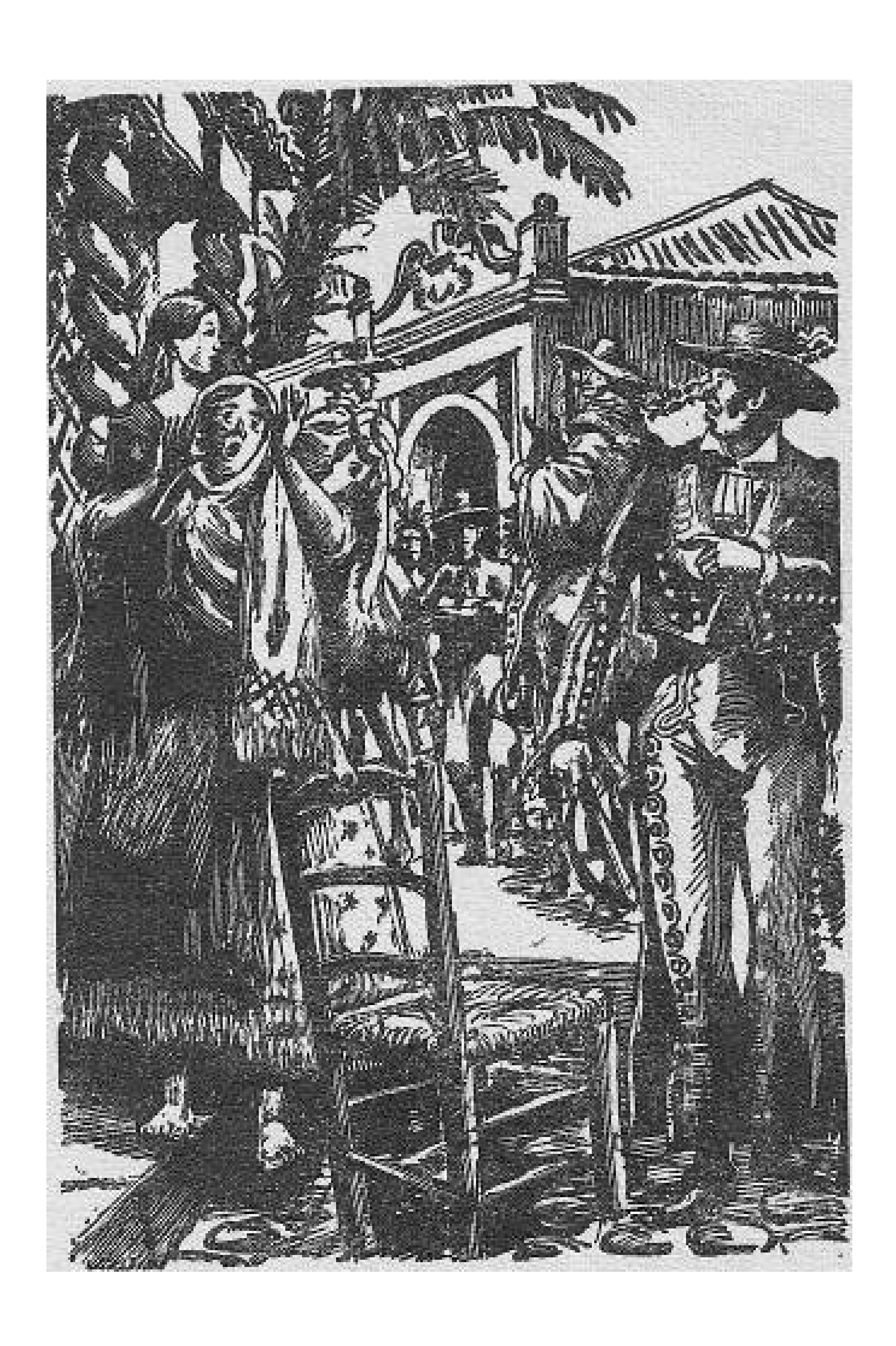
À la vue de notre groupe, d'aspect plutôt hétéroclite et déconcertant, ces dames, qui étaient bien la femme et la fille du noble Mexicain, se mirent à pousser des gloussements très peu encourageants.

– Qu'est-ce que c'est que ces gens, don Fernando de Venango e Colonna ? s'écria la plus âgée d'un ton aigre. Des invités sans doute ! Mais ne songez-vous pas à la besogne que cela nous donne, à nous autres pauvres femmes ? Ces cinq gaillards voudront sûrement manger, boire, jouer, fumer et dormir ! Et vous avez fait cela sans nous prévenir ? Eh bien ! non, vous passez la mesure, don Fernando ! Et, puisqu'il en est ainsi, allons-nous-en, Alma. Débrouillez-vous avec vos cinq amis, don Fernando ! Ah ! pauvre de moi, hélas ! pourquoi vous ai-je écouté quand vous m'avez suppliée, il y a vingt-cinq ans, de vous épouser et de quitter tout pour vous...

– Regarde, maman ! s'exclama la jeune fille en interrompant les lamentations de sa mère, comme ce monsieur ressemble à notre cher don Allano !

En même temps, elle montrait de la main Bernard Marshall.

– Peut-être bien, mais ce n'est pas lui, répliqua doña Eulalia.



Puis elle recommença à dévider le chapelet de ses rancunes conjugales :

– Vous avez des manières insupportables, don Fernando de Venango e Colonna ! Où êtes-vous allé chercher ces nouveaux hôtes ? Le ménage ne me donne-t-il pas assez de mal sans cela ?... Je trime du matin au soir, je ne sais plus où donner de la tête, je suis à bout de forces, et c'est ce moment-là que vous choisissez pour m'amener cinq personnes de plus à table...

– Mais, doña Eulalia, ce ne sont pas des invités, protesta le ranchero, qui avait vainement essayé, à plusieurs reprises, d'arrêter le flot intarissable des protestations de son irascible épouse.

– Et qu'est-ce donc alors ?

– Ce sont des prisonniers, doña Eulalia.

– Des prisonniers ? Et pourquoi faire, grand Dieu, don Fernando de Venango de Molynarès ?

– Je les ai capturés parce qu'ils ont tué une de mes vaches et trois de mes vaqueros. Telle est la vérité, doña Eulalia.

Décidément, notre hôte ne manquait pas d'imagination, à en juger par les prouesses qu'il nous prêtait si généreusement.

– Est-ce possible ? s'écria l'épouse courroucée. Une vache et trois vaqueros, dites-vous ? Mais c'est épouvantable, c'est horrible, c'est criminel. Et vous les avez pris sur le fait, don Fernando de Colonna de Gajalpa ?

– Je pense bien, doña Eulalia. Quand nous les avons surpris, ils étaient en train de dévorer leurs victimes, déjà tuées et dépouillées.

Les yeux de doña Eulalia s'arrondirent de stupeur.

– Quoi ? Dépouillées et dévorées ? Parlez-vous de la vache ou des trois vaqueros, don Fernando de Gajalpa y Rostredo ?

– De la vache d'abord, doña Eulalia.

– Et après, don Fernando de Rostredo y Venango ?

– Après ? Après, ils ont été heureusement dérangés au milieu de leur festin de cannibales. Nous les avons matés, fait prisonniers, puis amenés ici.

– Matés et fait prisonniers ! Mon Dieu ! comme vous avez été courageux ! Ah ! vous méritez grandement la considération dont on vous entoure, déclara d'un ton plein d'admiration l'épouse soudain calmée.

Cependant l'hommage rendu à sa vaillance chatouillait agréablement l'amour-propre de l'ex-grand d'Espagne.

– Mais qui sont ces hommes, don Fernando de Molynarès e Colonna ?

– Les trois blancs sont des missionnaires mormons, qui vont à San-Francisco convertir les Californiens.

– Oh, par exemple ! s'écria la brave dame, de nouveau épouvantée. Des missionnaires qui volent des vaches et dévorent des vaqueros, mais c'est la fin du monde ! Et les autres, don Fernando de Rostredo de Venango ?

– Ce noir qui a l'air d'un nègre, poursuivit son mari, est un avocat de hum... hum... de la Terre de Feu. Il va à San-Francisco pour recueillir un héritage.

– À la bonne heure ! Et, en attendant, il voulait cueillir nos vaches. Et voilà un bel avocat !... Il pourra attendre, celui-là, avant que je lui confie un procès ? Et le dernier, don Fernando de Colonna y Gajalpa ?

– Vous voulez dire l’homme qui a l’air d’un Indien ? Eh bien ! c’est un Hottentot du... hum... hum... du Groenland. Il se propose d’exhiber les missionnaires à la foire. Mais, moi, c’est ailleurs que je compte les exhiber. Vous allez le voir tout de suite, doña Eulalia.

– Oh ! mon Dieu ! Qu’est-ce que vous voulez faire, don Fernando de Molynarès, y Gajalpa de Venango ?

– Vous allez voir comment je les ferai pendre et fusiller. Faites venir tous mes gens, doña Eulalia.

– Tous vos gens, don Fernando y Rostredo de Venango ? Mais, sauf la vieille négresse Betty, nous sommes au complet. D’ailleurs, la voici justement qui arrive. Au fait, n’avez-vous pas dit que trois de vos vaqueros ont été tués ? Or je constate que tout le monde est là. Quelles sont donc les victimes, don Fernando y Rostredo de Colonna ?

– Les victimes ? Ne vous inquiétez pas, doña Eulalia, nous en trouverons bien. En attendant, señores, fermez toutes les issues afin que les prisonniers ne puissent pas s’enfuir. Nous allons immédiatement nous constituer en cour martiale pour juger ces criminels.

Et « toutes les issues », c’est-à-dire, en l’occurrence l’unique porte du rancho, furent fermées à l’aide d’un énorme verrou, ce qui mettait, entre parenthèses, ce brave don, avec ses doñas et ses señores, entièrement à notre merci.

– Parfait ! déclara le ranchero. Maintenant attachez les montures des prisonniers, apportez-moi une chaise, et nous allons les juger.

Nous nous gardâmes bien de déranger ces braves gens dans leurs préparatifs. Nos cheveux étant éloignés, plus rien ne nous gênait, et la partie pouvait commencer.

Trois chaises furent placées au centre de la cour : une pour don Fernando et les autres pour les dames. Quant à nous, on nous mit debout devant nos juges, sous la garde vigilante des vaqueros.

– Nous procéderons d'abord à l'identification des inculpés, dit le ranchero, montrant ainsi qu'il avait l'occasion d'assister à quelque séance de tribunal. Comment t'appelles-tu ? dit-il en se tournant vers le nègre.

– Bob, répondit l'interpellé.

– Un vrai nom de bandit. Et toi ?

– Winnetou.

Le ranchero s'esclaffa.

– Winnetou ! Pas mal ! Non content de voler une vache, il se met maintenant à voler un nom célèbre ! Regardez cet homme qui a la prétention de se faire passer pour le plus fameux des chefs indiens ! Et toi ? dit-il en s'adressant à Bernard.

– Marshall, répondit le jeune homme.

– Vois-tu, maman, non seulement il ressemble à notre ami, mais il porte le même nom ! s'écria la jeune fille.

– Silence ! tonna don Fernando. Sur deux yankees trois s'appellent Marshall. Et ton nom à toi ?

– Sans-Ears.

– De mieux en mieux ! Encore un voleur de nom. Nous sommes ici, paraît-il, en illustre compagnie.

– Et toi, mon gaillard, tu ne t'appellerais pas Washington, par hasard ?

– Non, je m'appelle Old Shatterhand.

Cette fois, la mesure était comble. L'ex-grand d'Espagne, de plus en plus convaincu qu'on se moquait de lui, se mit à hurler et à trépigner.

– Ah vous voulez vous payer ma tête ! Je vous apprendrai à me respecter, crapules que vous êtes ! Vous allez me donner vos vrais noms, et plus vite que ça !

Je m'étais approché petit à petit du groupe des vaqueros, de façon à me poster à côté du gaillard qui avait pris au lasso mon ami Bernard, car je pensais qu'il méritait une bonne correction.

– Personne ne vous a menti, fis-je. Voulez-vous que je vous prouve, moi, mon identité ?

– Commençons par vous, répondit le ranchero.

– Voici la carte de visite de la Main-qui-frappe, dis-je, tandis que, de mon poing nu, j'assenais un coup vigoureux sur la tête du vaquero, qui s'écroula sans un gémissement.

– Au secours, Alma ! Au secours ! Je vais m'évanouir, piailla doña Eulalia, qui se leva, vacilla et tomba de tout son poids dans les bras de son mari, tout empêtré du volumineux paquet.

Certes, les Mexicains sont, comme chacun sait, d'excellents cavaliers, mais, une fois qu'ils ont mis pied à terre, ils se révèlent généralement de piètres combattants. Les vaqueros, appelés à l'aide par notre noble Mexicain, ne faisaient pas exception à la règle et, quoique supérieurs en nombre, ils comprirent instinctivement que toute résistance était impossible. Je m'écriai alors :

– Ne craignez rien, señores, nous ne vous ferons aucun mal à condition que vous vous montriez raisonnables.

Et, m'avançant vers les trois juges, je m'inclinai respectueusement :

– Doña Eulalia, dis-je, permettez-moi de rendre hommage à votre beauté et à vos belles vertus féminines. Daignez sortir de votre torpeur et accorder un regard à vos admirateurs.

En guise de réponse, la noble dame poussa un faible gémissement, puis se décida à ouvrir ses petits yeux. Je vis qu'elle était rassurée par mes paroles, mais ne savait encore quelle contenance prendre.

– Gracieuse dame, continuai-je, souffrez que je fasse appel à la générosité de votre cœur. Le jugement que don Fernando se proposait de rendre ne pouvait être équitable, puisque lui-même est juge et partie. Permettez-nous donc de remettre notre sort entre vos douces mains. Ainsi, nous en sommes sûrs, justice nous sera rendue.

– Vraiment, señor, vous voulez que je vous juge ? dit la brave femme d'une voix qu'elle s'efforçait de faire aussi douce que possible, sans doute pour justifier le portrait flatteur que je venais de faire d'elle.

– C'est notre vœu le plus cher, doña Eulalia. Veuillez excuser notre tenue indigne de votre gracieuse personne. C'est que, depuis des semaines, nous parcourons la savane. Mais nous savons que le cœur d'une belle femme cache toujours des trésors d'indulgence.

– Êtes-vous vraiment les personnalités dont vous avez cité les noms ?

– Nous avons dit l'exacte vérité, doña Eulalia.

– Ces illustres señores m'ont demandé d'être leur juge, Fernando. J'entends bien leur donner satisfaction. Avez-vous quelque chose à objecter ?

L'infortuné don Fernando aurait eu, certes, plus d'une sérieuse réserve à faire, mais doña Eulalia lui jeta un regard si courroucé qu'il se retrancha derrière un mutisme farouche.

Puis, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il quitta sa chaise et déclara, mais sans beaucoup de conviction :

– Prenez mon siège, doña Eulalia. J'espère que vous ferez pendre ces cannibales.

– Justice sera rendue, n'ayez aucune crainte, don Fernando de Colonna y Molynarès.

S'adressant ensuite à moi avec bienveillance.

– Je vous écoute, señor. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

– Certes, ce que je vais prendre la liberté de vous exposer, gracieuse doña Eulalia, est bien prosaïque, et je m'excuse à l'avance. Cependant, je vous demanderai de faire effort pour comprendre la terrible situation dans laquelle nous nous sommes trouvés. Figurez-vous que vous êtes un voyageur affamé et harassé de fatigue. Vous rencontrez dans la savane une vache, ou, plus exactement, la femelle d'un buffle, dont la chair pourrait apaiser la faim qui vous tenaille. Vous considéreriez-vous alors en droit de tuer cette bête, si vous aviez, d'autre part, la ferme intention d'en restituer la peau à son légitime propriétaire ?

– Cela va de soi. Telle est, d'ailleurs, la coutume de notre pays.

– Comment ? protesta le ranchero, en se dressant comme un ressort.

Mais son épouse lui coupa net la parole.

– Silence ! don Fernando de Colonna y Gajalpa. Asseyez-vous. Vous parlerez lorsque je vous en aurai donné l'autorisation !

Le ranchero se laissa tomber sur son siège avec un soupir de résignation. Les sourires et les mimiques des vaqueros révé-

laient à ce moment ce que le déroulement de la scène conjugale laissait déjà deviner : dans le ménage du noble Mexicain, c'était doña Eulalia qui portait la culotte.

– Eh bien ! nous avons rencontré une vache, poursuivis-je, et nous avons tué cette bête que le hasard mettait sur notre chemin pour nous procurer de la nourriture. Voilà notre crime. Pendant que je m'apprêtais à la dépecer, arriva le vaquero que voici, dis-je en désignant l'homme gisant toujours évanoui derrière moi. Prenant au lasso le señor Marshall, il essaya de l'entraîner derrière son cheval. Si je n'étais pas accouru et n'avais pas abattu la monture de ce malotru, c'en était fait de mon compagnon.

– Marshall, vous dites bien Marshall, fit la dame. Ce nom m'est très cher. C'est celui d'un grand ami de notre famille, le señor Allano Marshall, qui habitait chez ma sœur à San-Francisco.

– Alain Marshall ? m'écriai-je. N'était-il pas originaire de Louisville, aux États-Unis ?

– Mais oui. C'est lui. Le connaissez-vous ?

– Bien sûr. Mon ami Bernard Marshall, joaillier à Louisville, est son propre frère.

– Santa Lauretta ! Quelle bonne surprise ! Señor Allano, en effet, nous a parlé souvent de son frère, joaillier à Louisville. Alma, ma chère Alma, ton pressentiment ne t'a pas trompée. Venez sur mon cœur, señor Bernardo, vous êtes le bienvenu parmi nous.

Elle se précipita sur Bertrand, qui fit une timide tentative pour échapper à l'étreinte qu'il prévoyait et voulait s'en tirer avec un respectueux baise-main. Ce fut peine perdue. Déjà la corpulente personne le serrait contre son opulent corsage et appliquait sur chacune de ses joues un baiser retentissant.

Bernard, une fois les effusions de doña Eulalia calmées, s'informa :

– Je suis précisément à la recherche de mon frère. Pourriez-vous me dire où il se trouve actuellement, doña Eulalia ?

– Ma fille Alma l'a vu, il y a quelque temps, chez ma sœur. À son départ de San-Francisco, elle apprit de votre frère qu'il comptait aller au pays de l'or. Mais dites-moi, señor Bernardo, ces messieurs sont-ils tous vos amis ?

– Bien sûr, ce sont même de très bons amis, à qui je dois vie et liberté. Señor Old Shatterhand m'a délivré alors que j'étais captif des Comanches et voué à une mort certaine.

Notre juge en jupons joignit les mains, pleine de compassion.

– Est-ce possible ! Quelle aventure épouvantable ! Pauvre señor Bernardo ! Il faudra me raconter tout cela en détail ! Mais comment êtes-vous Mormons ? Votre frère ne l'est pas !

– Nous ne sommes pas Mormons, doña Eulalia. Mon ami Sans-Ears a voulu simplement en conter à votre mari.

La dame se tourna brusquement vers le ranchero.

– Vous êtes un nigaud, don Fernando, d'avoir ajouté foi à ces innocentes plaisanteries. En tout cas, je vous prie de vous mettre ceci dans la tête : ces messieurs ne sont pas plus des cannibales qu'ils ne sont des Mormons. Toutes vos accusations sont sans fondement. Señor Marshall et ses amis sont *mes* invités, et ils resteront parmi nous aussi longtemps qu'ils le voudront. Alma, ma fille, va dans la cuisine et apporte-nous une bouteille de whisky. Il faut fêter cette journée mémorable.

En entendant sa femme demander du whisky, le visage assombri du ranchero se dérida soudain. Sans doute ne lui arrivait-il pas souvent de déguster la boisson préférée des yankees, que sa femme devait réserver pour les grandes occasions. Sa sa-

tisfaction était manifeste. J'eus même l'impression, tant sa joie grandissait à vue d'œil, que le whisky allait faire office de calumet de paix.

Bientôt Mlle Alma parut avec la bouteille traditionnelle bien cambrée et des verres pour tous. Ces dames, en effet, ne dédaignèrent pas de tremper leurs lèvres gourmandes dans la célèbre boisson. Mais le whisky de nos hôtes n'avait avec la boisson si prisée des Anglo-Saxons, rien de commun que le nom. C'était une étrange mixture et qui montait fortement à la tête.

Seul, Winnetou refusa énergiquement le verre qu'on lui tendait : il avait fait vœu, depuis longtemps, de ne jamais goûter à l'« eau-de-feu ». Son attitude dédaigneuse contrastait violemment avec la satisfaction béate de notre ranchero qui, absorbant force rasades, coup sur coup, s'attira une nouvelle observation de son épouse attentive.

– Doucement, doucement, don Fernando de Venango de Rostredo y Colonna. Vous savez bien qu'il ne m'en reste plus que deux bouteilles. Conduisez maintenant les señores dans la chambre d'amis. Les dames iront faire toilette, puis nous nous mettrons à table, car nos invités ont sûrement grand faim. Viens, Alma. Adios, señores.

Les « dames » disparurent alors derrière une tenture qui devait dissimuler soit un cabinet de toilette, soit une cuisine, soit une pièce faisant office des deux à la fois. Conduits par don Fernando, nous pénétrâmes dans la fameuse chambre d'amis qui était, en réalité, un simple hangar. Nous n'en avions pas moins là une table et surtout des bancs en bois blanc, c'est-à-dire de quoi nous asseoir.

Mais, auparavant, je voulus aller jeter un coup d'œil aux chevaux. Cela me paraissait très nécessaire, car j'avais constaté, dès le début, que les vaqueros les avaient examinés avec beaucoup d'intérêt et qu'ils avaient palpé non sans envie les sacoches rebondies de nos selles. Je connaissais aussi l'honnêteté très re-

lative des valets de ferme des rancheros mexicains. Je sortis donc dans la cour afin de m'assurer que tout était bien en sûreté.

Avisant Bob, je lui fis signe de rester auprès des chevaux, qui paissaient sur le pré devant l'entrée du rancho. Mais le noir ne parut pas enthousiasmé de mon ordre.

– Massa aller manger beaucoup bonnes choses dedans maison. Pourquoi Bob faut rester dehors ?

– Parce que tu es plus brave que Winnetou et plus rusé que Sans-Ears. Je sais que tu t'acquitteras à merveille de cette tâche difficile.

– Massa être tranquille. Bob brave et rusé. Tant qu'il est à côté chevaux, il y a pas danger.

Comme je rentrais dans la pièce, où toute la société masculine se trouvait déjà réunie, les dames parurent. Elles arboraient des costumes mexicains très seyants, que rehaussait encore le *rebozo*, somptueux fichu tissé par les Indiens et qui sert de coiffe. Propres et bien mises, elles eurent vite fait disparaître la fâcheuse impression que leur tenue négligée avait produite sur nous à notre arrivée.

On se mit à table, et le repas commença. Le service était assuré par la vieille négresse, mais les maîtresses de maison s'occupaient sans cesse de nous, veillant à ce que nous ne manquions de rien.

Les plats qu'on nous servit étaient tous des spécialités de la région : un rôti de bœuf au riz, fortement assaisonné de poivre rouge de Cayenne, des pâtes à l'ail, des pois secs aux oignons, un ragoût de mouton très pimenté, des poulets de grains et un tournedos, ma foi, succulent. Tout cela tellement relevé d'épices que, pour éteindre l'incendie qui ravageait nos gosiers, force nous fut de les noyer au moyen de copieuses rasades de vin.

Le festin terminé, ce fut le tour des liqueurs et des cigares. Je fus soudain saisi de remords à la pensée de Bob, oublié dans la cour. Mais la maîtresse de maison avait donné des ordres pour que le brave noir fût également servi, et il avait reçu sa part de tous les mets, y compris les boissons qui lui furent servies dans un pot de pommade vide, tous les verres étant occupés.

Après de telles agapes, il ne fallait pas songer à se remettre en route le jour même. D'ailleurs, nos aimables hôtesses ne l'entendaient pas ainsi. La jeune doña Alma, qui avait gardé une vive sympathie à Alain Marshall, ne cessait d'interroger à son sujet Bernard, et, quant à moi, la courtoisie exagérée que j'avais prodiguée tout à l'heure à doña Eulalia me valait maintenant d'être submergé sous les flots de paroles de cette dame extraordinairement loquace. Je montai si vite en son estime qu'utilisant mon prénom Charles elle me baptisa bientôt señor Carlos, et puis même don Carlos. Excédé de son éloquence, je pris prétexte pour sortir d'aller voir nos chevaux.

Je les trouvai parfaitement reposés et en très bonne forme. Il n'en était malheureusement pas de même pour Bob, qui, non loin d'eux, se roulait dans l'herbe, ruait, poussait des gémissements à fendre l'âme.

– Qu'as-tu donc, Bob ? lui demandai-je en me penchant sur lui.

– Oh ! Massa, massa ! Bob mourir ! me répondit-il d'une voix plaintive.

– Que t'est-il arrivé ? Parle !

– Oh ! mon Dieu ! Bob avoir mangé braises, et maintenant il a feu dans gorge et flammes dans estomac. Massa aider Bob pas mourir !

Le pauvre nègre était victime de la cuisine mexicaine. Il s'était gavé de tous les mets qu'on lui avait apportés, et le pot de pommade, souvent vidé jusqu'à la dernière goutte, fit le reste.

– Il faut calmer ton gosier, mon brave Bob, si tu veux que ça se passe. Que préfères-tu, de l'eau, du lait ou du whisky ?

D'un bond le noir fut sur ses pieds, le visage épanoui, les yeux humides de reconnaissance.

– Oh ! massa, eau, lait pas bon pour estomac. Seulement whisky pouvoir sauver Bob.

– Cours vite trouver doña Eulalia et demande-lui du whisky, sinon je ne réponds pas de ta vie.

Bob disparut en courant dans la maison pour revenir l'instant d'après, avec un bon tiers de bouteille de whisky. Comment avait-il pu obtenir ce qui représentait le précieux reste de la provision du rancho ?

Bob, devinant ma pensée, expliquait déjà :

– Miss Eulalia pas vouloir donner whisky à Bob, mais Bob dire c'est pour massa Charlie et alors elle donner toute la bouteille.

Je n'eus pas le cœur de le blâmer pour sa supercherie. Fort de mon silence approbateur, il se mit à boire, d'ailleurs avec modération, à petites gorgées, et son malaise eut vite disparu.

L'après-midi s'écoula rapidement. Le souper fut servi dans la même pièce, avec un menu aussi copieux qu'à midi. Je me trouvais être, cette fois encore, le voisin de doña Eulalia qui, pendant le repas, trouva l'occasion de me glisser à voix basse :

– Don Carlos, j'ai un secret à vous confier.

– Ah ! vraiment ?

– Oui, et un secret important. Mais je ne peux rien dire de plus ici, devant tout le monde. Trouvez-vous, après le repas, sous l'un des trois platanes, à droite dans la cour.

J'avoue que ma curiosité fut fortement aguichée par l'allusion confidentielle de ma voisine, et le souper me parut interminable. Dès qu'il fut achevé, j'allai m'étendre sous l'un des platanes indiqués. Mon attente fut courte. Bientôt arrivait doña un éventail à la main.

– C'est bien à vous d'être venu, me dit-elle. J'irai tout de suite au fait. Señor Bernardo m'a parlé, au cours du dîner, de deux malfaiteurs que vous poursuivez. Je ne pouvais rien révéler à table, mais sachez que ces deux hommes ont fait halte dans notre rancho.

– Voilà qui est intéressant, fis-je.

– Ils ont passé ici la nuit d'avant-hier et sont repartis aussitôt.

– Ont-ils dit où ils comptaient se rendre ?

– Ils devaient gagner San-Francisco en passant par la Sierra Nevada. Je leur ai beaucoup parlé de señor Allano, et ils se proposaient de lui rendre visite.

Tout cela était du plus haut intérêt. D'un naturel bavard, doña Eulalia avait parlé du jeune homme aux deux voyageurs.

Quelle proie magnifique en perspective pour nos lascars, sans compter l'occasion inespérée pour eux de se venger de Bernard sur son frère !

– Ces gens se sont beaucoup intéressés à votre sœur et à señor Allano ?

– Eh oui ! Ils ont été jusqu'à manifester le désir de se faire confier en guise d'introduction, une lettre que le mari de ma sœur nous a envoyée assez récemment.

– N'aurait-il pas été plus simple de leur donner quelques mots de recommandation de votre main ? demandai-je.

Ma question causa à mon interlocutrice un visible embarras.

– Oh ! dit-elle, se ravisant vite, nous n'y avons pas songé.

Je compris que l'écriture n'était pas le fort de doña Eulalia. Je n'insistai pas davantage.

– Que fait votre beau-frère ? demandai-je encore.

– Il est directeur de *l'Hôtel Vallaloïd* à San-Francisco et s'appelle Enrico Gonzalès.

Désireux de dissiper les derniers doutes, tout en pensant que notre hôtesse avait bien deviné la véritable identité de ses deux récents invités, je me fis donner par elle un signalement aussi précis que possible de leurs personnes. Ses renseignements levèrent mes dernières hésitations : il s'agissait bien des deux Morgan. Mais pourquoi diable ce secret dont doña Eulalia entourait ces révélations ? Elle aurait pu, me semblait-il, en parler à table. Finalement, je mis cela sur le compte de sa nature romanesque. Il ne restait qu'à la remercier chaleureusement. Je la complimentai à ce propos sur son génie policier et pris congé d'elle par un baise-main des plus cérémonieux.

Je rentrai dans le rancho et gagnai un dortoir, non pas notre chambre, mais bien l'unique pièce de la maison où se réunissaient pour dormir propriétaires, invités vaqueros, chiens, chats et jusqu'aux volatiles de la basse-cour.

Les couches à même le sol, préparées à notre intention, n'avaient rien de confortable. Nous aurions cent fois préféré passer la nuit à la belle étoile, comme de coutume ; mais c'eût été faire affront à nos hôtes.

Levés dès l'aube, nous remerciâmes don Fernando et les deux dames de leur « brillante » hospitalité, pour conserver le langage fleuri qui nous avait si bien réussi et partîmes, accompagnés des vœux de tous. Le vaquero, à qui j'avais infligé une si

sévère correction la veille, se joignit lui-même au concert de souhaits. Il ne le fit, il est vrai, que sur l'ordre impératif de doña Eulalia qui, femme de tête, avait décidément l'œil à tout.

Don Fernando de Venango e Colonna de Molynarès y Rostredo voulut nous accompagner en personne un bout de chemin et ne nous quitta que vers midi. Dès la veille du soir, le whisky et les autres mixtures alcooliques aidant, il nous avait juré amitié éternelle, mais, au cours de la route, il ne cessa de nous assurer de son vif désir de nous revoir sous son toit le plus tôt possible. Le juge sanguinaire de la veille avait fait place au blanc qu'une visite de gens civilisés avait, pour un instant, sorti de l'isolement monotone de la savane.

Grâce aux renseignements précieux de dopa Eulalia, nous pûmes raccourcir considérablement notre trajet. Après une brève halte sur les bords du lac Mona, nous nous dirigeâmes à marche forcée vers la Sierra Nevada pour gagner, en passant par Stockton, San-Francisco, la fameuse capitale de la Californie.

Devancer les deux bandits afin de les empêcher de commettre quelque nouveau crime et réunir les deux frères Marshall, justifiait, aux yeux de tous, cette folle et exténuante chevauchée.

CHAPITRE III

DANS LA CITÉ DE L'OR

Quelques jours après avoir quitté le rancho de l'ex-grand d'Espagne, nous atteignîmes le sommet d'une colline d'où l'on pouvait déjà distinguer le panorama immense, mais encore très confus, de San-Francisco.

La capitale de la Californie est située à l'extrémité d'une langue de terre s'avançant vers le Pacifique. Son port, qui est l'un des plus pittoresques et des plus vastes du monde, est au fond d'une baie très profonde, où seraient à l'aise les flottes entières des deux Amériques.

À l'époque où se passe ce récit, la fièvre de l'or battait son plein. Les gens ne pensaient qu'à faire fortune du jour au lendemain. L'animation la plus intense secouait la cité. Partout les gens se démenaient, couraient, s'agitaient.

Dans les larges avenues de l'énorme cité internationale, se coudoyaient les représentants de tous les pays d'Amérique, d'Europe et d'Asie. Ici, c'étaient des Peaux-Rouges apportant sur le marché le produit de leurs chasses, là des Mexicains arborant leur chatoyant costume national, plus loin des Tyroliens coiffés de leur petit chapeau vert orné d'une plume de casoar, des Hindous magnifiques enveloppés dans une ample houppelande d'un blanc éclatant et qui contrastaient singulièrement avec des chercheurs d'or à la peau bronzée et à la barbe hirsute. On y pouvait voir également des Mongols venus des hauts plateaux de l'Asie Centrale, des Malais qui avaient quitté les îles de la Sonde, des Chinois à nattes, originaires des bords du Yang-Tse. Involontairement, la pensée évoquait une Babel moderne, grouillante, d'où montait vers le ciel le plus infernal des chariva-

ris. Quel contraste étrange avec le silence solennel et la solitude apaisante de la prairie.

Dès notre arrivée, nous nous mîmes à la recherche de Sutter Street, où nous découvrîmes facilement *l'Hôtel Vallaloïd*. C'était un bâtiment du style californien de l'époque, c'est-à-dire une bâtisse rudimentaire d'un seul étage, n'ayant guère plus d'allure qu'une baraque foraine.

Nous laissâmes nos chevaux à un *horse-keeper* (palefrenier) de l'hôtel, tandis que nous pénétrions dans l'immense salle du rez-de-chaussée, où nous eûmes quelque peine à trouver une table libre, tant elle était bondée de consommateurs.

J'avisai aussitôt le garçon qui vint nous servir que j'avais une communication urgente à faire à señor Enrico Gonzalez.

– *Yes*, sir, me répondit-il. Voulez-vous le voir personnellement ?

– Bien sûr. Annoncez-lui que des voyageurs désirent lui parler de choses importantes.

Quelques minutes plus tard, un homme à la taille élevée et au visage tanné s'approchait de notre table.

– Qu'y a-t-il à votre service ? demanda-t-il.

– Avez-vous un pensionnaire du nom d'Alain Marshall ? demandai-je.

– Mille regrets, señor, mais je ne connais pas les noms de mes pensionnaires. Il faut vous adresser pour cela à la patronne.

– Est-elle visible maintenant ?

– Je l'ignore totalement. Mais vous serez renseigné par la servante à laquelle il faut vous adresser.

Et, ceci dit, l'Espagnol s'éclipsa. Première constatation d'évidence : la gérance de l'hôtel incombait à l'épouse de señor

Enrico, tout comme celle du rancho reposait sur doña Eulalia, sa sœur.

Sans plus tarder, je me mis à la recherche du buffet, que je ne pouvais apercevoir dans cette salle encombrée et saturée de fumée. Entre temps, je croisai une petite femme grassouillette aux cheveux blonds, et qui portait un plateau chargé de plats fumants.

– Excusez-moi, mademoiselle, lui dis-je du ton le plus aimable. Aidez-moi à trouver la patronne. J'ai à lui parler d'urgence.

La jeune femme haussa les épaules.

– Trouver la patronne ? Croyez-vous donc que c'est si simple que cela ?

– Pourquoi ne serait-ce pas si simple ?

– On voit bien que vous venez de loin, reprit-elle avec condescendance. Madame n'est visible que de onze heures à midi et de six à sept, le soir. Madame ne reçoit pas le premier venu, à n'importe quel moment.

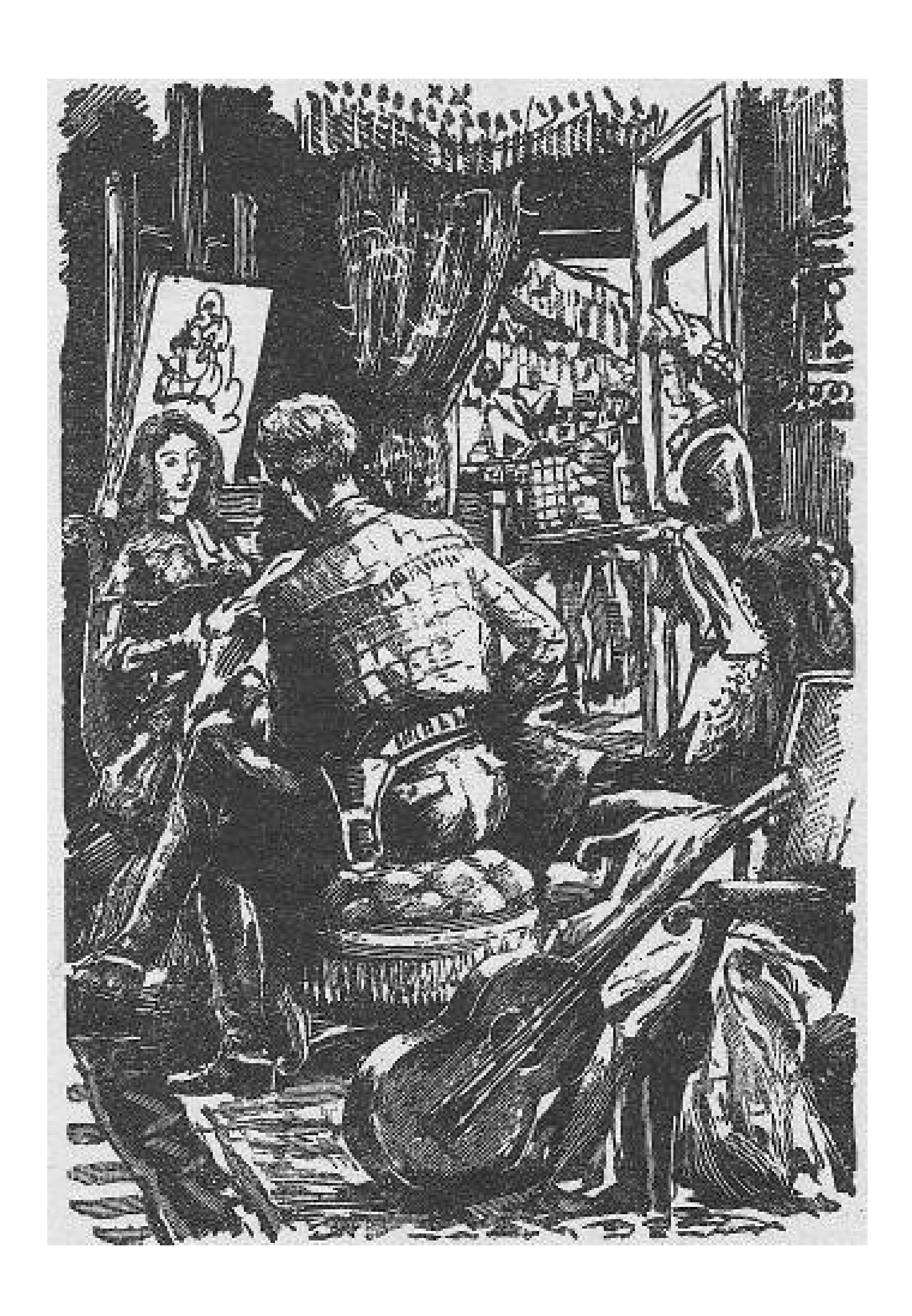
– Le premier venu ? répétai-je, piqué au vif. Mais je ne suis pas du tout le premier venu !

– Qui êtes-vous alors ? Un savant ? Un astrologue ? Un artiste ?

Devant cette avalanche de titres, je compris qu'il ne fallait pas craindre de m'en octroyer un des plus honorifiques.

– Je suis tout cela à la fois, dis-je avec assurance, et je vous prie d'annoncer à votre maîtresse le professeur Charles.

La servante parut favorablement impressionnée.



– C'est bien, dit-elle. Montrez-moi votre table. C'est là-bas ? Eh bien ! retournez à votre place, je m'occuperai de votre affaire dès que j'aurai servi mon client.

Au bout de cinq minutes la servante revint.

– La patronne veut bien vous accorder quelques minutes. Suivez-moi.

Je fus introduit dans la petite antichambre, où je devrais attendre. Une sonnerie m'avertirait, ajouta la servante, du moment où je serais autorisé à entrer chez Madame.

Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que je pus pénétrer dans la pièce attenante, espèce de bric-à-brac encombré d'objets les plus hétéroclites, mais qui témoignaient, malgré tout, d'une certaine recherche.

Doña Elvira était assise sur un sofa. Devant elle était étalée une grande carte de géographie. Elle avait sur les genoux une guitare et, à la portée de la main, un ouvrage de broderie commencé. Près de la fenêtre se trouvait un chevalet, avec une feuille de papier à dessin, où deux esquisses étaient ébauchées. La première représentait une tête de matou, à moins que ce ne fût celle d'une vieille femme ; la seconde relevait aussi du règne animal, mais sans que je puisse hasarder d'autres précisions quant à l'espèce ou à la variété de l'être qui avait pu servir de modèle.

Je m'inclinai profondément devant la maîtresse de céans, mais celle-ci ne semblait nullement s'apercevoir de ma présence : elle continuait à tenir les yeux fixés sur un point du plafond où, malgré tous mes efforts, il m'était impossible de distinguer quoi que ce soit qui pût ainsi attirer son attention. Enfin, tournant la tête vers moi, elle me demanda brusquement :

– Quelle est la distance exacte de la lune à la terre ?

Dans ce décor extravagant, la question ne me surprit qu'à moitié. Comment le bagage intellectuel de cette femme n'aurait-il pas été bizarre et cocasse, alors que le cadre dans lequel elle vivait était si étrange, si abracadabrant.

– Trois cent quatre-vingt-quatre mille kilomètres en moyenne, cette distance étant sujette à de légères variations, répondis-je imperturbablement.

– Très juste.

Elle se replongea dans l'examen attentif du plafond, puis, sans transition :

– Qu'est-ce qu'un madrépore ?

– C'est une colonie de polypes dits madréporaires de nature calcaire, répandus surtout sous les tropiques.

– Très juste.

Le mystérieux point du plafond capta de nouveau toute l'attention de mon hôtesse, puis vint la troisième question, aussi inattendue que les deux précédentes.

– Qui était Solon ?

– Un législateur d'Athènes qui a donné une constitution à son pays.

– Très juste. Et maintenant, soyez le bienvenu, señor. Augusta m'avait fait prévoir un voyageur distingué et savant. Elle ne s'est pas trompée.

Ouf ! l'examen était terminé, et j'en étais fort honorablement sorti.

– Merci, doña Elvira de Gonzalez, répondis-je simplement, et, d'un pas ferme, je me dirigeai vers le siège qu'elle me montrait du doigt.

– Vous désirez sans doute être accueilli dans mon établissement ?

– C'est mon plus grand désir.

– Nous ferons tout pour vous donner satisfaction. Voici de l'encre et une plume, voulez-vous bien inscrire votre nom sur ce registre.

Je fis ce qu'elle me demandait, puis j'ajoutai :

– Je vous demande la permission d'inscrire également le nom de mes compagnons de voyage.

– Vous n'êtes donc pas seul ?

– Non, nous sommes cinq à la recherche d'un gîte.

– Ah ! vraiment ?

– Parfaitement. Il y a d'abord mon serviteur noir.

Il y avait là une légère entorse à la vérité, mais j'espérais que, grâce à ce petit mensonge, Bob ne serait pas trop mal reçu dans cette maison distinguée, où, pour avoir une chambre, il était bon d'avoir des notions étendues en matière d'astronomie, de zoologie et d'histoire.

– Très bien, dit doña Elvira. Et les trois autres sont-ils aussi vos domestiques ? S'il en est ainsi, inutile de les porter sur le registre.

– Non, pas précisément, fis-je. L'un de mes compagnons est Winnetou, le chef des Apaches.

Doña Elvira poussa un petit cri de surprise.

– Le célèbre Winnetou ?

– Lui-même.

– Il ne faudra pas manquer, je vous prie, de me le présenter. J'aime les gens de qualité. Et inscrivez vite son nom sur le registre. Quels sont les autres ?

– Il y a également avec moi M. Sans-Ears, le...

– Le tueur d'Indiens ?

– On l'appelle ainsi, quoique ce surnom ne soit pas entièrement justifié.

– Inscrivez-le également. Je vois que vous êtes en illustre compagnie. Il en manque encore un, n'est-ce pas ?

– Le quatrième est mon ami Bernard Marshall, joaillier de Louisville, dans le Kentucky.

Cette fois la brave dame sursauta sur son siège.

– Pas possible ? Marshall, le joaillier de Louisville ?

– En personne. Il a un frère du nom d'Alain, qui a eu l'honneur de compter parmi vos pensionnaires, doña Elvira de Gonzalez.

– Quelle chose extraordinaire ! J'en suis ravie. Nous allons vous donner notre meilleur appartement. Il n'y a malheureusement pas de chambres disponibles pour le moment dans notre hôtel, mais je vais faire le nécessaire pour vous loger convenablement. En outre, vous me ferez le plus vif plaisir en venant dîner ce soir en notre compagnie.

– Je vous remercie infiniment, doña Elvira. Je suis très sensible à l'honneur que vous me faites, ainsi qu'à mes amis. J'ai l'habitude de conter mes impressions de voyage, et je ne manquerai pas de recommander très chaleureusement à mes futurs lecteurs *l'Hôtel Vallaloïd*.

– J'en serai bien aise, señor, mais je vous avoue que votre tenue évoque davantage, à première vue, le chasseur de la savane que l'homme de lettres.

– C'est vrai, quoique les deux choses ne soient pas forcément incompatibles. Pour l'instant, permettez-moi de vous demander un renseignement. M. Alain Marshall se trouve-t-il actuellement à San-Francisco ?

– Non. Il a quitté notre ville il y a quelques semaines.

– Savez-vous où il s'est rendu ?

– Dans les mines d'or du Sacramento. Il m'a écrit voici trois semaines environ pour m'indiquer l'adresse à laquelle je devrais faire suivre son courrier. Il habite chez un Mr. Holley, que je connais personnellement. C'est un commerçant établi à Yellow-Wattergrounds.

– Avez-vous eu l'occasion, depuis, d'utiliser cette nouvelle adresse ?

– Oui, à deux reprises. D'abord je lui ai envoyé une lettre de la Nouvelle-Orléans, ensuite j'ai communiqué tout récemment cette adresse à deux clients de M. Marshall, qui étaient venus ici dans l'espoir de le rencontrer.

– Il y a combien de jours de cela ?

– Avant-hier. Les deux personnes en question ne sont parties qu'hier à l'aube.

– L'un d'eux ne paraissait-il pas bien plus âgé que l'autre ?

– Si, on aurait dit le père et le fils. Ils m'avaient été recommandés par ma sœur, chez qui ils avaient passé quelque temps.

J'étais suffisamment fixé sur l'identité des deux visiteurs.

– Je sais, dis-je. Nous-mêmes nous avons eu l'honneur, il y a quelques jours, d'être les hôtes de don Fernando de Venango e Colonna de Molynarès de Gajalpa y Rostredo.

– Vraiment ? fit doña Elvira, agréablement surprise. Je suis enchantée.

Tant de prévenance à mon égard méritait bien quelques compliments. Me tournant vers les tableaux, dont les sujets sibyllins m'avaient si fort intrigué dès mon entrée dans la pièce, je louai la délicatesse des lignes, le jeu des lumières et des ombres, ainsi que l'originalité des compositions.

– Je vois avec plaisir que vous vous entendez en art, señor, dit la dame, agréablement chatouillée dans son amour-propre d'artiste. Vous êtes le premier chasseur de l'Ouest qui, à ma connaissance, sache parler à une dame espagnole. J'en suis très heureuse, car je dois dire que les relations que ma sœur se fait généralement dans son rancho sont loin d'être aussi estimables.

– Ah ! puis-je vous demander ce qui motive un jugement aussi sévère de votre part ?

– Tenez, par exemple, ces deux autres voyageurs recommandés par doña Eulalia qui sont, je n'en veux pas douter, de très honnêtes gens, manquaient totalement de savoir-vivre. Jugez-en vous-même. Ils ont poussé l'indiscrétion jusqu'à me demander si mon ancien protégé, le jeune Alain Marshall, avait emporté avec lui en voyage un vrai « magot », parce que, disaient-ils, ils avaient à lui proposer une affaire aussi magnifique qu'importante, mais qui devrait être réglée comptant. Comme si ces considérations sordides pouvaient intéresser un esprit de ma qualité !

Ainsi nous avions deviné juste : les deux Morgan avaient bien jeté leur dévolu sur le reste de la fortune des Marshall, qui se trouvait entre les mains d'Alain. Et ils s'acharnaient à sa poursuite !

Doña Elvira se leva et me tendit la main, que je baisai respectueusement.

– Je compte sur vous pour le dîner, je serai ravie de faire la connaissance de vos amis. *Adios !*

Je gagnai la porte à reculons et pris congé d'elle avec la même révérence que j'eusse faite à une reine. Rentré dans la grande salle, j'y retrouvai mes amis un peu impatients, à qui je racontai en détail mon entrevue avec la distinguée belle-sœur du ranchero.

La servante ne tarda pas à venir nous chercher pour nous conduire dans « notre appartement ». On mettait, en effet, à notre disposition la partie de l'habitation privée des patrons, qui servait aux amis, et qu'avait occupée précédemment la fille de don Fernando. Elle était composée de deux pièces. Dans l'une s'installèrent Winnetou et Sans-Ears, tandis que nous nous casions, Bernard et moi, dans la seconde. Quant à Bob, il dut se contenter d'une chambre plus modeste dans les communs.

La jeune servante ne tarda pas à nous apporter, sur les instructions de sa charmante maîtresse, rasoirs, savon, eau chaude, serviettes, bref, tout ce qu'il fallait pour nous aider à reprendre promptement notre aspect d'hommes civilisés. Nous procédâmes avec grand plaisir à d'abondantes ablutions, et nous nous débarrassâmes non moins joyeusement de nos barbes de plusieurs semaines. Enfin, nous allions pouvoir nous mêler à la foule bigarrée de San-Francisco sans attirer trop l'attention. Winnetou, cependant, déclara préférer ne point quitter sa chambre. Il se rendait compte qu'il ne pourrait passer inaperçu dans les rues de la cité, et, s'il y avait quelque chose qu'il détestât, c'était de s'offrir en spectacle et d'être considéré comme un objet de curiosité. Sans-Ears, de son côté, renonça à la promenade.

– Les trottoirs des grandes villes usent trop les semelles, nous déclara-t-il d'un ton sentencieux. Quant aux maisons et

aux gens, je n'en ai que trop vus dans la vie. Dépêchons-nous de retourner dans la savane, sinon, à force de m'ennuyer, je risquerais de voir mes oreilles repousser. Et, du coup, c'en serait fait de Sans-Ears.

Cette heure brève passée dans la grande cité avait déjà suffi à éveiller chez Sam la nostalgie des vastes étendues de la prairie. Quelle devait être alors la profondeur des souffrances subies par ces prétendus sauvages qui, pour avoir défendu leur patrimoine sacré, arrosé de leur sang les terres jalonnées des tombeaux de leurs ancêtres et résisté courageusement aux envahisseurs blancs, s'étiolaient maintenant dans les prisons de Philadelphie ou d'Auburn !

Je sortis donc seul avec Bernard. Notre première visite fut pour le banquier de la famille Marshall. Celui-ci nous apprit que, la veille de son départ, Alain s'était fait délivrer une somme très importante destinée à l'achat d'une grosse quantité de poudre d'or.

Au cours de notre promenade dans la ville, nous entrâmes dans un *store* (magasin), dont les vitrines regorgeaient des costumes les plus divers.

On trouvait de tout dans cet imposant magasin, depuis le costume d'apparat mexicain, pittoresque à souhait, jusqu'aux sobres combinaisons de travailleurs d'usine.

Rasés de frais, ayant fait grande toilette, il nous manquait cependant, pour être de vrais citadins, des costumes au moins présentables, car les nôtres portaient, hélas ! les traces par trop visibles de nos nombreuses aventures dans la savane.

Bernard arrêta son choix sur un costume mi-indien mi-trappeur. Le prix m'en parut élevé, mais je n'en laissai rien paraître, pensant que j'avais peut-être simplement oublié la vraie valeur des billets de banque, depuis que j'errais dans les solitudes où ils jouaient un rôle si effacé.

– À votre tour maintenant, Charlie, dit Bernard. Je veux vous trouver quelque chose de bien.

Malgré mes protestations – car je redoutais fort que le prix d'un costume neuf ne dépassât mes moyens, – je fus bientôt habillé de la tête aux pieds. Mon nouveau costume était composé d'une chemise en peau de jeune cerf parée de broderies indiennes, d'une paire de leggings en daim, avec des franges sur le côté, et d'une veste de peau d'ours. Rien ne manquait, pas même le bonnet de castor bordé de peau de serpent à sonnettes.

J'étais à peine sorti de la cabine d'essayage, revêtu de ces magnifiques atours, que Bernard avait déjà réglé toute la note. J'allais sérieusement me fâcher, quand il me coupa la parole :

– Vos scrupules sont sans valeur, mon cher Charlie. Acceptez avec calme ce petit acompte sur l'énorme dette dont je vous suis redevable. Nous réglerons nos comptes quand le moment sera venu.

Bernard voulut également acheter quelques effets pour Sam, mais, malgré mon désir de voir mon vieil ami équipé de neuf, j'en dissuadai Marshall, car je savais trop combien ce fameux chasseur de l'Ouest tenait à son accoutrement original, confectionné en grande partie par lui-même, et dont il ne se serait séparé pour rien au monde.

Ce fut Bob qui marqua le plus d'enthousiasme à la vue de mon costume, à notre retour à *l'Hôtel Vallaloïd*.

– Oh ! Massa ! Vous être maintenant très beau, presque aussi beau que Bob si lui reçoit nouveau costume !

Je fus très sensible à ce compliment, sachant que, de la part de mon ami noir, c'était là une appréciation on ne pouvait plus flatteuse.

Sam n'était pas dans la chambre, où, décidément, il se sentait trop à l'étroit. Je le trouvai dans la grande salle, qui servait à

la fois de buvette et de restaurant. Il me fit signe de m'approcher et de prendre place auprès de lui.

– Tendez l'oreille, mes amis, dit-il à voix basse. Vous pourrez entendre ici une conversation qui ne manquera pas de vous intéresser.

Je ne dissimulai pas ma surprise.

– Voyez-vous ce bonhomme qui parle, dit-il en indiquant de la tête la table derrière nous, autour de laquelle plusieurs hommes menaient une conversation animée, il a raconté des choses fort instructives sur les mineurs et les *diggers*[13]. Il paraît qu'une bande de *bravos*[14] sévit dans ces parages, spécialisée dans l'attaque des diggers qui reviennent des mines d'or la bourse bien garnie.

Je prêtai l'oreille et, grâce aux explications préliminaires de Sam, je m'efforçai alors d'écouter l'homme d'un certain âge, un vieux chercheur d'or sans doute, parlant avec animation, que je venais d'apercevoir à peu de distance de nous.

– *Well*, disait-il, vous savez déjà que je suis d'Ohio, c'est dire si je connais la savane, les fleuves et les montagnes. J'ai déjà eu affaire aux pirates du Mississipi et aux brigands du Woodland. Eh bien ! malgré tout, je n'aurais jamais cru que pareilles choses fussent possibles, et surtout qu'on pût les voir se produire en plein jour !

– En effet, fit un autre. C'est tout à fait extraordinaire. Huit hommes s'attaquer à une caravane de quinze hommes bien armés, quelle audace incroyable !

---

[13] Chercheurs d'or.

[14] Bandits.

– Oui, c'est incroyable, mais vrai, reprit le premier. En vérité, non pas quinze contre huit, car, sur ce nombre, il y avait six *tropeiros*[15], sur lesquels il ne fallait pas trop compter dans la bagarre. Nous n'étions que neuf mineurs avec moi, et encore trois d'entre nos compagnons avaient la fièvre et étaient si malades que c'est tout juste s'ils pouvaient se tenir sur leurs mulets. Comment, dans cet état, auraient-ils pu tirer juste ou combattre au couteau ? Vous voyez donc qu'en fait de quinze, nous n'étions que six.

– C'est vrai, fit un autre. Mais le chemin est très fréquenté, et les bandits couraient grand risque en vous attaquant.

– Ils avaient préparé habilement leur coup à l'avance et savaient qu'à certaines heures de la journée le trafic sur la route est très faible. Mais écoutez plutôt : je m'en vais tout vous conter par le détail.

» Nous avions trouvé, au delà du lac des Pyramides, un filon très riche. Après huit semaines d'un travail acharné, chacun de nous quatre avait ramassé une centaine de livres de poussière d'or et de *nuggets*[16]. Mais le filon s'était épuisé, et d'ailleurs deux d'entre nous, à force de barboter dans l'eau à longueur de journée, ont fini par attraper des rhumatismes épouvantables. On a beau dire, rester à tremper toute la journée comme un marsouin en secouant sans cesse sa *battea*[17] n'est pas un métier digne d'un homme. Bref, nous pliâmes bagages et retournâmes à Yellow Watergrounds, où nous échangeâmes nos sacs de poudre contre de l'argent chez un Yankee qui nous avait offert un prix plus honnête que ces trafiquants éhontés qui pul-

[15] Conducteurs de mulets.

[16] Pépites.

[17] Batte : outil dont se servaient les chercheurs d'or.

lulent aux abords des mines. Ces profiteurs, qui font du troc ne se gênent pas pour vous proposer, en échange d'une once d'or, une livre de farine moisie ou une demi-livre d'un tabac infect. Dans ces conditions, on préfère porter son or un peu plus loin, et notre Yankee avait pas mal de clients. Il s'appelle, je crois, Marshall, et il est originaire du Kentucky. »

À ces mots, Bernard, qui était venu nous rejoindre entre temps, se retourna subitement et s'adressant à l'homme qui parlait :

– Ce Yankee est-il toujours à Yellow Watergrounds ?

– Je n'en sais rien, dit-il, et d'ailleurs cela ne me regarde pas. Mais, si vous continuez à m'interrompre, je ne viendrai jamais à bout de mon histoire. Ce Marshall, donc, nous acheta tout ce que nous avions. Si nous avions eu un peu plus de jugeote, nous ne nous serions pas attardés à cet endroit. Mais nous fîmes la bêtise de rester, d'abord pour nous reposer, ensuite pour attendre d'autres chercheurs d'or qui feraient route ensemble avec nous. Déjà des bruits couraient que certains mineurs partis de Yellow Watergrounds n'étaient jamais arrivés à Sacramento ou à San-Francisco.

– Toujours les bandits ?

– Bien sûr. Nous attendîmes donc quelques semaines, au bout desquelles nous nous décidâmes tout de même à partir, parce que les aubergistes et les commerçants, sachant que nous avions un peu d'argent, nous écorchaient sans vergogne, pour ne pas parler des joueurs de cartes ni des pipeurs de dés professionnels qui nous harcelaient du matin au soir afin de nous entraîner au jeu. Or, comme cinq autres mineurs s'apprêtaient à partir, nous finîmes par nous décider à former ensemble une caravane. Nous louâmes des mulets et des *tropeiros* et achetâmes quelques armes. Au départ, nous étions fort bien équipés. À défaut de courage véritable, nos tropeiros, en particulier, étaient

armés jusqu'aux dents, de quoi décourager, semblait-il, tous les bandits qui se trouveraient sur notre chemin.

» Les premiers jours de notre voyage se passèrent sans incident, mais bientôt le temps se gâta, la pluie commença à tomber, et ceux d'entre nous qui avaient contracté des fièvres tombèrent malades. Nous fûmes obligés de les attacher à leurs montures et de ralentir notre marche, déjà fort entravée par les intempéries, si bien que nous n'arrivions plus à parcourir que huit milles par jour. Et encore, c'était de notre part un miracle de volonté, car nous avancions littéralement dans un océan de boue.

– Je sais ce que c'est. J'ai fait le voyage dans des conditions pareilles, observa un auditeur. Ce n'était certes pas une partie de plaisir.

– *Well !* Nous avions fait environ les deux tiers de notre chemin, lorsqu'un soir, occupés à dresser nos tentes pour la nuit, nous entendîmes des coups de feu. Comme je levais les yeux, j'eus à peine le temps de voir nos tropeiros se précipiter sur leurs mulets et s'enfuir à toute vitesse. Je sautai sur mon fusil, tandis que les balles volaient déjà autour de moi. Mes cinq compagnons valides, qui travaillaient à la lueur des torches, étaient déjà victimes de cette agression subite, et les bandits, qui venaient de repérer les trois malades, les prenaient à leur tour pour cible. Sans le hasard qui m'avait fait travailler un peu à l'écart des autres je ne serais pas là à vous raconter cette lamentable histoire. Que me restait-il à faire ? Et, à ma place, les amis, qu'auriez-vous fait ?

– *Damn !* grommela un mineur. Je me serais jeté sur les bandits pour en tuer le plus possible et vendre ma peau au plus cher.

– Moi, dit un autre, j'aurais cherché à les exterminer en les canardant à distance.

– Vraiment ? riposta le héros de l'aventure. C'est facile à dire quand on est là, attablé devant son verre plein, dans une auberge, mais je vous garantis qu'à ma place vous n'auriez pas plus fait le malin que moi. Me jeter sur les bandits aurait été pure folie. Essayer de les abattre à coups de fusil eût été courir au-devant d'une mort certaine, sans grands résultats non plus.

– Eh bien ! qu'avez-vous fait ?

– Écoutez la suite. J'avais mon argent en bons billets de banque dans ma poche, et je savais que mon mulet n'était pas loin, attaché au poteau d'une tente. Je décidai de rejoindre ma monture et de m'enfuir. À ce moment même retentit un coup de sifflet, suivi d'une bruyante galopade. Devinez d'où cela provenait ? Ne cherchez pas plus longtemps, vous ne devineriez jamais.

Et le vieux mineur poursuivit son récit dans un silence absolu :

– C'étaient nos *tropeiros* qui, de connivence avec les bandits, revenaient chercher leur part du butin. Je n'avais donc plus affaire alors à huit, mais à quatorze adversaires. Heureusement, à la faveur de l'obscurité déjà assez grande et du bruit tapageur de leur retour sur le champ de bataille, je réussis à détacher mon mulet et à détaler sans attirer immédiatement leur attention. Chance inespérée, ma monture se trouvait extraordinairement docile. Si souvent, comme vous savez, ces bêtes s'arrêtent, butées, dans les circonstances les plus inopportunes, et ni les cris ni les coups ne peuvent alors les faire avancer. Mon brave mulet se mit à galoper comme un cheval de course. Les bandits, qui avaient fini par remarquer ma fuite et par se mettre à ma poursuite, ne purent me rejoindre. La nuit noire aidant, ils perdirent bientôt complètement ma piste.

– Vous étiez sauvé ! s'exclama joyeusement Marshall, qui avait suivi avec une ardente curiosité le récit du chercheur d'or.

– Oui, monsieur, lui répondit celui-ci, en lançant, cette fois, un regard, sympathique. Je suis arrivé sain et sauf à San-Francisco et ne suis pas trop mécontent, voyez-vous, camarades, de pouvoir déguster ici un verre de *porter*[18] en votre compagnie.

– Sauriez-vous reconnaître vos agresseurs ? demanda l'un des auditeurs.

– Ma foi non, ils étaient tous masqués. Toutefois l'un d'eux, le chef, je crois, a ôté son masque pour donner un coup de sifflet. J'ai pu assez bien distinguer ses traits. C'était un mulâtre portant une balafre sur sa joue droite, probablement la trace d'un coup de couteau.

– Et les *tropeiros* ?

– Ceux-là, je les reconnaîtrais, mais j'espère bien ne plus devoir retourner dans cet enfer, où Satan entraîne les pauvres bougres en leur faisant miroiter la poussière d'or. Toutefois, si la chose vous intéresse, je peux vous donner le nom du *mulero*, le chef de l'équipe des *tropeiros* : il s'appelle Sanchez. Si vous voulez mon conseil, tâchez de l'éviter. Remarquez bien qu'aujourd'hui il s'appelle Sanchez, mais que demain il peut s'appeler tout à fait autrement. Ces types-là ne sont pas à un nom près.

– Ainsi, d'après vous, il s'agirait d'une bande organisée.

– Bien sûr ! Tropeiros, muleros, bandits des grands chemins, trafiquants louches s'entendent tous fort bien et constituent de véritables bandes de malfaiteurs, qui rappellent les fameux *hounds* de San-Francisco de triste mémoire. Pour s'en débarrasser, les diggers et les mineurs devraient fonder des comités de vigilance, chargés de faire la chasse à ces criminels,

---

18 Bière brune d'origine anglaise, à base de malt.

comme on a fait jadis pour les *hounds* dans cette ville. Il n'y a pas d'autre moyen.

– Excusez-moi, dit Bernard, voyant que le chercheur d'or avait achevé son récit. Vous avez parlé, tout à l'heure, d'un marchand du nom de Marshall. Je suis son frère. Dites-moi, je vous prie, tout ce que vous savez de lui.

– Vraiment, vous êtes son frère ! dit le chercheur d'or, vivement intéressé. Vous lui ressemblez, effectivement. Que voulez-vous savoir au juste ? Je suis à votre entière disposition.

– D'abord quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

– Voyons, il y a de cela quatre semaines... Oui, c'est bien cela.

– Croyez-vous que j'aie encore quelque chance de le trouver à Yellow Watergrounds ?

– Je ne saurais vous l'affirmer. C'est que, chez nous, dans les mines, on est aujourd'hui ici et demain ailleurs. Il arrive qu'on parte en voyage sans y avoir songé la veille.

– C'est tout de même étrange qu'il ne réponde pas à mes lettres.

– Êtes-vous sûr qu'il les ait reçues, vos lettres ? fit le vieux chercheur d'or. Il est fort possible que même s'il est resté à Yellow Watergrounds, il n'ait jamais eu l'occasion de lire une seule des lignes que vous lui destiniez ! Cela ne serait pas la première fois qu'une lettre envoyée dans la région des mines d'or ne fût jamais parvenue à son destinataire. Il y aurait des *hounds* derrière cet escamotage de vos lettres que cela ne m'étonnerait pas du tout. Vous descendez dans une auberge et vous découvrez subitement que l'aubergiste appartient aux *hounds*. Vous allez faire vos emplettes dans un *store* et vous constatez assez vite que le propriétaire est un *hound*. Vous faites une partie de cartes avec trois consommateurs d'un cabaret, et il apparaît le

plus souvent que l'un d'eux et parfois tous les trois sont membres de l'association secrète des *hounds*. J'irai plus loin : vous avez entrepris, en compagnie d'un homme qui a su vous inspirer confiance, l'exploitation d'un filon aurifère, et, un beau jour ; vous apprenez à vos dépens – quand cela ne vous coûte pas la vie – que votre associé est un *hound* qui s'approprie sans façon le fruit de votre travail. Ou, s'il ne se sent pas de taille à se mesurer avec vous, il vous vend alors à des *bravos* chargés de vous détrousser et qui lui versent pour ce renseignement une part du butin. Partout, dans les mines, vous avez les plus grandes chances de tomber sur des *hounds*. Voilà pourquoi je suppose que la poste non plus n'est pas indemne de ces brigands. Mais, si j'ai bien compris, vous voulez rejoindre votre frère ?

– Parfaitement.

– Dans ce cas, je vous donnerai un bon conseil. À vous de le suivre si vous le voulez, cela vous regarde. Pour aller à Yellow Watergrounds, vous avez le choix entre deux routes principales : la première se dirige vers le sud et passe par un contrefort montagneux, que l'on appelle la Nouvelle-Almade, connue pour ses gisements de mercure et de cinabre ; la seconde se dirige vers le nord et, après avoir bifurqué vers l'ouest, débouche dans la fameuse région aurifère du Sacramento. Yellow Watergrounds se trouve, comme vous le savez, dans la vallée d'un affluent du Sacramento.

– J'ai entendu beaucoup parler de la région, mais je ne la connais pas, répondit Marshall.

– *Well !* Je disais donc que cette première route suit, vers le sud, d'abord la baie de San-Francisco, puis s'en écarte, traverse le Rio-San-Joachim, pour monter ensuite vers la vallée du Sacramento. Là, il n'y a plus qu'à monter tout droit. Il est facile, d'ailleurs, de rencontrer, chemin faisant, des gens qui vous indiqueront la route. Si vous n'avez pas beaucoup de bagages, en

cinq jours vous êtes rendu. Et, cependant, je vous déconseille vivement de prendre ce chemin.

– Pourquoi ?

– D'abord parce que, si c'est le moins pénible, ça n'est pas le plus court. Ensuite parce que cette région fourmille de *hounds*. Enfin parce qu'au cours de ce voyage vous vous ferez délester d'un nombre impressionnant de dollars.

– Délester ? Comment cela ?

– Mais, tout naturellement, dans les cabarets où vous descendrez et qui pratiquent cyniquement ce qu'on appelle le « coup de fusil »… À chaque nuit passée dans l'un de ces établissements, on va vous remettre une note dont le détail vous fera dresser les cheveux sur la tête. C'est ainsi qu'on vous compte pour la chambre un dollar, alors que vous avez passé la nuit dans la cour, un dollar pour le lit qui, en l'occurrence, est une simple botte de paille ; un dollar pour l'éclairage, fourni uniquement par la lune ; un dollar pour le service, alors que vous n'avez pas vu la trace de domestique ; un dollar pour la cuvette, alors que vous avez dû vous laver dans le Sacramento ; un dollar pour la serviette aussi invisible que le pot à eau. Le seul article que vous avez à payer pour l'avoir réellement reçu, c'est précisément la note sur laquelle sont énumérées toutes choses fantaisistes dont vous n'avez pas eu le moindre usage, note pour la présentation de laquelle vous avez à acquitter encore un dollar de plus.

– Tout à fait charmant ! s'esclaffa Marshall au milieu des jurons et des éclats de rire des consommateurs de l'estaminet.

– Aussi vous engagerai-je plutôt à passer par San-Joan pour bifurquer ensuite à l'est, ce qui vous amènera jusqu'au bord du Sacramento, non loin du but de votre voyage. Mais si jamais vous rencontrez dans cette région un mulâtre portant une balafre sur la joue droite, tirez sur lui sans scrupule et sans

attendre, car le gredin ne vous manquerait pas, lui. Et, de toutes façons, vous aurez débarrassé cette terre d'un fameux coquin.

Nous remerciâmes chaleureusement le chercheur d'or de ses précieux conseils. Quelques minutes plus tard, la bonne venait nous annoncer que le dîner était servi. Nous fûmes conduits dans une petite salle, où doña Elvira, ayant fait magnifique toilette, nous attendait déjà. La maîtresse de maison avait l'air d'une reine donnant audience à ses sujets. Elle n'aurait pu mettre plus de cérémonie, je pense, à recevoir à sa table un authentique maharadjah. Par contre, le patron de céans était invisible.

Pendant le repas, qui fut excellent, doña Elvira ne cessa de nous questionner sur nos aventures, et nous nous fîmes un plaisir de lui raconter par le menu les dramatiques péripéties de notre voyage jusqu'à San-Francisco, ce qui parut l'intéresser grandement. Tout à fait charmante, elle trouva le moyen de glisser un compliment à chacun de nous et, en se levant de table, elle exprima le désir de nous garder longtemps sous son toit.

– Nous vous remercions de votre bonté, doña Elvira de Gonzalez, lui répondis-je. Nous ne manquerons pas de profiter de votre aimable invitation, mais il nous faut faire un petit voyage avant de pouvoir nous abandonner aux délices d'un repos qui sera alors bien gagné.

– Un voyage ? Et pourquoi donc ?

– Nous nous rendons à Yellow Watergrounds, d'où nous comptons vous ramener Alain Marshall.

– Très bien, señores. Je vais donner des ordres à Augusta pour qu'elle mette à votre disposition tout ce dont vous pourriez avoir besoin pendant votre voyage. J'espère vous revoir encore avant votre départ. Adios, señores.

Elle quitta la salle de sa démarche souple et distinguée.

Un rapide coup d'œil à nos montures, et nous rentrions nous étendre, non sans une vive joie, sur les lits confortables de *l'Hôtel Vallaloïd*.

Le lendemain matin, nous étions levés dès l'aube et, vu l'heure matinale, nous chargeâmes de nos adieux à doña Elvira sa servante qui avait rempli nos sacoches de toutes sortes de victuailles appétissantes, et nous nous mîmes en route en longeant la baie de San-Francisco, en nous efforçant de suivre les indications du sympathique chercheur d'or.

Mais arriverions-nous à temps à Yellow Watergrounds ? Cette crainte, ainsi que l'hospitalité réconfortante de doña Elvira allaient, nous le sentions bien, nous donner des ailes...

CHAPITRE IV

PARMI LES CHERCHEURS D'OR

Le soir du troisième jour, nous atteignîmes les gorges de San-Joan. Comme le digger nous l'avait conseillé, nous tournâmes à l'est et, après une courte halte à la nuit tombée et quelques heures de sommeil, nous nous hâtions de nous remettre en route.

C'est le lendemain, vers midi, que nous pénétrâmes dans la vallée du Sacramento, où tout portait la marque de cette activité fiévreuse, de cette folie qui s'était emparée, peu auparavant, de tant d'hommes, sous toutes les latitudes, les arrachant à leurs foyers, ateliers, chantiers ou champs pour les faire se ruer là, à la recherche du *deadly dust*, cette poussière de la mort, qui éblouit les yeux et aveugle les cœurs.

Trop de livres ont relaté l'existence aventureuse et souvent tragique des chercheurs d'or de Californie pour que je tente ici, à mon tour, de retracer ce qu'était la vie de ces « damnés de l'or ». Il faut cependant reconnaître que même le voyageur le mieux équilibré n'est pas complètement à l'abri de la fièvre de l'or lorsqu'il arrive dans cette région, où la poussière jaune apparaît instantanément comme la seule et unique raison de vivre. En amasser assez pour faire fortune en quelques semaines ou en quelques mois, telle était visiblement la pensée obsédante de tous dans la fameuse vallée du Sacramento. Et pourtant quels déboires, quelles désillusions ne rencontraient-ils pas, ces malheureux, et combien ils étaient nombreux ceux qui devaient payer de leur santé, quand ce n'était pas de leur vie, leurs rêves hallucinants d'enrichissement rapide ? Sur cent chercheurs, c'est à peine si un ou deux parvenaient véritablement à se cons-

tituer une petite fortune, alors que la plus grande partie d'entre eux devait quitter la région maudite, l'âme aigrie et le corps durement éprouvé par les privations et les maladies.

Le soir tombait lorsque nous arrivâmes en vue de Yellow Watergrounds. C'était une vallée assez étroite traversée par un cours d'eau, dont les eaux tumultueuses se précipitaient vers le Sacramento. De nombreuses huttes et cabanes se dressaient des deux côtés de la rivière. On voyait encore, un peu partout, des traces de travaux, mais la vague montante de la fièvre d'or était depuis longtemps étale, et plus d'un signe révélait qu'elle était déjà en plein recul.

Barrant la vallée, nous apparut soudain une large baraque, pas très élevée, dont l'enseigne portait, tracés à la craie, les mots suivants : *Store and Boarding House of Yellow Watergrounds*. C'était la boutique-cabaret du village. Dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements du patron, nous mîmes pied à terre et, après avoir confié la garde de nos montures à Bob, nous y pénétrâmes.

Dans la buvette, aux tables et aux sièges de bois non raboté, tout était rudimentaire à l'extrême. Les quelques consommateurs à l'aspect peu engageant, sinon franchement suspect, nous dévisageaient avec un air mi-goguenard mi-inquiet.

– Tiens ! Tiens ! Encore des diggers qui arrivent ! Ils auront peut-être plus de chance que nous, dit l'un d'eux en ricanant.

– Approche un peu, Peau-Rouge, dit un autre en se tournant vers Winnetou, que je te paie un verre.

Winnetou, qui ne buvait jamais d'alcool, feignit de n'avoir pas entendu l'invitation et s'assit tranquillement à la table où je venais de m'installer.

Cependant l'individu qui l'avait interpellé se leva et, son verre d'eau-de-vie à la main, se dirigea vers nous, la mine menaçante.

– Alors il faut que je t'apprenne maintenant, espèce de sauvage, que refuser un verre à un digger est une insulte ? Videras-tu, oui ou non, ce verre ?

– Le guerrier rouge ne veut pas faire outrage à l'homme blanc, mais il ne boit jamais d'eau de feu.

– C'est trop fort, tu vas me payer ça !

Et le chercheur d'or, en même temps qu'il lançait le contenu de son verre au visage du chef apache, tira son couteau et bondit sur Winnetou pour lui transpercer le cœur. Avec une souplesse féline, l'Apache esquiva le coup, mais, tirant à son tour son couteau, il frappa son adversaire. Celui-ci s'écroula avec un faible cri, touché à mort. Toute cette scène n'avait pris que quelques secondes.

Là-dessus, les compagnons de la victime s'étaient dressés de leurs sièges avec des hurlements de possédés et en brandissant leurs couteaux. Mais, à notre tour, nous avions saisi nos armes et Bob lui-même, attiré par les vociférations, mettait son fusil en joue.

– Halte-là ! s'écria l'aubergiste. Reprenez vos places, les gars. Cette querelle ne nous regarde pas, elle a été réglée entre Jim et l'Indien. L'incident est clos. Nell, enlève le corps !

Pareil sang-froid confinait au cynisme, et cependant ces quelques paroles suffirent pour mettre fin à l'effervescence. Les consommateurs, visiblement impressionnés à la fois par le ton ferme de l'aubergiste et par la menace de nos fusils, se rassirent. Quittant le comptoir, le garçon prit le corps inerte sur son épaule et sortit de la salle. Par la porte restée ouverte derrière lui nous pûmes le voir comme il déposait le mort dans une fosse abandonnée et le recouvrait de quelques pelletées de terre.

Après tant d'autres, l'infortuné Jim était venu là à la recherche de la « poussière de la mort ». C'était peut-être, jadis, un homme raisonnable et doux, mais quelques mois passés dans cette région maudite avaient suffi pour en faire une brute. Et combien de malheureux trop faibles pour résister à l'influence dégradante de ce milieu connurent la même déchéance et le même sort !

Nous prîmes place un peu à l'écart.

– Qu'est-ce qu'on vous sert, Messieurs ? demanda l'aubergiste.

– De la bière, répondit Bernard.

– *Porter* ou *ale* ?

– Quelle est la meilleure ?

– Je vous conseille l'*ale*, Messieurs. C'est du *Burton ale* authentique : il vient de Burton, dans le Stratfordshire.

Il eût été curieux de savoir quel chemin avait suivi cette bière anglaise, célèbre à juste titre, avant d'échouer dans la vallée du Sacramento. Chacun de nous en reçut une bouteille, mais pas de verre. Sans perdre de temps, Bob eut vite débouché la sienne et, enfonçant le goulot dans sa bouche si profondément qu'on eût dit qu'il voulait atteindre son gosier, il but ou plutôt engloutit d'un trait son contenu. Il fit aussitôt une grimace épouvantable.

– *Ale* pas bon ! s'écria-t-il après avoir extirpé la bouteille de sa bouche grande ouverte. Bob avoir ventre plein esprit de sel.

Pendant que je m'efforçais de rassurer ce grand enfant noir, victime, une fois de plus, de sa gloutonnerie, l'aubergiste s'adressait à Bernard.

– Voulez-vous régler votre addition, Messieurs ?

Comme Marshall fouillait dans sa poche, Sam intervint.

– Laissez ça, Mister Bernard, dit-il. Le patron est bien pressé d'encaisser le prix de la bière. Nous n'avons pas pu encore la goûter. S'il n'a pas confiance en nous, c'est son affaire. D'ailleurs, c'est mon tour de payer. Qu'est-ce que je vous dois ?

– Cinq bouteilles à trois dollars, cela fait quinze dollars.

Pour cette somme, nous aurions pu, à San-Francisco, nous en offrir non pas cinq, mais cinq douzaines. Cependant Sam, sans se laisser démonter le moins du monde par l'énormité du prix, acquiesça :

– C'est raisonnable, patron, mais bouteille comprise, n'est-ce pas ?

– Naturellement.

– Bah ! nous pouvons vous laisser encore les bouteilles, car des gens comme nous, qui connaissent des filons où l'on ramasse l'or à pleines poignées, ne s'embarrassent pas de telles bagatelles. Approchez vos balances.

– Vous voulez payer en or ?

– Et pourquoi pas ?

Sam ouvrit sa cartouchière et en sortit quelques pépites, dont l'une avait la grosseur d'un œuf de pigeon.

– Sapristi ! où avez-vous déniché ce beau caillou ?

– Dans mon filon, parbleu, répondit Sam, imperturbable.

– Mais où est-il, votre filon ?

– Quelque part en Amérique. Excusez, j'ai mauvaise mémoire, et je ne le retrouve que lorsque j'ai absolument besoin de renouveler ma provision.

L'aubergiste feignit de se contenter de cette dérobade, mais, pendant qu'il pesait la pépite d'or et rendait l'argent à Sam, ses yeux ne cessaient de briller de convoitise. La somme qu'il offrit en échange de l'or était vraiment dérisoire, et j'aurais gagé que ses balances étaient truquées.

Cependant Sam empocha l'argent sans sourciller, avec un air de grand seigneur qui n'en est pas à quelques dollars près. Ainsi, Sans-Ears portait dans sa cartouchière, sans que nous nous en doutions, une véritable petite fortune. Cette scène évoqua dans mon esprit ma première rencontre avec lui. Au cours de notre conversation, il avait fait allusion, en passant, aux nombreux filons qu'il connaissait dans les montagnes et qui suffiraient, avait-il ajouté, à l'enrichir, lui et ses amis, s'il voulait seulement en ramasser les pépites. Mais Sam ne se souciait nullement de faire fortune.

Le garçon apporta enfin les verres et nous goutâmes à la bière. À la vérité, je dois dire que si nous étions venus directement de la savane sans avoir dégusté les vins et liqueurs de l'excellente cave de doña Elvira, cette *ale* nous aurait paru très buvable. Mais cette incursion dans les boissons de haut goût à San Francisco, pour brève qu'elle eût été, avait rendu notre palais difficile. Sans être experts en la matière, nous n'eûmes pas de peine à constater que cette prétendue bière de Burton était tout simplement faite sur place, avec des herbes de la région. La tromperie sur marchandise était manifeste, et, par surcroît, le prix de trois dollars la bouteille était un vol éhonté et le bénéfice prodigieux. Sans être chercheur d'or, notre aubergiste avait trouvé, dans sa vente, le meilleur filon de Yellow Watergrounds.

En attendant, sa curiosité avait été trop piquée à vif par les vagues explications de Sam sur le miraculeux filon d'or. Voulant en apprendre plus long, il vint s'asseoir à une table voisine de la nôtre pour chercher à faire parler Sam.

– À propos, sir, ce filon dont vous parlez, est-il loin d'ici ?

– De quel filon parlez-vous ? J'en connais quatre ou cinq.

– Quatre ou cinq ? Oh ! par exemple. Mais que venez-vous chercher alors dans cette damnée vallée dont tous les gisements sont à peu près taris ? Et quelle imprudence de planter là vos filons ! D'autres peuvent les découvrir à leur tour et rafler jusqu'au dernier *nugget*.

– N'ayez crainte, cher monsieur, j'ai pris mes précautions.

– Vous ne vendriez pas un de vos filons ?

– Je ne connais personne avec des moyens suffisants pour l'acheter. Il faudrait compter le prix d'une cinquantaine de quintaux d'or.

– Sacrebleu ! mais alors pourquoi ne fonderiez-vous pas une société pour l'exploitation de vos filons. Quatre ou cinq personnes, en réunissant leurs fonds, pourraient bien réunir le capital nécessaire. Je me fais fort de trouver l'argent si vous me fournissez la garantie que le jeu en vaut la chandelle.

– Ce serait intéressant, dit Sam sans se départir de son flegme.

– Je connais justement plusieurs hommes susceptibles de s'intéresser à une société de ce genre. Par exemple un certain Alain Marshall, venu ici il y a quelque temps avec quelques milliers de dollars et qui est parti, il y a deux ou trois jours seulement, la bourse bien garnie. En voilà un qui s'y entend aux affaires.

– Vous le connaissez bien ?

– Très bien. D'ailleurs un employé congédié par lui est encore à Yellow Watergrounds. Il m'a expliqué comment pratiquait son ancien patron. Il revendait la poussière et les petites pépites à un grand établissement de Sacramento. Quant aux gros cailloux, il les enfouissait sous terre, dans sa tente. L'autre jour, il est parti à l'improviste, sans avoir prévenu personne.

– Et vous n'avez pas idée du lieu où il s'est rendu ?

– Pas du tout. J'ai dû répondre de la même façon aux trois types qui le cherchaient avant-hier.

– Trois types, dites-vous ?

– Oui, deux blancs et un mulâtre. Ils m'ont paru très déçus d'apprendre que Marshall n'était plus ici. Ils se sont fait montrer l'emplacement de sa tente, ont fureté tout autour et ont même longtemps examiné un morceau de papier qu'ils y ont trouvé. Mais, au fait, cela semble beaucoup vous intéresser ? Connaîtriez-vous Marshall ou ses visiteurs ?

– Un peu, dit Sam, toujours du même ton nonchalant. Ces gens si curieux vous ont-ils dit où ils allaient en quittant Yellow Watergrounds ?

– Ils m'ont demandé le chemin de la vallée du Short Rivulet. Je le leur ai indiqué, et ils sont partis le soir même.

– Je doute fort qu'ils trouvent cette vallée, même avec vos explications.

– Vous connaissez l'endroit ?

– Parfaitement. À propos, où se trouve l'emplacement de la tente de Marshall ?

– On le voit d'ici, par la porte. Tenez, là, à droite, près de ce talus couvert d'arbustes. La trace du foyer est encore très visible.

– Et son ancien employé, comment s'appelle-t-il ?

– Fred Buller. Il travaille au deuxième *plazer* à gauche, en descendant la rivière.

Je fis signe à Bernard et, laissant Sam continuer son entretien avec l'aubergiste, nous partîmes tous deux vers l'endroit indiqué.

Deux hommes y travaillaient, à l'écart des autres.

– Bonjour, Messieurs. Nous voudrions parler à M. Buller. Est-il ici ?

– *Yes*, sir, répondit l'un d'eux. C'est moi.

– Pourriez-vous nous consacrer quelques minutes ? Nous avons à vous parler.

– Peut-être, répondit Buller d'un air bourru. Mais ici le temps est précieux. Chaque minute sans travail signifie une perte d'argent.

– Très juste. Combien demandez-vous pour dix minutes d'entretien ?

– Trois dollars.

– Les voici, dit Marshall en lui tendant la somme demandée.

– *Thank you* ! sir, je vois que j'ai affaire à des gentlemen.

– Vous en serez encore mieux convaincu, déclarai-je pour le mettre en appétit, lorsque vous aurez répondu à nos questions.

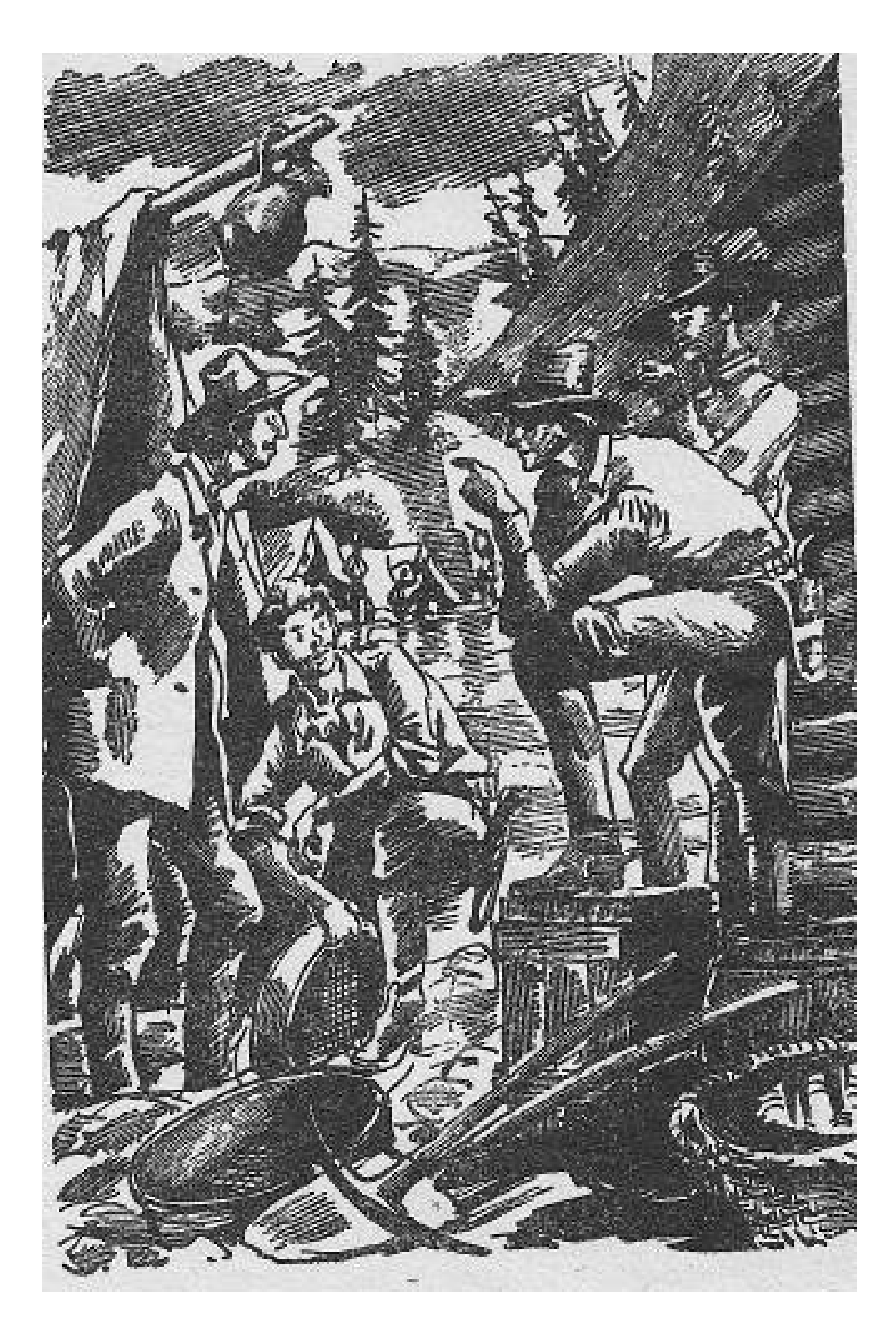
– *Well*, sir, je vous écoute.

L'homme me semblait être un filou fieffé. Comment gagner sa confiance sinon en lui laissant croire que nous étions de son milieu ?

– Ce que j'ai à vous dire est un peu confidentiel, fis-je d'un air entendu.

Butler nous examinait non sans méfiance.

– Dites donc, vous me semblez bougrement armés.



– Nous avons en effet des armes redoutables pour nos ennemis et des pièces sonnantes et trébuchantes pour nos amis.

– C’est bon, je vous suis.

Buller sortit de l’eau, où il plongeait jusqu’aux genoux, comme l’exigeait son travail, et nous fîmes quelques pas ensemble pour nous mettre à l’écart.

– Est-il vrai que trois hommes sont venus vous voir hier ?

– C’est exact.

– Deux blancs et un mulâtre ?

– C’est ça. Pourquoi ?

– Les deux blancs étaient le père et le fils ?

– Oui. Quant au mulâtre, c’est un de mes amis et des nôtres, comme je pense.

Un souvenir me traversa l’esprit en éclair. J’ajoutai :

– Porte-t-il une balafre sur la joue droite ? Si oui, je le connais.

– Ah ! bien, vous connaissez le capit..., je veux dire Mr. Shelley.

– Nous avons fait autrefois des affaires ensemble, et nous voudrions savoir où il est.

– Je regrette, Messieurs, je l’ignore moi-même.

Je le fixai pendant qu’il parlait : il semblait sincère. Je poursuivis :

– Qu’est-ce qu’il vous voulait au juste ?

– Je crains, sir, que les dix minutes soient déjà écoulées.

– Pas encore. D'ailleurs, pour rafraîchir votre mémoire, je vous dirai qu'il venait vous demander des renseignements sur votre ancien patron, Alain Marshall. Cessez d'être réticent et, à la fin de notre entretien, vous toucherez encore cinq dollars.

Déjà Marshall avait sorti un billet de sa poche et le lui tendit.

– Merci, Messieurs. Vous êtes bien plus réguliers que les Morgan et Shelley et vous en aurez pour votre argent. D'ailleurs, si vous avez travaillé avec Shelley, vous devez savoir que ce n'est pas un type commode et qu'il est ladre par-dessus le marché.

– Et comment ! dis-je en riant.

– En tout cas, poursuivit Buller je ne sais pas où sont allés les trois types ; tout ce que j'ai remarqué, c'est qu'ils ont cherché longuement sur l'emplacement de la tente de Marshall et qu'ils y ont ramassé un papier. Or, si Shelley s'était montré plus chic à mon égard, je lui en aurais montré d'autres, et bien plus intéressants que tout ce qu'il a pu trouver.

– De quels papiers s'agit-il ? demandai-je.

– De lettres, répondit Buller.

– Écrites par qui et à qui ?

L'homme eut un sourire rusé.

– Je vous le dirai quand je verrai que la chose vous intéresse vraiment.

– Allons, ne faites pas d'histoires. C'est combien ?

– Cent dollars.

– Voyez-vous ça ! Vous interceptez les lettres de votre patron pour les vendre au capitaine. Comme celui-ci vous offre trop peu, vous les gardez, en vous disant que ce qui avait de la valeur pour Shelley peut en avoir aussi par ailleurs. Je vous

l'assure, tout cela pourrait bien finir par mal tourner pour vous. Je vous en offre cinquante dollars, c'est à prendre ou à laisser.

J'avais lancé mon accusation à tout hasard, mais la réaction du lascar me prouva que j'avais touché juste.

– Je vois maintenant que vous avez été à l'école du capitaine, dit Buller. Puisqu'il en est ainsi, je ne marchanderai pas. Ça va pour cinquante dollars. Venez chez moi.

Le « chez moi » de Buller était une misérable hutte de terre recouverte, en guise de toit, d'une couverture de lit. L'homme sortit d'un tas hétéroclite un paquet enveloppé dans un vieux chiffon. Il en tira deux feuilles de papier et me les mit sous les yeux. Comme je voulais les prendre, il retira la main.

– Vous êtes trop pressé, sir. C'est donnant donnant.

– Sans doute, mais auparavant il faut que je voie à qui elles sont adressées.

– D'accord, dit Buller. Je garde les lettres à la main. Regardez, s'il vous plaît.

J'y jetai un coup d'œil : c'étaient bien des lettres d'Alain, et elles étaient adressées à son père, dont il ne pouvait encore soupçonner la mort.

– Ça va, dis-je. Donnez-lui l'argent, Bernard.

Mon ami compta aussitôt à Buller les cinquante dollars, mais non sans dissimuler une colère bien légitime, et je pris possession des précieux documents.

Cependant, comme le sacripant glissait dans le paquet la somme rondelette si prestement gagnée, nous eûmes le temps d'apercevoir, parmi les autres objets, une montre au boîtier d'or massif. Bernard tressaillit et, d'un geste rapide, il s'en saisit avant que Buller ait pu l'en empêcher.

– Rendez-moi ma montre, cria Buller, soudain furieux.

– Je voulais voir quelle heure il est, dit Bernard.

– Elle ne marche pas, fit Buller de plus en plus furieux. Monsieur, la plaisanterie a assez duré.

– Minute ! m'écriai-je. Si cette montre ne peut pas nous renseigner sur l'heure qu'il est, elle nous révélera peut-être l'identité de son propriétaire.

– C'est la montre d'Alain ! s'écria Bernard.

– Vous entendez, ajoutai-je en élevant la voix, ce gentleman est le frère du propriétaire de cette montre. Serait-il trop indiscret de vous demander comment elle se trouve entre vos mains ?

– M. Marshall m'en a fait cadeau, répondit Buller non sans embarras.

– Vous mentez, s'écria Bernard. Cette montre est un souvenir de famille, et mon frère n'aurait jamais eu l'idée de l'offrir à un employé.

– Très bien, Bernard. Mais, s'il en est ainsi, il ne faut pas nous en tenir là dans nos recherches. Regardez un peu si vous ne trouvez rien d'autre qui puisse nous intéresser, pendant que je m'occuperai de notre homme.

Et je saisis si solidement Buller par les bras que, renonçant à toute tentative de résistance, il se contenta de rouler des regards haineux qui allaient sans cesse de Bernard à moi et inversement. Et, d'une voix furieuse, il s'écria :

– Qui êtes-vous et de quel droit fouillez-vous ma hutte ? Je vais appeler au secours et vous serez lynchés.

– Vous plaisantez, jeune homme, lui dis-je. Assez de menaces ! Tenez-vous bien sage. Si vous criez, je vais serrer un peu plus fort, cela vous ôtera toute envie de recommencer.

Et, à l'étreinte de mon bras gauche sur ses bras allongés contre son corps, j'ajoutai celle de ma main droite qui enserrait le cou, ce qui le réduisait complètement à l'impuissance.

– Je n'ai rien trouvé d'intéressant, dit Bernard qui venait de terminer la perquisition.

– Eh bien ! dit Buller, lâchez-moi maintenant et rendez-moi ma montre.

– Doucement, doucement, fis-je, consultons d'abord mon camarade. Qu'en pensez-vous, Bernard ?

– Je pense qu'il a volé la montre à mon frère et qu'il doit me la rendre.

– C'est également mon avis. À vrai dire, il mériterait même d'être puni, mais nous saurons nous montrer généreux. Nous nous contenterons simplement de lui reprendre les cinquante, les cinq et les trois dollars. Tenez, faites-le pendant que je le tiens.

Buller eut beau se débattre comme un beau diable, il ne put empêcher Bernard de reprendre son argent. Et ce n'est qu'une fois la restitution accomplie que je desserrai mon étreinte et lui rendis la liberté.

Sans un mot, Buller se précipita hors de la hutte et courut comme un possédé dans la direction de l'auberge.

Nous le suivîmes sans trop nous presser. Mais, arrivés à quelque distance de l'auberge, nous entendîmes un vacarme épouvantable. Pressentant une bagarre nous fûmes, en quelques enjambées rapides, dans la cour. Nos chevaux étaient toujours attachés à proximité de l'entrée, mais Bob, qui devait les garder, avait disparu.

La salle de l'auberge, dont la porte était béante, ressemblait à un véritable champ de bataille. Chaises et tables gisaient pêle-mêle. Dans un coin, Winnetou serrait d'une main la gorge de Bullet et, de l'autre, brandissait la crosse de son fusil, qu'il tenait par le canon.

Dans un autre coin, se trouvait Bob, son couteau à la main – qu'avait-il fait de son fusil ? – se débattant désespérément contre plusieurs agresseurs. Au milieu de la pièce se tenait Sam, qui, le fusil et le revolver braqués sur quatre ou cinq gaillards, dont l'aubergiste, les tenait ainsi en respect.

J'eus vite reconstitué la scène, telle qu'elle venait de se dérouler. Buller avait ameuté ses compagnons contre nous, et le patron, qui avait perdu tout espoir de conclure une bonne affaire avec Sam, s'était joint aux agresseurs. Les diggers s'étaient lancés dans la bagarre avec d'autant plus de résolution qu'ils avaient pensé que le moment était venu de venger leur camarade mort et de faire main-basse sur la cartouchière aux pépites de Sam.

Mais, dans cette situation si critique pour nos amis, il fallait intervenir de la façon la plus judicieuse.

Comme Sam et Winnetou n'étaient pas en danger immédiat, nous nous précipitâmes d'abord au secours de Bob.

– Ne tirez qu'à toute extrémité, criai-je à Bernard, frappez à coups de crosse.

Puis je me jetai dans la mêlée. Ce fut aussitôt une terrible pluie de coups de part et d'autre, mais, bientôt, la plupart des agresseurs de Bob étaient acculés dans un coin de la salle, et le nègre avait même réussi à récupérer son fusil. Comme un tigre, il fonça alors sur les deux ou trois chenapans qui continuaient à lui tenir tête. Par bonheur, les diggers n'étaient pas munis d'armes à feu.

Je me tournai alors vers Sam.

– Lâchez votre fusil, Charlie, me cria-t-il. En avant les tomahawks ! Frappez avec le dos de l’arme.

Dès lors, ce ne fut plus une bataille, mais un jeu. À peine avions-nous asséné quelques coups secs avec le dos de nos tomahawks, sur le crâne des diggers, que toute la bande prenait la fuite, abandonnant en hurlant la salle, qui se vida comme par enchantement. Nous restâmes seuls avec l’aubergiste et Buller, que Winnetou tenait toujours prisonnier.

– Tu sais, Charlie, cet individu prétend que tu lui as volé sa montre et son portefeuille ? m’interpela alors Sam.

– Quel toupet ! C’est lui, au contraire, qui a volé les lettres du frère de Bernard, et sa montre par-dessus le marché.

– Et, malgré cela, tu l’as encore laissé courir, me reprocha Sam. Mais, enfin, je ne veux pas me mêler de ces histoires-là. Par contre, il y a une chose que je ne suis pas près de pardonner à ce gredin : c’est d’avoir excité les diggers contre nous. Si vous n’étiez pas venus à temps, cette bande de vauriens m’aurait coupé pour la seconde fois les oreilles. Il va me payer ça.

– Voyons, Sam, tu ne vas tout de même pas le faire passer de vie à trépas, dis-je en regardant Buller, qui tremblait comme une feuille.

– Ce serait lui faire trop d’honneur, répondit Sans-Ears. Mais j’ai reçu dans la bagarre un coup un peu fort sur le nez ; et je goûte fort mal les plaisanteries de ce genre. Quand on n’a plus d’oreilles, on tient doublement à son appendice nasal. Ne le lâche pas, Winnetou !

Et, pendant que l’Apache serrait toujours vigoureusement le misérable, Sam tira son couteau et fit un pas vers eux. Un geste rapide de Sam, un hurlement de Buller : Sam lui avait tranché le bout du nez.

– Voilà, dit-il, satisfait. Œil pour œil, nez pour nez. Maintenant qu'il n'a plus de nez, il ne pourra plus le fourrer dans les affaires qui ne le regardent pas... Essayer de faire lyncher d'honnêtes chasseurs de l'Ouest, a-t-on jamais vu chose pareille ! Mais que devient notre cher aubergiste dans tout cela ? Approchez un peu, patron, j'ai comme une idée que votre nez est un peu plus long qu'il ne sied.

Cette aimable invitation n'eut guère le don de séduire l'aubergiste.

– J'espère, gentlemen, que vous n'aurez pas l'ingratitude d'oublier mon hospitalité. Je ne vous ai pas fait de mal et...

– Tatata ! faire payer trois dollars la bouteille l'infâme mixture que vous nous avez servie, c'est cela que vous appelez votre hospitalité.

– Mais, Messieurs, je suis disposé à vous rembourser ce que vous m'avez payé si ma boisson...

– Gardez votre argent, l'interrompit Sam avec mépris. Pour cette fois, je vous fais même cadeau de votre nez. Mais ne vous avisez pas de recommencer, sinon gare à vous, ou plutôt gare à quelque partie de votre répugnante personne ! Maintenant, partons.

Ces derniers mots, cependant, soulevèrent de violentes protestations de la part de Bob.

– Massa Sam vouloir déjà partir. Pas bien. Si massa Sam pas vouloir punir patron pour bière pleine d'esprit de sel donnée à Bob, alors, Bob vouloir le punir.

Il se saisit d'une bouteille, la déboucha et la tendit à l'aubergiste.

– Allez, verse tout ça maintenant dans estomac. Vite, sinon, Bob...

Bon gré, mal gré, l'homme dut ingurgiter le contenu de la bouteille. Mais déjà Bob lui tendait une seconde.

– Une pas assez, bois deux !

Et le patron de s'exécuter, toujours tremblant.

– Deux pas assez, bois trois, fit Bob, tandis qu'il lui en tendait une troisième.

Et le nègre, impitoyable, s'acharna à lui faire vider l'une après l'autre cinq bouteilles de bière sans se soucier le moins du monde de ce que pouvait éprouver le cabaretier.

– Maintenant Bob content. Nous boire cinq bouteilles, lui boire cinq bouteilles. Nous consommer quinze dollars, lui consommer quinze dollars. Nous avoir crampes dans estomac, lui avoir crampes dans estomac. Bob lui donné une bonne leçon.

Nous n'avions plus rien à faire dans cette auberge. Winnetou lâcha enfin Bullet. Celui-ci, qui n'avait fait que gémir pendant toute la scène, fit entendre alors un hurlement féroce et se précipita au dehors. Nous sortîmes. Nous fûmes bientôt en selle et partîmes au galop.

Il était grand temps, car une quarantaine de diggers, alertés par l'aubergiste et ses acolytes, s'étaient à la hâte armés de fusils et de carabines et s'avançaient dans la direction du cabaret, en proférant d'horribles menaces. Les premiers de la bande lâchèrent même quelques coups de feu sur nous, mais sans atteindre personne. Grâce à nos excellentes montures, nous étions déjà hors de portée, et nous pûmes gagner sans encombre les bords du Sacramento.

– Où se trouve exactement Short Rivulet ? demanda Bernard.

– Pour le moment, remontons le fleuve, répondit laconiquement Sam. Nous verrons ensuite.

Après une heure de chevauchée, nous pûmes nous estimer hors d'atteinte des aventuriers de Yellow Watergrounds.

– Faisons halte, proposa Bernard, je brûle d'impatience de lire les lettres de mon frère.

Nous accédâmes à son désir et mîmes pied à terre. Marshall tira les lettres de sa poche, en commença la lecture.

– Elles sont récentes et ne manquent pas d'intérêt, dit-il, après les avoir parcourues rapidement. Alain se plaint de notre silence, dont il ne peut s'expliquer la raison. Voici le passage le plus intéressant, concernant ses projets de départ d'ici.

» Je me propose de quitter prochainement Yellow Watergrounds, où j'ai pu faire quelques bonnes affaires, mais où la plus grande partie des filons semble tarie. D'autre part, la route de San Francisco et du Sacramento, par où j'expédie mes transports d'or, est de moins en moins sûre. Même ici, je me sens entouré de bravos et, pour leur échapper, je compte filer à l'improviste et sans laisser d'adresse.

» J'irai d'abord dans la vallée du Short Rivulet avec une centaine de livres de pépites. Il y a là-bas de nombreux filons dont l'exploitation ne fait que commencer. J'y resterai un mois, puis, en descendant le Lynn, je gagnerai Port-Humboldt et, de là, par bateau, San-Francisco. »

– Fort bien, observa Sam, mais maintenant les Morgan savent, eux aussi, qu'Alain s'est dirigé vers le Short Rivulet. Du moins, c'est ce que j'ai cru conclure de votre récit.

– Malheureusement, c'est très vraisemblable, dit Bernard. Buller, qui a volé ces lettres, a dû bavarder, et, d'autre part, il est à peu près sûr que les Morgan ont trouvé quelques indices sur l'emplacement de la tente de mon frère. Que contenait, par exemple, le papier qu'ils y ont ramassé ? Une autre preuve qu'ils sont au courant de la direction de son voyage, c'est qu'ils ont

demandé à l'aubergiste le chemin du Short Rivulet. Mais j'ai trouvé encore un passage intéressant, écoutez-le.

» Je pense me passer de toute escorte, car j'ai pu me procurer d'excellentes cartes de la région, grâce auxquelles j'ai établi un itinéraire très précis. »

– Qui sait, c'est peut-être une note sur ce plan qu'ont trouvé les bandits, dit Sam, pensif. Quoi qu'il en soit, votre frère a tort de se fier entièrement aux cartes : un homme de l'Ouest ne commettrait pas pareille imprudence. Le voyage par lui-même, enfin, est assez risqué, car il faut traverser les territoires de chasse des Shoshones et...

– Cette tribu est-elle aussi redoutable que celle des Comanches ? demanda Bernard.

– Tous les Indiens sont les mêmes, répondit Sam. Bons pour les amis et impitoyables pour les ennemis. Mais j'ai passé jadis quelque temps parmi eux et tous les *Snake Indsmen* – c'est le nom qu'on leur donne – connaissent Sans-Ears, au moins de réputation.

– Le chef des Apaches connaît, lui aussi, les Shoshones, dit Winnetou de sa voix grave. Les guerriers de cette tribu sont courageux et loyaux et ils seront contents de revoir Winnetou qui a souvent fumé le calumet de paix avec eux.

C'est guidés par le chef des Apaches, qui connaissait fort bien la région, que nous nous remîmes en marche. Bientôt nous laissâmes derrière nous la vallée du Sacramento, et nous nous engageâmes sur les hauteurs de San-José, de façon à raccourcir sensiblement notre chemin. Aussi, malgré l'avance de deux jours que les bandits avaient sur nous, nous pouvions espérer les devancer, à condition d'aller à marche forcée.

Après plusieurs journées de voyage, à travers des montagnes abruptes, couvertes d'épaisses forêts, durant lesquelles nous ne nous accordâmes que de très courts repos, nous attei-

gnîmes un plateau, où étincelait le miroir argenté d'un lac immense. Les chasseurs appellent cette vaste nappe d'eau du nom de « *Black Eye* », « Œil Noir ». C'est ainsi qu'il apparaît, en effet, dès que le soleil s'apprête à disparaître à l'horizon. Plusieurs petites rivières, dont le Short Rivulet, viennent grossir ses eaux profondes, qui lancent, la nuit, comme des lueurs phosphorescentes, quand elles sont agitées par le vent du soir.

Le soleil disparaissait déjà derrière d'épais nuages lorsque nous en atteignîmes les bords.

– Continuons-nous notre marche ? demanda Bernard, qui avait hâte de retrouver son frère.

– Mes frères camperont ici cette nuit, dit Winnetou d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. On ne pourrait qu'aller à l'aventure en pleine nuit, et nous ne manquerions pas de nous égarer.

– Winnetou a raison, acquiesça Sam. Cette route n'est pas de celles que l'on puisse suivre à tâtons. Par contre, ici, le sol est recouvert d'une mousse épaisse, et nous pourrons y dormir merveilleusement. L'herbe pour les chevaux ne manque pas non plus, et je puis vous assurer que l'eau du lac est d'une fraîcheur exquise.

Devant tous ces arguments, Bernard renonça, malgré son impatience fébrile, à poursuivre son voyage. Après avoir choisi un endroit propice, nous allumâmes un feu de camp et fîmes, quelques instants après, le plus grand honneur à un délicieux dindon sauvage, tué par Bob dans la journée – le premier exploit cynégétique de notre brave compagnon noir qui vaille la peine d'être mentionné, – puis nous nous étendîmes sur la mousse.

Le lendemain matin nous fûmes réveillés, aux premières lueurs de l'aube, par Marshall, dont l'inquiétude était telle qu'il n'avait guère fermé les yeux de la nuit. Nous sautâmes aussitôt

sur nos chevaux et, après un rapide galop, nous entrâmes dans la vallée du Short Rivulet.

C'était un petit cours d'eau alimenté par quelques sources de montagne. Dans la saison chaude, il était certainement à sec, mais, à cette époque de l'année, il commençait déjà à rouler des eaux assez vives.

Nous remontâmes le cours de la rivière sur une longueur de plusieurs milles. Puis, brusquement, après en avoir franchi un coude assez prononcé, nous nous trouvâmes en vue d'un campement.

Un spectacle désolant ne tarda pas à s'offrir à nos yeux, au fur et à mesure que nous nous approchions. Les tentes, en partie détruites, en partie brûlées, ne laissaient aucun doute sur les événements qui s'étaient déroulés sur cet emplacement. Partout, on y pouvait voir les traces, encore toutes récentes, d'un combat violent.

Les chercheurs d'or qui y avaient fait halte avaient été attaqués par une bande de pirates de la steppe. Nous arrivions trop tard !

CHAPITRE V

LA TRAGIQUE DÉCOUVERTE

La première hypothèse qui s'offrit à notre esprit fut que les occupants du camp avaient tous péri au cours de l'agression dont ce camp dévasté venait d'être l'objet. Cependant une rapide inspection du théâtre du combat nous permit de constater, non sans surprise, l'absence complète de cadavres. Les chercheurs d'or du Short Rivulet avaient-ils réussi à fuir ?

Cette supposition rendit un peu de courage à Bernard, que ce spectacle désolant affligeait grandement.

Nous essayâmes alors, en examinant soigneusement les lieux, de reconstituer les tragiques événements. Winnetou, qui savait comme peu d'hommes de l'Ouest analyser les empreintes laissées sur le sol, prit la direction des recherches. À sa suite, nous parcourûmes à cheval, de long en large, la vallée entourée d'une ceinture de forêts vierges et ne tardâmes pas à découvrir, puis à suivre les traces des agresseurs. Celles-ci nous conduisirent vers la chaîne ouest de la montagne. Bien que notre tâche fût rendue très malaisée par suite de la nature rocailleuse du terrain, nous constatâmes que cette piste en doublait une autre, plus ancienne, laissée par trois cavaliers. On eût dit que les agresseurs continuaient à poursuivre les fugitifs.

– Alain se proposait de gagner Port-Humboldt en passant par la Lyhn, dit Bernard avec des yeux brillant d'espoir. C'est sans doute derrière lui que les bandits se hâtent.

– Mon frère blanc a peut-être raison, opina Winnetou. Malheureusement, l'absence de cadavres ne signifie pas nécessairement que les bandits n'ont commis aucun crime dans ce

camp. Winnetou penche plutôt à croire qu'ils ont jeté les corps dans le lac.

La crainte exprimée par le chef des Apaches était malheureusement assez plausible. Les pauvres chercheurs d'or du Short Rivulet, venus là dans l'espoir d'y trouver la fortune et toutes les joies qu'elle procure, gisaient sans doute maintenant, au fond des eaux sombres du Black-Eye. Le sinistre démon de l'or les avait cruellement arrachés à leur rêve pour les jeter dans les bras de la mort.

– Croyez-vous que cette agression soit bien l'œuvre des Morgan ? demanda Bernard.

– Ce ne peut être qu'un nouveau coup de ces deux coyotes blancs et du mulâtre que l'on surnomme le Capitaine. Mais Winnetou n'aura pas de répit avant que justice soit faite.

– Sam Hawerfield a aussi un compte à régler avec eux, dit Sans-Ears d'un air sombre.

– Que mes amis blancs veuillent bien me suivre. Il est temps de se mettre en route.

Le chef des Apaches sauta en selle, et nous imitâmes son exemple. Suivre la piste des bandits ne présentait guère de difficultés, car, un peu plus loin, le sol, de rocailleux, devenait argileux, et les traces y apparaissaient, nettement visibles. Nous mîmes à nouveau pied à terre pour dénombrer les empreintes des montures de ceux que nous suivions. Pour ma part, je crus en distinguer une vingtaine. Je communiquai mes observations à Winnetou.

– Mon frère blanc voit juste, répondit le chef des Apaches. Cette piste a été laissée par un groupe de seize cavaliers et de quatre mulets lourdement chargés. Winnetou dit « lourdement chargés », car les traces de ces bêtes sont marquées beaucoup plus profondément dans le sol que les autres. Que mon frère blanc s'en rende compte par lui-même.

– C’est exact, répondis-je. Mon frère rouge ne se trompe jamais dans la lecture de la piste, et je comprends, à mon tour, pourquoi il a deviné dans ces bêtes de trait non point des chevaux, mais des mulets ; ces traces révèlent de nombreux arrêts, ce qui est le fait de bêtes récalcitrantes.

– Nous pouvons donc en conclure, fit alors Sam, que cette caravane ne saurait avancer aussi rapidement que nous et que nous pourrons l’atteindre avant qu’elle ne rattrape Alain.

Ces paroles mirent un peu de réconfort dans l’âme attristée de Marshall.

Dans l’après-midi du même jour, nous arrivions à la première halte des bandits... Mais nous poursuivîmes sans arrêt notre chevauchée, afin de profiter le plus possible de la clarté du jour, et même, la nuit venue, nous ne prîmes que quelques heures de repos. Dès l’aube, nous nous remettions en marche et, aux premières heures de la matinée, nous atteignions l’emplacement du second campement. Sans aucun doute, la distance qui nous séparait de ceux que nous allions enfin rejoindre diminuait rapidement, et, à l’allure où nous avancions, notre poursuite devait aboutir le lendemain avant le soir.

Nous allions donc le cœur plein d’espoir, quand une difficulté imprévue surgit. À l’endroit où le Sacramento décrit un large coude, la piste se dédoublait. Les quatre mulets accompagnés de six cavaliers avaient tourné à gauche, tandis que le gros de la caravane continuait à suivre le cours du fleuve.

– *All devils !* s’écria Sam. C’est fâcheux ! Que veut dire cela ?

– En effet, pourquoi se sont-ils séparés ? demanda Bernard, interloqué.

– Que mes frères blancs réfléchissent un peu, dit Winnetou. Pour moi, la chose est claire. Les bandits ont préféré diriger par le chemin le plus court les quatre mulets chargés de leur bu-

tin, tandis qu'eux-mêmes, leur marche n'étant plus retardée par le pas trop lent des mulets, ont accéléré leur allure pour rattraper plus vite Alain et ses compagnons.

– *Well*, opina Sam. Laissons donc courir les mulets et tâchons de mettre la main sur les cavaliers. Ma Tony en a sûrement assez d'avancer à pas de tortue.

– Merci ! tu appelles cela marcher à pas de tortue ! fis-je. Depuis quarante-huit heures, nous allons comme des fous. Mais à propos, Sam, auquel des deux Morgan tiens-tu le plus ?

– *Zounds !* En voilà une question ! Je tiens à tous les deux, bien sûr.

– Je crains que tu ne sois obligé de choisir, fis-je.

– Pourquoi cela ?

– Mon frère blanc a raison, intervint Winnetou. Si Sans-Ears voulait se donner la peine de réfléchir, il comprendrait immédiatement. Le vieux bandit s'est certainement séparé de son fils.

– Je ne vois toujours pas pourquoi ?

– Parce qu'il n'a pu confier son butin qu'à un homme absolument sûr. Or, dans toute la bande qui l'accompagne, son fils est certainement le seul en qui il puisse avoir entière confiance.

– C'est juste, dit Sam visiblement contrarié. Eh bien ! puisqu'il semble bien qu'on ne puisse pas courir deux lièvres à la fois, j'opte pour le vieux. Qu'attendons-nous pour nous mettre en route ?

Aucun de nous ne pouvait hésiter quant à la direction à suivre. Entre la conquête du butin, aussi riche fût-il, et le secours à porter à un homme traqué, qui, en outre, était le frère de notre ami Bernard, le choix était fait à l'avance.

Le soir, la piste s'arrêtait au bord du fleuve. C'est là que, selon toute évidence, les bandits avaient franchi le Sacramento. Nous traversâmes le fleuve à notre tour et campâmes sur l'autre rive. Le matin, nous nous remîmes en route et, vers midi, nous débouchions dans une plaine, où les traces étaient si fraîches que les cavaliers ne pouvaient guère avoir plus de quelques milles d'avance sur nous.

Imposant à nos chevaux un dernier grand effort, nous accélérâmes encore notre course. Notre dessein était de rattraper les bandits à la tombée de la nuit et de les attaquer à la faveur de l'obscurité. Nous galopions en proie à une véritable fièvre. Après tant d'aventures et d'efforts ne tenions-nous pas enfin les malfaiteurs à notre merci ?

Le merveilleux coursier que m'avait donné Ma-Ram menait le train, filant comme le vent sur la steppe sans manifester le moindre signe d'épuisement, suivi de tout près par le mustang de l'Apache. Tout à coup, nous nous arrêtâmes net, frappés de stupeur.

Une piste dense et large, tracée par une bonne centaine de cavaliers, croisait celle que nous suivions. Au point de jonction, le sol était littéralement labouré. Un combat d'une extrême violence avait dû mettre aux prises les deux groupes de cavaliers. De larges flaques de sang le prouvaient, d'ailleurs, avec une éloquence émouvante.

Nous examinâmes attentivement le théâtre du combat. À quelque distance de là, les traces semblaient de nouveau se diviser : celles de trois cavaliers bifurquaient à gauche, dans la plaine, alors que l'autre piste, plus large, s'en allait tout droit devant nous. L'examen des empreintes nous révéla qu'il s'agissait de cavaliers indiens.

Un bref conciliabule, et nous décidâmes de suivre la large piste, c'est là, en effet, que nous avions le plus de chances de re-

trouver Alain et non en nous lançant à la poursuite des trois bandits fugitifs.

À peine avions-nous franchi un mille qu'un camp indien surgit à l'horizon.

– Un village shoshone ! s'écria Winnetou en éperonnant son cheval.

– Oui, c'est un camp de *Snake Indsmen* (Indiens-Serpents), acquiesça Sam, et nous fonçâmes tous, au triple galop, vers le village.

Au milieu de celui-ci, une centaine de guerriers étaient massés autour du chef. À notre vue, le cercle s'ouvrit et les guerriers se saisirent de leurs armes.

– Ko-Tou-Cho[19] ! s'écria Winnetou en brandissant son tomahawk et en volant littéralement vers le chef comme s'il voulait l'écraser.

À un pas cependant du Shoshone, son cheval s'immobilisa, et Winnetou salua le chef le bras levé.

Je l'avais déjà vu plus d'une fois accomplir cette brillante prouesse équestre, qui consistait à foncer à bride abattue sur l'homme qu'il avait devant lui. Cet assaut plein de fougue donnait chaque fois l'impression que « l'adversaire » allait être renversé et piétiné sans merci. Mais, chaque fois aussi, le cheval s'arrêtait net à la dernière seconde, comme sur la pression de quelque frein miraculeux. La manœuvre fut une fois de plus d'une précision telle qu'elle m'arracha un cri d'admiration.

---

[19] L'Éclair-qui-foudroie.

Le chef des Shoshones qui, pendant la charge foudroyante de Winnetou, n'avait pas bronché, écartait maintenant les bras, et une vive surprise se peignait sur son visage ridé.

– Winnetou, le chef des Apaches ! C'est une grande joie pour les Shoshones et pour leur chef que de saluer parmi eux leur frère bien-aimé, le valeureux chef des Apaches.

– Et moi ! s'écria Sam. Le chef des Shoshones ne me reconnaît-il donc plus ?

– Ko-Tou-Cho se rappelle parfaitement bien son ami Sans-Ears. Qu'il soit, ainsi que ses compagnons, le bienvenu dans les wigwams des guerriers shoshones.

Tout à coup j'entendis un cri déchirant. Je me retournai et vis Bernard agenouillé auprès du corps d'un homme gisant près d'une tente. Je m'y précipitai. Le mort était un homme jeune de race blanche, atteint d'une balle à la poitrine. Il ressemblait à Bernard comme un frère...

Nos compagnons nous rejoignirent aussitôt. Effondré auprès du corps d'Alain – car c'était lui, – Bernard ne paraissait pas me voir. Ses yeux embués de larmes fixaient désespérément le visage livide de son aîné, et, d'une main pleine de tendresse, il écartait les mèches collées sur son front. Puis il se leva.

– Qui l'a tué ? demanda-t-il d'une voix que rendait rauque la douleur.

Ce fut le chef shoshone qui lui répondit.

– Ko-Tou-Sho avait envoyé ses guerriers dans la plaine pour dresser de jeunes mustangs. Ceux-ci y aperçurent quatorze cavaliers à la poursuite de trois Visages-Pâles. Quand quatorze hommes en poursuivent trois, ce sont, le plus souvent, des gens peu courageux et mal intentionnés. Mes guerriers voulurent en avoir le cœur net, mais déjà la troupe la plus nombreuse faisait feu, et une balle atteignait ce Visage-Pâle. Les guerriers rouges

s'élancèrent alors sur les agresseurs et, après une lutte acharnée, réussirent à capturer onze d'entre eux. Trois seulement parvinrent à s'enfuir. Ce Visage-Pâle a expiré quelque temps après dans notre camp, et ses deux compagnons se reposent dans nos wigwams.

– Conduisez-moi tout de suite auprès d'eux ! s'écria Bernard. Ce mort que vous voyez ici est mon frère, le fils de mon père. Il faut que je sache exactement ce qui s'est passé.

– Mon frère blanc est venu ici en compagnie de Winnetou et de Sans-Ears, qui sont de grands amis des Shoshones. Ko-Tou-Cho satisfera donc tous ses désirs. Qu'il me suive !

Nous fûmes d'abord conduits dans une vaste tente, où se tenaient les prisonniers des Shoshones, les membres solidement ligotés à l'aide de courroies. Le capitaine, le mulâtre balafré, se trouvait parmi eux. Je le reconnus au premier coup d'œil. Par contre, les deux Morgan étaient invisibles.

– Que comptent faire les frères rouges de ces Visages-Pâles ? demandai-je.

– Mon frère blanc les connaît-il ?

– Je les connais. Ce sont des bandits qui ont bien des crimes sur leur conscience.

– Les Shoshones les abandonnent volontiers au jugement de leurs frères.

Je consultai du regard mes camarades. Ce fut Winnetou qui prit la parole au nom de nous tous.

– Ils ont amplement mérité la mort, mais nous n'avons pas le temps de les juger. Nous les remettons à la justice des Shoshones. Mais où sont donc les deux blancs qui accompagnaient l'homme mort ?

– Que mes frères me suivent, je vais les conduire auprès d'eux.

Nous pénétrâmes dans la tente voisine, où deux hommes, vêtus comme des *tropeiros*, dormaient d'un profond sommeil. Nous les réveillâmes et les questionnâmes sur Alain. Malheureusement nous ne pûmes tirer grand'chose d'eux. Le frère de Bernard les avait engagés à son service récemment ; ils semblaient l'avoir servi loyalement, mais, de toute évidence, ils ignoraient et l'état de la fortune et les projets du défunt. Nous retournâmes donc auprès du corps.

Au cours des derniers mois, Bernard avait fait son apprentissage à la dure école de la savane, et ce citadin délicat était devenu un chasseur endurci. Cependant, en fouillant les poches de son frère, il ne put maîtriser son émotion. La vue des objets familiers qu'il y découvrit aviva sa douleur, et ses yeux s'embuèrent même de larmes, tandis qu'il feuilletait le carnet de route de son aîné. Moi-même, qu'une sincère amitié liait aux frères Marshall, je ne pouvais me défendre d'une profonde tristesse qui se reflétait sans aucun doute sur mon visage.

Les guerriers shoshones qui nous entouraient semblaient réprouver notre émotion, qu'ils prenaient pour de la faiblesse. Winnetou, qui s'en aperçut, tint à rectifier leur jugement.

– Le chef des Shoshones ne doit pas penser que ces deux Visages-Pâles sont faibles comme des femmes. Le frère du mort a combattu les *stakemen* et les Comanches et il a maintes fois prouvé son courage. Quant à l'autre, mon frère le connaît certainement de nom : c'est Old Shatterhand.

Un murmure parcourut les rangs des guerriers shoshones, cependant que le chef venait à moi.

– Ce jour sera célébré dans tous les wigwams des Shoshones. Mes frères resteront parmi nous, partageront nos repas,

fumeront avec nous le calumet de paix et assisteront aux jeux guerriers de nos cavaliers.

– Old Shatterhand et ses amis remercient Ko-Tou-Cho et ses guerriers de leur aimable invitation. C'est avec joie qu'ils séjourneront parmi eux, mais ils ne pourront le faire qu'à leur retour, lorsque leur tâche sera accomplie. Ils laisseront chez les Shoshones le corps de l'homme mort, ainsi que ses biens, et se mettront aussitôt à la poursuite de ses assassins. Nous partons immédiatement.

Comme nous nous dirigions vers nos chevaux, Ko-Tou-Cho donna à ses guerriers quelques ordres à voix basse et fit amener sa monture, un magnifique alezan harnaché à l'indienne.

– Ko-Tou-Cho accompagnera ses amis. Les biens de l'homme mort seront gardés dans le wigwam du chef des Shoshones. Sa femme et ses servantes veilleront le corps et chanteront des chants funèbres.

Mais, après de brefs adieux aux guerriers shoshones, nous étions déjà en selle, et nous nous élancions à la poursuite des assassins.

La piste était facile à suivre. Morgan et ses complices avaient à peine deux heures d'avance sur nous, et nos chevaux, comme s'ils avaient compris que tout dépendait maintenant de leur vaillant effort, faisaient merveille. Si notre piste avait été plus pierreuse, leurs sabots eussent certainement fait jaillir des étincelles. Seule, la jument de Bob donnait quelques signes de fatigue, mais le nègre continuait à l'exhorter de son mieux.

– Hoo ! Huuue ! Huue ! clamait-il. Cheval courir vite, cheval courir très vite ! Bob vouloir attraper assassins du bon Massa Allan !

Après une chevauchée ininterrompue de trois heures, vers le milieu de l'après-midi, je descendis de cheval pour examiner

la piste. Elle était parfaitement nette, bien que le sol fût couvert d'une herbe épaisse.

– Les bandits ne sont plus loin maintenant, dit Winnetou. J'estime la distance qui nous en sépare à cette mesure que les Visages-Pâles appellent un mille. Mon frère blanc a certainement remarqué que les herbes n'ont même pas eu le temps de se redresser.

Le chef des Apaches avait raisonné juste. Je portai ma longue-vue à mes yeux et, après avoir scruté l'horizon pendant quelques secondes, je distinguai trois points noirs, qui semblaient se mouvoir très lentement.

– Je les vois, m'exclamai-je.

– Allons, en avant ! fit Bernard, qui, dans son impatience, serrait déjà les flancs de son cheval.

– Halte ! s'écria Winnetou. Réfléchissons une minute avant d'agir. Pour être sûrs de capturer ces bandits, nous devons les encercler.

– Oui, c'est la tactique qui me venait à l'esprit, fis-je. Ma monture et celle du chef des Shoshones sont les plus fraiches. Je tournerai donc à droite, Ko-Tou-Cho à gauche. Dans vingt minutes, à notre allure, nous les aurons dépassés, sans être aperçus, et alors nous foncerons tous sur eux de trois côtés.

– *Uff !* s'écria Ko-Tou-Cho en signe d'assentiment, et déjà il s'élançait au galop.

Je fis de même et, après dix minutes d'une folle chevauchée, j'avais complètement perdu de vue mes compagnons. Selon mes estimations, je devais me trouver à la hauteur des bandits poursuivis. Mon cheval avançait à une cadence régulière, avec des foulées magnifiques, et, malgré le terrible effort fourni, pas une goutte de sueur ne perlait sur sa robe luisante. Son

corps, merveilleusement souple et vibrant, donnait l'impression d'être fait de caoutchouc.

Après un quart d'heure de course, je tournai à gauche, avançai encore cinq minutes et, dans ma longue-vue, je vis les trois bandits, un peu en arrière de moi, à ma main droite. Quant au chef des Shoshones, il s'était strictement conformé à mon plan, et je constatai qu'il se trouvait à peu près à la même hauteur que moi, de l'autre côté des fugitifs.

Le moment était venu de foncer sur eux. De son côté, Ko-Tou-Cho exécuta la même manœuvre. Les trois bandits ne tardèrent pas à nous apercevoir. Ils regardèrent alors en arrière et constatèrent qu'ils étaient cernés. Ils essayèrent alors le seul moyen qui pouvait encore s'offrir à eux de nous échapper : à savoir rompre nos lignes. Et ils galopèrent résolument à bride abattue dans la direction du chef shoshone.

Une légère caresse sur le cou de mon cheval, et je lançai ce cri aigu par lequel les Indiens encouragent leurs bêtes lorsqu'ils leur demandent un suprême effort. En même temps, je dressai les pieds dans les étriers pour diminuer la charge de ma monture et rendre sa respiration moins pénible. Ce fut ensuite la course la plus effrénée, pareille à celle des animaux affolés qui cherchent à échapper au feu de la savane.

Comme je me trouvais à peu près à la hauteur de To-Tou-Cho, je vis l'un des bandits – c'était Fred Morgan – arrêter son cheval et épauler. Le temps d'un éclair et le coup partit. Damnation ! Le chef des Shoshones s'écrasa au sol avec sa bête, comme foudroyé. Le croyant déjà abattu par Morgan, je poussai un terrible cri de colère, mais, l'instant d'après, Ko-Tou-Cho était de nouveau en selle et fonçait, en agitant son tomahawk, sur les bandits. Il venait d'user d'une des plus fameuses ruses de guerre indiennes, auxquelles les guerriers rouges entraînent leurs montures des années durant, au prix d'efforts jamais lassés. Lorsqu'on monte un cheval ainsi dressé, il suffit d'une certaine pression pour l'amener à faire instantanément le mort. La balle du

bandit, qui pourtant avait visé juste, avait passé au-dessus du cavalier et de sa monture, grâce à ce stratagème, d'une hardiesse inouïe, qui n'avait pris qu'une fraction de seconde, juste le temps nécessaire pour en assurer la réussite.

Cependant un bandit s'était interposé entre Fred Morgan et le chef des Shoshones. Ko-Tou-Cho engagea aussitôt avec lui le combat à coups de tomahawk. Quant à moi, je fonçai sur Fred Morgan, décidé à le prendre vivant, coûte que coûte. Une cinquantaine de mètres nous séparaient encore, lorsque je le vis épauler de nouveau et tirer, cette fois, dans ma direction. Par bonheur, son cheval se cabra et la balle, destinée au cœur, traversa simplement la manche de ma veste.

– Tu es perdu, Morgan, criai-je. Old Shatterhand est là !

Le bandit eut encore le temps de lancer sur moi une hache, que j'évitai de justesse, puis, éperonnant son cheval, il voulut fuir dans la savane. Mais j'étais bien résolu à ne pas le laisser s'échapper. Sans ralentir ma course, je détachai mon lasso de ma ceinture et le lançai sur le fugitif.

Aussitôt ma monture, merveilleusement dressée, tourna sur elle-même et rebroussa chemin. Un choc brutal, mais sensiblement moins fort cependant que celui provoqué jadis par l'enroulement du buffle de l'honorable don Fernando de Vanango e Colonna de Molynarès de Gajalpa y Rostredo, et mon bandit, prisonnier du lasso, était désarçonné et entraîné derrière moi comme un mannequin.

Au même moment, Sam me rejoignait avec Bernard et Winnetou. Ils avaient fourni un gros effort, et leurs chevaux étaient à bout de souffle.

Se voyant cerné, le troisième bandit chercha à s'enfuir et, pour rompre le cercle, il tira un coup de feu du côté de Bernard, mais la balle sembla manquer son but et l'acolyte de Morgan

tomba comme foudroyé, touché en même temps par le tomahawk de Winnetou et par une balle de Sam.

Je descendis de ma monture. Enfin, je tenais Fred Morgan à ma merci. La violence du choc l'avait étourdi, et il était incapable d'opposer la moindre résistance. Je retirai mon lasso et le ligotai avec celui que je trouvai sur lui.

S'étant débarrassés de leurs adversaires, mes amis accoururent pour m'aider au besoin. Ils furent cependant devancés par Bob, qui venait de sauter de son cheval, le couteau tiré.

– Ah ! voilà toi, méchant assassin ! Avec son couteau, Bob toi couper en petits morceaux !

– Halte ! s'écria Sam en le saisissant par le bras. N'y touche pas. Cet homme est à moi.

– Nous allons voir ça dans un moment, dis-je. En attendant, je voudrais savoir en quel état se trouvent les deux autres. Sont-ils morts ?

– Oui, ils sont bien morts tous les deux, dit Bernard.

Je le regardai. Il avait à la cuisse gauche une blessure d'où coulait du sang.

– Êtes-vous sérieusement touché ? lui demandai-je.

– Ce n'est rien, répondit-il. Une simple écorchure.

J'examinai la plaie. Elle n'était pas profonde, en effet. La balle était ressortie sans avoir touché l'os.

– C'est exact, fis-je. Votre blessure ne présente pas de gravité ; néanmoins, elle nous empêchera de poursuivre les mulets conduits par le fils Morgan, qui emportent le butin. En attendant, il nous faut décider ce que nous allons faire du père. Qu'en pensez-vous ?

– J'ai des droits sur lui, répondit Sam, et depuis bien plus longtemps que vous. C'est donc moi qui déciderai de son sort.

– Soit dis-je. Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Confier Morgan à Bernard et à Bob. Ils le ramèneront dans le camp des Shoshones et le garderont jusqu'à notre retour.

– Je désirerais tant vous accompagner dans la poursuite du fils et de ses complices ! s'exclama Bernard.

– Tatata ! dit Sam. Ce n'est pas raisonnable. Nous sommes quatre, plus qu'il n'en faut pour mettre à la raison ces six larrons. Vous avez à soigner votre blessure et à éviter toute fatigue inutile. D'ailleurs, ne devez-vous pas vous occuper des affaires de votre frère ?

– Ton plan est bon, et nous l'acceptons, dis-je d'un ton ferme.

Force fut donc à Bernard de s'incliner. Le prisonnier fut attaché solidement à son cheval, pendant que Bernard bandait sommairement sa cuisse ensanglantée, aidé habilement par son fidèle noir. Tous trois ne tardèrent pas à reprendre le chemin du camp des Shoshones.

Nous ne demeurâmes sur le lieu du combat que le temps de laisser nos chevaux reprendre quelques forces et quelque nourriture.

– Nous ne devons pas nous attarder trop longtemps ici, dis-je enfin. Il serait bon de mettre à profit la lumière du jour pour essayer de rattraper l'autre Morgan.

– Quelle direction comptent prendre mes frères ? demanda Ko-Tou-Cho.

– Nous allons gagner le Sacramento et nous engager entre les chaînes de San-Joan et de San-Joseph.

– Dans ce cas, que mes frères blancs n'aient aucun souci. Le chef des Shoshones connaît chaque recoin des montagnes, et il a cent fois parcouru le chemin qui conduit au Sacramento. Il les guidera même dans l'obscurité. Leurs chevaux peuvent continuer à paître, et nous avancerons même de nuit.

– Ko-Tou-Cho a raison, approuva Sam. Restons ici encore une heure ou deux. Mais je commence à regretter d'avoir renvoyé Morgan si précipitamment.

– Pourquoi ?

– J'aurais dû l'interroger auparavant.

– Nous l'interrogerons plus tard, s'il le faut, dis-je. D'ailleurs, à mon avis, c'eût été complètement inutile. Nous savons tous qu'il est coupable et qu'il a cent fois mérité la mort.

– Bien sûr qu'il est coupable, et personne n'en doute, mais nous ignorons, par contre, à quel endroit il devait retrouver son fils et sa bande.

– *Pshaw !* fis-je. Crois-tu vraiment qu'il nous l'aurait dit ? Il n'a pas l'habitude de se laisser aller à de pareilles confidences.

– Je connais plus d'un moyen de lui faire prendre cette habitude, dit Sam d'un air sombre.

– J'en doute. Fred Morgan n'est pas homme à livrer son fils et ses complices à ses ennemis. Surtout que ses aveux ne le sauveraient pas, comme il en est parfaitement convaincu.

– Savoir ! objecta encore Sam d'un ton buté.

– Mon frère Charlie a raison, intervint Winnetou. Ce Visage-Pâle est un criminel, mais pas un lâche. Et d'ailleurs les chasseurs blancs et rouges ont des yeux pour retrouver eux-mêmes les traces des mulets.

– Il n'en était pas moins vrai que nous aurions gagné un temps précieux si nous avions pu connaître l'endroit où Morgan et son fils s'étaient donné rendez-vous.

– Quels sont les hommes que mes frères blancs veulent poursuivre ? demanda alors le chef des Shoshones.

D'ordinaire, les Indiens ne posent pas de questions aux étrangers, et un manquement à cette règle est contraire au savoir-vivre de la savane. Si Ko-Tou-Cho avait passé outre, c'est qu'il s'adressait à des hommes qu'il pouvait considérer comme étant du même rang que lui et, qui plus est, comme de vrais amis. Il nous questionnait, d'ailleurs, dans notre propre intérêt.

– Nous cherchons les complices des voleurs que les Shoshones ont fait prisonniers, dis-je.

– Mon frère blanc sait-il combien ils sont ?

– Nous avons vu leurs traces : ils sont six.

– Mais alors, un seul de mes frères suffirait pour avoir raison d'eux ? Or nous sommes quatre. Que mes frères blancs aient confiance, nous les trouverons et nous les capturerons.

À la tombée de la nuit, nos chevaux étaient suffisamment frais, et nous pouvions leur demander un nouvel effort. Nous remontâmes donc en selle.

Pendant tout le trajet, nous nous laissâmes guider par le chef des Shoshones. Il nous conduisait avec une assurance parfaite, et nous pûmes nous rendre compte qu'il n'avait nullement exagéré en affirmant qu'il connaissait à fond la région.

L'obscurité devenait de plus en plus épaisse, mais nous continuions notre chevauchée sans ralentir. Nous avions laissé la prairie derrière nous et traversions maintenant des montagnes et des vallées couvertes de forêts épaisses.

Le lendemain matin, après une traite ininterrompue de près de huit heures au milieu de ce terrain accidenté, nous nous retrouvâmes de nouveau dans la savane qui aboutissait à la vallée du Sacramento.

Non loin du fleuve se dressait une bâtisse rudimentaire, faite de torchis et de planches, et que son enseigne, quelque peu prétentieuse, qualifiait d'hôtel. Bien qu'il ne payât pas de mine, ce cabaret semblait bien achalandé, à en juger par le nombre de carrioles et de bêtes de trait ou de somme parquées dans un petit enclos voisin. Sur la terrasse découverte, de nombreux consommateurs prenaient le frais.

– Je pense que nous ferions bien de lier connaissance avec l'aubergiste. Il pourra peut-être nous donner quelques renseignements.

– Te resterait-il quelques pépites et aurais-tu envie d'une bouteille d'ale de Burton, du comté de Stratfordshire ? fis-je ironiquement.

– Bien sûr qu'il m'en reste, dit Sam d'un air sérieux. Cela t'étonne ?

– Nullement, protestai-je. Après tout, tu as raison, entrons.

– Je veux bien, mais pas à l'intérieur, dit Sam. Dès que je me sens enfermé entre quatre murs, j'étouffe.

Nous nous arrêtâmes donc devant l'auberge et, nos chevaux attachés, nous nous installâmes à la terrasse, autour d'une table, ou plutôt d'une planche posée sur un tronc d'arbre coupé, munie de sièges tout aussi primitifs.

– Que faut-il servir à ces messieurs ? demanda l'aubergiste qui accourait.

– De la bière, dit Sam. Combien la bouteille ?

Chat échaudé craint l'eau froide, et mon bon ami Sam prenait visiblement ses précautions.

– Une bouteille de porter coûte un demi-dollar. L'ale quarante-cinq cents.

– Apportez une bouteille de porter pour chacun de nous.

L'aubergiste revint bientôt avec quatre bouteilles. Il les déboucha et remplit nos verres. Méfiant d'abord, Sam but une première gorgée, mais, avec un geste approbateur de la tête, il leva à nouveau le verre et se mit à déguster la boisson, comme s'il la trouvait tout à fait à son goût. Mais soudain, il lâcha le verre qui alla rouler sur le plancher de bois. La bière lui restait dans le gosier, et il semblait étouffer. Je lui donnai aussitôt une tape vigoureuse sur le dos, comme on fait aux enfants qui s'étranglent, mais je m'aperçus vite que mon infortuné ami, dont les yeux semblaient vouloir jaillir de leurs orbites, regardait fixement au loin sur la route, et que c'était ce qu'il croyait y apercevoir qui lui causait cette émotion si vive.

Mais, que vis-je à mon tour dans la direction où se fixaient si obstinément les yeux courroucés du pauvre Sam, toujours incapable de proférer aucun son ? Six cavaliers, dont deux conduisaient à la bride quatre mulets. Ils descendaient un sentier de montagne et se dirigeaient paisiblement vers l'auberge. L'homme qui se trouvait en tête n'était autre que Patrick Morgan !

S'étant enfin ressaisi, Sam s'emparait déjà précipitamment de son fusil et s'apprêtait à s'élancer au-devant des bandits. Je parvins non sans peine à l'en empêcher et à le persuader que le parti le plus sage était d'attendre de sang-froid leur arrivée.

– Voyons, mon vieux Sam, un peu de calme ! Ils n'ont plus aucune chance de nous échapper, et surtout nous n'allons pas régler nos comptes avec ce scélérat ici, en nous donnant en

spectacle à tout ce monde. Rassieds-toi donc, bois ta bière et attendons.

Sam reprit sa place en maugréant, mais sans lâcher son arme.

Légèrement surélevée, la terrasse où nous nous trouvions était soutenue par des piliers de bois et entourée jusqu'à mi-hauteur d'homme d'une rampe de planches. Elle surplombait le jardin, où l'aubergiste avait également installé quelques tables. C'est autour de l'une d'elles que s'attabla la bande de Morgan. Les six hommes y prirent place d'une manière fort bruyante et, comme ils parlaient haut et que nous nous trouvions juste au-dessus d'eux, nous pouvions entendre chacune de leurs paroles. Nous n'aurions pu rêver un meilleur emplacement pour tout entendre sans être aperçus.

Dès leur arrivée, un détail me frappa. Les mulets n'étaient pas chargés. Nul doute que les lascars aient réussi à mettre le trésor volé en lieu sûr et qu'ils se proposaient maintenant de rejoindre Fred Morgan à un endroit convenu à l'avance.

Patrick Morgan commanda six verres de brandy, puis, tout en dégustant leur eau-de-vie, les bandits se mirent à parler affaires.

– Crois-tu que ton père et le capitaine soient déjà arrivés ? dit l'un d'eux, s'adressant à Patrick.

– Ma foi, c'est bien possible, répondit celui-ci. Avec leurs chevaux ils ont pu avancer plus vite que nous et ils n'ont certainement pas eu de mal à rattraper Marshall et à lui régler son compte. Il ne marchait pas vite et n'était accompagné que de deux *tropeiros*.

– Voilà un homme bien imprudent, ricana l'un des bandits. On n'emporte pas une charge de *nuggets* à travers la savane quand on ne dispose pas d'une escorte suffisante.

– Tant mieux pour nous, opina Morgan. Déjà il a laissé à Yellow Watergrounds traîner la feuille sur laquelle il avait ébauché son plan de voyage. Quand nous nous rendons quelque part, mon père et moi, nous nous gardons de laisser derrière nous trace de nos projets.

– C'est juste, observa un des hommes de sa suite, on n'est jamais trop prudent, mais, cette fois, je crois que vous l'avez été un peu trop.

– Pourquoi ?

– Parce que je me demande si votre père finira par nous retrouver.

– Ne te tourmente pas, Bill, répondit le jeune Patrick Morgan. Tout a été bien convenu. L'horloge lui indiquera l'endroit, il le sait bien.

Bill haussa les épaules d'un air peu convaincu.

– C'est possible, dit-il. En tout cas, je ne vois pas pourquoi je dois attendre jusque-là pour avoir ma part. Toute cette histoire va encore retarder mon départ pour San-Francisco.

De notre cachette, pas une parole de ce dialogue édifiant ne pouvait nous échapper. Comme nous l'avions d'ailleurs deviné auparavant, Patrick et ses acolytes avaient, sur le conseil du vieux Morgan, mis en sûreté leur riche butin, et ils parlaient évidemment du lieu de rendez-vous où tous devaient se rendre, leur besogne terminée, pour effectuer le partage.

Sam, qui, pour mieux entendre le bandit, se penchait à chaque instant par-dessus la balustrade, donnait des signes visibles d'une impatience grandissante, et, à deux reprises même, j'avais dû le prier de se contenir afin de ne pas trahir notre présence. Il m'obéissait en maugréant, mais son visage exprimait une haine mortelle, ses yeux lançaient des éclairs, et ses bras serraient déjà convulsivement son fusil.

Soudain Patrick poussa une exclamation d'étonnement.

– Mille tonnerres ! dit-il. Que vois-je là-bas ? Est-ce que je rêve ?

– Qu'y a-t-il, patron ?

– Regardez-moi ces quatre chevaux attachés dans l'enclos.

– Eh bien ! qu'ont-ils d'extraordinaire ? Ce sont de belles bêtes, sauf cette vieille jument qui paraît en piteux état.

– Tu parles d'une haridelle, dit un autre. Elle serait à exhiber à la foire. Quelle carne ambulante !

– Crapule, grommela Sam, pris d'un véritable accès de rage. Tony, une carne ! Non mais !

– Haridelle ou pas haridelle, cette jument est une des bêtes les plus célèbres de l'Ouest, dit Patrick. Savez-vous seulement à qui elle appartient ?

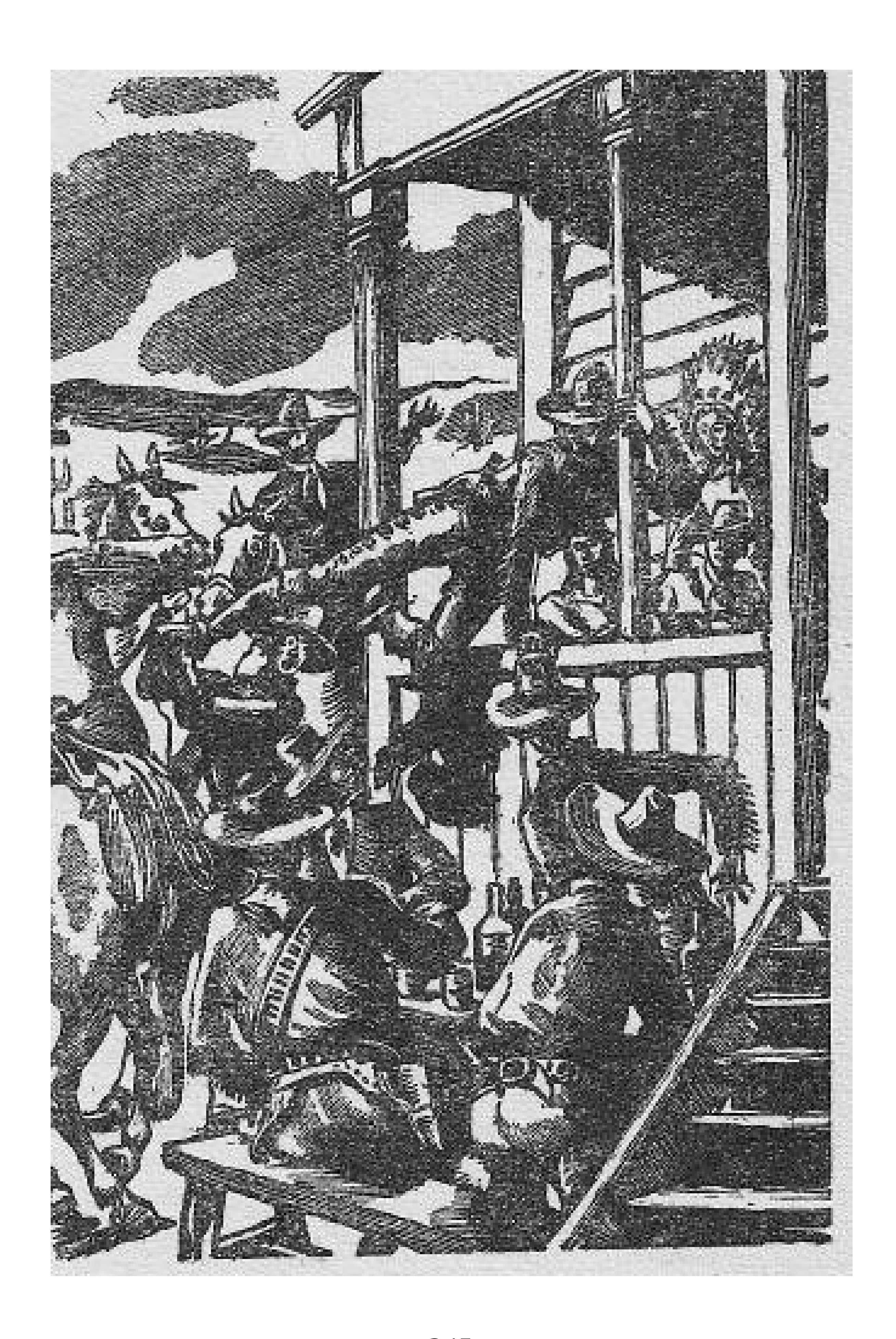
– À qui donc ?

– C'est la monture de Sans-Ears.

– Est-ce possible ? Alors, il n'est pas bien difficile. C'est tout ce qu'il a trouvé comme monture ?

– En tout cas, le moment n'est pas à la discussion. Videz vite vos verres et fichons le camp ! J'ai eu autrefois une histoire avec ce ridicule petit bonhomme, et je ne tiens pas à renouveler connaissance avec lui.

Cette fois, Sam ne put se contenir plus longtemps. Sa colère lui fit oublier les règles les plus élémentaires de la prudence. Posant son fusil sur le banc, il escalada la balustrade et sauta au milieu des bandits.



L'effet de stupeur provoqué par l'apparition du petit chasseur, tombé en quelque sorte du ciel, fut tel qu'aucun des bandits ne pensa d'abord à se saisir de son arme.

– Je te tiens, cette fois, assassin, cria Sam en se ruant sur Morgan. Il y a assez longtemps que je te cherche. Nous allons enfin pouvoir régler nos comptes ensemble.

Je réprouvais vivement cette attaque brusquée de mon irascible ami. J'avais déjà conçu un plan tout autre : nous suivrions la bande du jeune Morgan dans les montagnes afin d'essayer de découvrir la cachette du trésor et ne devrons capturer le bandit qu'en dernier lieu. Mais le manque de sang-froid de Sam bouleversait tout.

Je pensais aussi qu'il n'était pas indiqué de livrer bataille à Patrick Morgan dans ce cabaret rempli de gens de toutes sortes. J'eusse préféré m'expliquer avec eux en pleine brousse, où nous ne courions pas le risque de susciter l'intervention d'étrangers. Je savais par expérience que de telles bagarres font généralement de nombreuses victimes, que les autorités s'en mêlent à la fin, ce qui entraîne des complications qu'il vaut mieux éviter.

Cependant, Sam s'était jeté sur Patrick Morgan en l'invectivant furieusement. Celui-ci, pris au dépourvu, reculait. Mais déjà un de ses acolytes, un homme bâti en athlète, s'interposait entre les deux adversaires. Furieux de cette intervention, qui menaçait de permettre à Morgan de se dérober à sa vengeance, Sam tira son couteau et frappa son adversaire à l'épaule. Le colosse poussa un cri de douleur, mais riposta aussitôt par un vigoureux coup de poing qui toucha Sam à l'abdomen.

Sous le coup, le petit chasseur chancela fortement. Mais quelques secondes de répit suffirent à Morgan pour se ruer vers les chevaux, et, lorsque Sam eut dominé sa douleur, son ennemi, déjà en selle, partait à fond de train sur la route.

– À moi, les gars ! cria-t-il à l'adresse de ses compagnons. Filons !

Les acolytes de Morgan ne se le firent pas dire deux fois, et c'est au triple galop qu'ils suivirent l'exemple de leur chef. Sam, lancé à leur poursuite, réussit bien à se saisir un instant du colosse qui l'avait frappé, mais l'hercule, dans un suprême effort, parvint à se dégager, sauta à cheval et rejoignit les autres.

Toute cette scène n'avait duré que le temps d'un éclair. L'intervention de Sam avait été si foudroyante qu'elle n'avait permis aucune aide de notre part et, d'ailleurs, il n'avait au cours de cet incident couru aucun danger réel. Aussi ne fus-je mécontent qu'à moitié de voir que Patrick Morgan échappait à mon ami. J'espérais bien rattraper les fugitifs d'ici peu et donner à cette longue chasse aux bandits un dénouement plus conforme à mes sentiments d'humanité et de justice que celui que nous aurait imposé une bataille sanglante dans cette auberge.

Pendant la lutte brève entre Sam et Patrick Morgan, mes amis Winnetou et Ko-Tou-Cho avaient conservé l'attitude la plus impassible. Je connaissais assez le chef des Apaches pour être sûr qu'il partageait entièrement ma façon de voir. Quant à Ko-Tou-Cho, il avait attendu un signe de nous avant d'intervenir.

C'est tout penaud et en maugréant que Sam nous rejoignit. Devant le cabaret, un attroupement s'était formé, et les gens, qui n'avaient vu là qu'une rixe banale, se montraient le petit homme du doigt en riant sous cape.

– Vous feriez mieux, gentlemen, de ne pas me regarder comme un veau à deux têtes, dit Sam, exaspéré de se sentir devenu la cible de tous les regards. Les gredins qui viennent de décamper ont des comptes à me rendre, et ils ont préféré prendre le large. Retournez à vos places, le spectacle est terminé... du moins pour le moment.

Puis, se tournant vers moi :

– Ne me fais pas ces yeux-là, Charlie, je me suis conduit comme un greenhorn[20] et je m'en rends parfaitement compte. Quand j'ai entendu ces scélérats traiter Tony de carne et moi de ridicule petit bonhomme, j'ai vu rouge. Mais Sans-Ears n'a pas dit son dernier mot et je te jure que, la prochaine fois, ils ne m'échapperont pas.

– J'y compte bien, dis-je, et maintenant en avant !

Après avoir réglé notre bière, nous remontâmes à cheval et nous nous élançâmes sur le sentier que venaient d'emprunter Patrick et ses hommes.

Leur piste suivait, pendant quelques milles, la rive du Sacramento, puis obliquait vers les montagnes. À en juger par leurs traces, les fugitifs allaient à vive allure, ce qui était tout à fait compréhensible. Un peu plus loin, nous constatâmes que les cavaliers avaient abandonné leurs mulets dans une vallée pleine d'herbe, incontestablement pour détaler encore plus vite. Lorsque nous y passâmes, les bêtes n'étaient plus là, effrayées sans doute par l'approche de quelque gros animal.

Après un peu plus d'une demi-heure de course, nous arrivâmes sur un plateau, où j'espérais, à l'aide de ma longue-vue, apercevoir les cavaliers en fuite. Mais une grande déception nous y attendait. D'abord, la région que le plateau surplombait était fortement accidentée et très boisée. Non seulement je ne pouvais découvrir les fugitifs nulle part, mais il était facile de s'imaginer qu'ils avaient gagné quelque défilé comme la nature du terrain en cachait certainement plus d'un à notre vue, et qu'ils poursuivaient ainsi, en toute sécurité, leur route. Pour comble de malchance, le sol du plateau était si rocailleux que les

---

[20] Novice dans le langage des chasseurs de l'Ouest.

chevaux au galop n'y avaient laissé aucune trace. Pour retrouver la piste au delà du plateau, il allait falloir se livrer à de longues et patientes recherches.

– *Zounds !* jura Sam. Il ne manquait plus que ça. Pendant que nous nous amuserons à renifler le sol, ces gaillards continueront à filer. C'est tout de même malheureux d'en arriver là.

– Mon ami Sam est un grand chasseur, dit Winnetou, mais parfois il manque un peu de patience. Qu'il se rassure cependant. Les hommes blancs que nous poursuivons ne nous échapperont pas. Winnetou est certain que nous finirons par retrouver leur trace. Nous allons nous séparer afin d'examiner le sol dans toutes les directions, et celui qui aura la chance de retrouver la piste nous en avertira en imitant le cri du coyote.

La solution de Winnetou était fort judicieuse et j'allais y acquiescer lorsqu'une autre idée se présenta à mon esprit :

– Attendez, mes amis, dis-je : je crois que nous pouvons peut-être faire encore mieux. Réfléchissons un peu. Patrick Morgan et sa bande sont partis pour rencontrer le vieux Morgan, dont ils ignorent évidemment le sort. Certes, nous ne connaissons pas le lieu de leur rendez-vous. Cependant une phrase prononcée par Morgan au cabaret, et que nous avons tous entendue, nous fournira peut-être la clef de l'énigme.

– Oui, je me rappelle en effet, dit Sam. Il était question d'une horloge.

– Il a dit exactement ceci, fis-je : « L'horloge lui indiquera l'endroit, il le sait bien. »

– Nous voilà bien avancés, grogna Sam. Comment une horloge peut-elle indiquer un endroit, et de quelle horloge parlait-il : serait-ce de Big Ben à Londres ?

– Non, Sam, tu as tort de prendre cela à la blague, je ne plaisante pas, ajoutai-je d'un ton ferme. Procédons par ordre.

Et, d'abord, essayons de voir à quelle horloge Morgan pouvait bien faire allusion. Tu penses bien que les horloges sont plus rares que les arbres, dans cette région. Le problème se résume à retrouver la fameuse horloge, et alors il n'y a pas de raison qu'elle ne nous renseigne aussi bien que le vieux Morgan.

– Le chef des Shoshones connaît un cadran qui marque le temps, intervint Ko-Tou-Cho qui, jusque-là, avait gardé le silence. Dans un petit village, bâti par les Visages-Pâles au temps où la terre contenait de la poussière d'or aux alentours, la maison où ils allaient vénérer leur grand Manitou portait un cadran à son sommet. Ko-Tou-Cho est passé trois ou quatre fois dans ce village, il y a plusieurs hivers de cela, pour y échanger des peaux de buffles contre des armes. Depuis, les Visages-Pâles ont tous quitté leurs wigwams, car il ne restait plus de poussière d'or dans la terre. Mais le cadran est toujours là, quoique immobile et n'indiquant plus la marche du temps. Si mes frères le désirent, Ko-Tou-Cho peut les y conduire.

– Ko-Tou-Cho connaît-il d'autres cadrans de ce genre dans la région ? demandai-je.

– Il n'y en a pas d'autre, dit le chef rouge. Du moins pas avant d'arriver à la grande ville de Sacramento.

– Je crois qu'il y a intérêt à examiner cette horloge d'un peu plus près, dis-je. Je prie le chef des Shoshones de nous guider vers elle.

Nous revînmes sur nos pas, puis nous bifurquâmes à l'ouest. Après une chevauchée d'une bonne heure, nous nous retrouvâmes sur la rive du Sacramento. Sur les bords du fleuve, nous pûmes voir, en amont, les contours du village décrit par Ko-Tou-Cho.

C'était une de ces petites agglomérations comme il en avait poussé, à l'époque de la fièvre d'or, par douzaines en Californie, souvent en l'espace de quelques jours, et dont l'existence devait

se révéler aussi éphémère que celle du filon qui en était l'auteur. Les maisons, toutes abandonnées, étaient de simples cabanes de bois. Au milieu du village, sur une petite place où venaient se croiser plusieurs pistes, se dressait une modeste église, érigée en hâte par quelque missionnaire venu là dans l'espoir de sauver les âmes égarées des esclaves de l'or. Mais, depuis des années, la maison de Dieu restait vide comme les autres.

Au fronton de la petite église se voyait une vieille horloge, dont, depuis longtemps, les aiguilles ne marquaient plus le temps. Elle était arrêtée sur deux heures un quart.

Nous avions bien devant nous l'horloge dont avaient parlé les bandits, mais l'énigme restait entière : comment deux aiguilles, dont l'une indiquait le chiffre 2 et l'autre le chiffre 3 pouvaient-elles nous fournir quelque indice sur le lieu de rendez-vous des deux Morgan ?

– Déchiffrer les rébus n'a jamais été mon fort, grommela Sam. Donnez-moi une piste à suivre, et celui que je poursuis ne m'échappera pas. Quant aux pistes sur le cadran, je vous les abandonne volontiers.

– Et pourtant le renseignement inscrit sur ce cadran nous serait fort utile, ripostai-je. Nul doute que ce soit Patrick Morgan qui ait placé les aiguilles, immobiles depuis des années, dans leur position actuelle. 2 et 3 : comment interpréter cela ?

Winnetou, qui, depuis un long moment, fixait l'horloge sans mot dire, tandis que les traits de son visage exprimaient une grande tension d'esprit intervint alors.

– Mon frère Charlie est-il sûr que c'est bien de chiffres qu'il s'agit ? Ces flèches ne pourraient-elles pas indiquer une direction déterminée ?

Cette réflexion si empreinte de bon sens fit soudain jaillir la lumière dans mon esprit. La trouvaille de Winnetou était semblable à l'œuf de Colomb. Il fallait seulement y penser.

Je jetai un regard circulaire autour de moi. Des quatre pistes qui débouchaient sur la petite place où s'élevait l'église, une était tout à fait sur le prolongement de la grande aiguille arrêtée sur le chiffre 3. La route menait vers les montagnes et, devenue vite sinueuse, se perdait non loin de là.

Dès lors, la chose était parfaitement claire. Patrick Morgan devait rencontrer son père à un point quelconque de cette piste de montagne.

De l'index je montrai à mes compagnons le chemin que j'étais bien résolu à suivre.

– Le chef des Apaches a raison, dis-je. La grande flèche du cadran marque certainement la direction à prendre. Quant à la petite flèche...

Un long silence suivit, pendant lequel chacun de nous cherchait à éclaircir ce qui restait d'obscur dans le problème.

– Une chose est acquise, repris-je. Quant à l'aiguille qui monte obliquement vers le ciel, elle n'indique pas de direction. Et, d'ailleurs, celle-ci nous est déjà donnée par l'autre aiguille. Mais ce qui nous manque maintenant, comme à Fred Morgan, c'est une indication précise sur le lieu du rendez-vous, et il est évident que le chiffre 2 contient une précision destinée à situer exactement cet endroit.

– Une précision, je veux bien, opina Sam, mais d'un ton plutôt incrédule. Laquelle, s'il vous plaît ?

– J'espère bien la découvrir en cours de route, répondis-je. En tout cas, nous n'avons plus rien à faire ici. En avant !

Nous nous engageâmes donc sur le chemin, à notre droite, indiqué par l'aiguille. C'était une piste nettement dessinée, zigzaguant à travers le terrain accidenté et s'élevant de plus en plus dans les hauteurs. Assez praticable au début, elle devenait, à

mesure que nous montions, de plus en plus malaisée à suivre, ce qui ralentissait considérablement notre allure.

– Le chef des Shoshones connaît ce chemin, dit To-Kou-Cho au cours d'une brève halte. Il mène au même plateau où nous avait conduits tout à l'heure la piste des Visages-Pâles que nous poursuivons. Lorsque mes amis avaient décidé de descendre vers le cadran. Ko-Tou-Cho leur avait indiqué un autre sentier, un peu plus long, mais qui fatiguait moins les chevaux.

Après une marche très pénible, nous atteignîmes, en effet, le bord du plateau, où le sentier s'arrêtait brusquement.

C'était une étendue assez vaste, située tout en haut d'une montagne en forme de cône tronqué et probablement d'origine volcanique. À part quelques rares pins rabougris, le sol était presque dénudé. Les versants, par contre, étaient couverts d'une épaisse végétation.

– Nous voilà au même point que tout à l'heure, grommela Sam. Le chemin s'arrête net, et nous sommes gros Jean comme devant.

– C'est ce que nous allons voir, fis-je, émoustillé par cette objection. Pour le moment, examinons d'un peu plus près ce plateau.

Je tournai à droite et me mis à longer lentement la bordure du plateau pour en inspecter soigneusement les flancs. Je ne tardai pas à constater qu'on pouvait compter trois pistes à travers les broussailles, véritables tranchées creusées par les eaux, pendant la saison des pluies, qui s'écoulaient, ainsi, du haut du plateau pour rejoindre les affluents du Sacramento.

– La question à laquelle il faut pouvoir répondre ne peut être maintenant que celle-ci : laquelle de ces trois pistes faut-il emprunter ? m'écriai-je soudain l'air triomphant.

Et comme mes compagnons restaient perplexes :

– C’est maintenant que doit intervenir la seconde indication du cadran, ajoutai-je. Le chiffre 2 devient pour moi très clair. Il nous dit que nous devons suivre la deuxième piste à partir du chemin qui nous a amenés ici. Du reste, il n’y a pas d’erreur possible. Les pistes sont au nombre de trois : c’est donc toujours à la deuxième que nous arriverons, que nous commencions à compter à droite ou à gauche.

Et, sans tenir compte des hochements de tête sceptiques de Sam, je m’avançai résolument sur la deuxième piste, suivi de Winnetou et de Ko-Tou-Cho, pendant que Sam nous emboîtait le pas, un peu à contre-cœur, me semblait-il.

Quelques minutes durant nous dûmes descendre à la file indienne l’étroite tranchée creusée dans la pierre, difficilement praticable, pareille au lit desséché d’un torrent de montagne. Puis, brusquement, la nature du sol changea ; de rocailleux il devint gras, et les traces de chevaux, invisibles jusque-là, apparurent avec toute la netteté désirable.

– Mon frère Old Shatterhand a eu raison de se fier au cadran, dit Winnetou en désignant les empreintes. C’est par ici que sont passés les Visages-Pâles.

Dès lors, nous n’avançâmes qu’avec d’infinies précautions, car la bande mise en fuite par Sam ne pouvait plus être très loin.

Deux ou trois milles encore et nous découvrîmes nos lascars en train de camper tranquillement dans une vallée comme enfoncée entre les pentes abruptes des montagnes environnantes. Nous glissant à travers de hautes broussailles, nous pûmes nous assurer qu’ils se croyaient en parfaite sécurité, et, après nous être concertés du regard, nous fonçâmes droit sur eux.

– Ravi de vous revoir, monsieur Morgan, cria Sam en lançant sa Tony sur le chef de la bande. Je viens de la part de votre

papa. Il vous fait dire qu'il est inutile de résister et qu'il vous attend impatiemment dans sa prison.

Patrick Morgan poussa un juron et saisit son fusil. Mais, déjà, le lasso de Winnetou sifflait dans l'air, et, la seconde d'après, le chef des bandits, immobilisé, roulait à terre.

Cependant, les cinq hommes de l'équipe de Morgan, sans se préoccuper davantage du sort de leur chef, sautèrent à cheval, ne songeant plus qu'à fuir. Mais Sam et le chef Shoshone épaulèrent, et deux des bandits tombèrent à leur tour.

– Laissez courir les autres, leur criai-je. Nous tenons leur chef.

Mais ce fut en vain. La poursuite à cheval commença. Bien vite, deux autres coups de fusil crépitèrent, et deux corps s'allongèrent sur le sol. Quant au dernier fuyard, il fut abattu, l'instant d'après, par une nouvelle balle de Sam, qui avait rechargé son fusil en pleine course.

– Pourquoi toute cette tuerie ? dis-je à Sam, lorsqu'il revint près de nous. D'abord, il n'était pas indispensable de les abattre, ensuite leur trace nous aurait sûrement conduits à la cachette du trésor.

– Morgan nous y mènera bien, répliqua Sam.

– Je suis persuadé qu'il n'en fera rien, fis-je.

J'avais raison. Malgré les menaces les plus terribles de Sam, Patrick Morgan opposa un silence farouche à toutes nos questions. L'or dont la conquête avait entraîné la mort de tant d'être humains était irrémédiablement perdu. *Deadly dust…*

Ainsi que nous l'avions fait pour son père, nous attachâmes Patrick à son cheval, puis nous suivîmes le chef des Shoshones, qui se déclara prêt à nous ramener dans son village par le chemin le plus court.

Pendant tout le trajet, le prisonnier ne desserra pas les lèvres. Mais, lorsque nous atteignîmes le camp des Peaux-Rouges et qu'il reconnut Marshall venu à notre rencontre, il poussa un terrible juron.

Je le conduisis dans la tente où étaient gardés les autres prisonniers. Ainsi le père et le fils se retrouvaient, mais ni à l'endroit, ni dans les circonstances qu'ils avaient imaginés.

– Je vous ramène votre fils prodigue, Mister Morgan, dis-je.

Le père me lança un regard plein de haine, mais sans faire aucune réflexion.

Comme la nuit tombait, nous remîmes le jugement des prisonniers au lendemain. Après le repas du soir, pris en commun sous la tente du chef, nous fumâmes avec nos hôtes le calumet de paix, puis chacun regagna la tente qui lui était assignée, afin de prendre un peu de repos.

Une fois allongé sur ma couche, je me sentis bientôt gagné par la fatigue des derniers jours, et c'est avec peine que je m'endormis d'un sommeil lourd, agité et peuplé de cauchemars. Dans mon rêve, je luttais contre de féroces ennemis, je combattais avec l'énergie du désespoir, mais mes adversaires, une fois abattus, se redressaient, comme ressuscités et me livraient de continuels assauts. Je sentais la sueur perler à mon front et je croyais ma dernière heure venue, lorsque, tout à coup, au milieu de ces terrifiantes hallucinations, j'entendis un cri perçant, suivi de plusieurs autres. Le cauchemar cessa : j'étais réveillé.

Cependant, le vacarme ne cessait pas. Des clameurs résonnaient dans le camp, puis retentirent plusieurs coups de feu.

L'arme à la main, je me précipitai alors hors de ma tente. Je devinai vite ce qui s'était passé. Les prisonniers, qui avaient réussi à se débarrasser de leurs liens, étaient sortis de leur tente et s'étaient attaqués à leurs gardes.

Mais, de tous côtés, surgissaient des torses bruns de Shoshones, armés qui de couteau, qui de tomahawk, qui de fusil. Maintenant, je distinguais à son tour Winnetou. Sorti de sa tente, il embrassait d'un rapide coup d'œil la scène qui se déroulait à la lueur des feux de camp.

– Cernez le camp, tonna-t-il, et sa voix puissante domina le tumulte.

Aussitôt une soixantaine d'Indiens s'égaillèrent pour exécuter son ordre, pendant que le chef des Shoshones, suivi de nombreux guerriers, se lançait dans la direction des prisonniers.

Dans de telles conditions, ma présence au combat me parut inutile. Même si les bandits avaient pu s'emparer de quelques armes à feu, ils n'iraient pas loin, car les guerriers shoshones étaient dix fois plus nombreux qu'eux. Et, lorsque je perçus la voix stridente de Sam au milieu du vacarme, je compris qu'il n'y avait qu'une issue possible à cette bataille inégale.

En effet, dix minutes ne s'étaient pas écoulées que le dernier des prisonniers tombait, atteint mortellement. Je pus voir, de loin, le visage livide de Fred Morgan, achevé par Sam d'un coup de couteau.

Le petit chasseur de l'Ouest s'approcha alors de moi à pas lents.

– Et toi, Charlie ? me demanda-il. Pourquoi n'es-tu pas venu avec nous ?

– N'étiez-vous pas en nombre suffisant pour vous passer de moi ? dis-je.

– *Well !* c'est exact. Il n'en est pas moins vrai que, si je n'avais pas tenu à surveiller moi-même la tente des Morgan, les choses auraient pu tourner beaucoup plus mal.

– Personne ne s'est échappé ? demandai-je.

– Personne. Je les ai comptés un à un. Mais je m'imaginais autrement, je te l'avoue, mon règlement de comptes avec Morgan.

Il poussa un soupir de regret, puis prit son fusil et y fit deux encoches. Elles étaient maintenant au nombre de dix.

– Les dix meurtriers de ma femme et de ma fille ont tous payé leur forfait, dit-il d'une voix tremblante d'émotion. Justice est faite. Voilà ma mission terminée, je n'ai plus rien à faire sur cette terre.

Ses yeux s'étaient embués de larmes, et tout son visage exprimait une profonde mélancolie. Le vieux chasseur endurcit montrait alors son âme véritable : une âme sensible d'enfant.

– N'y pensons plus, Sam, dis-je. Ces hommes que tu as châtiés relèvent maintenant de la justice divine. Puisse-t-elle leur être clémente !

– *Well !* Charlie, tu as raison. Ma haine ne les poursuit pas au delà du tombeau. Qu'il leur soit pardonné !

Et, en silence, Sam regagna sa tente.

Le lendemain eut lieu l'ensevelissement d'Alain Marshall. À défaut d'une bière, la dépouille fut enveloppée dans une peau de buffle et déposée dans une fosse sertie de pierres rectangulaires, construite par les Indiens. La tombe, une fois recouverte, fut surmontée d'un amas de pierres en forme de pyramide. Je plantai au sommet une croix faite avec deux branches. Bernard me demanda de dire une prière. Je le fis avec une sincère émotion, qui grandit encore lorsque je vis les Indiens, imitant notre exemple, joindre leurs mains comme pour invoquer leur grand Manitou.

Après la cérémonie funèbre, les Shoshones s'ingénièrent pour détourner quelque peu Bernard de son cruel chagrin. Durant toute la semaine qui suivit, ce fut une succession de jeux

guerriers, de tournois et de parties de chasses et d'autres réjouissances. Au milieu de tous ces divertissements, le temps passa vite, et ce fut à regret que nous quittâmes le camp des Indiens-Serpents, mes amis et moi, pour regagner San-Francisco.

Les deux redoutables pirates de la savane n'étaient plus, mais de nouvelles tâches allaient nous appeler dans les espaces infinis du Wild-West.